

Contes et Légendes de Picardie

Chassaignon, André

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDRÉ CHASSAIGNON

CONTES ET LÉGENDES DE PICARDIE



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

CONTES ET LÉGENDES
DE
PICARDIE

Par
André Chassaignon

Illustrations : Philippe Degrave
Éditeur : Nathan

AVANT-PROPOS

Un Parisien d'origine auvergnate peut-il transcrire des contes et des récits picards ? Pourquoi non ? Il suffit qu'il connaisse ce pays aux frontières indécises, mais au ciel immense, ce peuple malicieux et tenace, ce dialecte qui dépasse le patois, pour se hausser presque au niveau d'une langue.

Si l'on n'a pas abusé du parler picard, d'ailleurs multiple et changeant, et qui eût inutilement alourdi cet ouvrage, on s'est aperçu en se penchant sur les vieux recueils du folklore local que les histoires qu'on y trouvait n'étaient pas neuves. On s'en est étonné d'abord, puis on a réfléchi que la province picarde était une terre de passage, le lieu géométrique de la France, de la Flandre et de l'Angleterre. Rien de surprenant dès lors si beaucoup de récits nés en Picardie sont devenus périgourdins ou méridionaux ; si beaucoup de contes espagnols ou flamands se sont habillés en picard. Il existe un fonds commun des légendes. Les Picards y ont fourni ; ils y ont emprunté. Du moins y ont-ils mis leur génie propre. On ne sait pas assez que cette province qui tient dans l'Histoire une place attestée par tant d'invasions, d'occupations, de guerres et de souffrances, est un des foyers spirituels de notre pays. Le terme superlatif de « cultissima », qui figure sous le blason de la ville de Montdidier, doit nous rappeler que l'architecture est redevable de l'ogive à la Picardie comme la littérature lui doit le fabliau, les chroniques de Monstrelet, les badinages de Vincent Voiture, l'acuité psychologique de Choderlos de Laclos, les élégies de Millevoye, les critiques de Sainte-Beuve, l'histoire d'Ernest Lavisse, les anticipations de Jules Verne, les romans de Paul Bourget, Roland Dorgelès, Pierre Mac Orlan, André Billy. Une telle diversité d'écrivains témoigne hautement de la richesse d'un terroir, de son inépuisable fécondité. Il est véritablement symbolique que la date la plus marquante de notre histoire littéraire, celle de la création du Cid, soit liée au grand péril de Corbie, limite extrême de l'avancée espagnole en cette année 1636. À l'heure où l'espagnolisme triomphait par les vers sonores d'un jeune poète normand, les Picards se roidissaient dans leur fidélité à la France. Leur génie tout ensemble réaliste et poétique, leur malicieux bon sens, leur sentiment de l'honneur – non pas cornélien, mais instinctif et directement issu de cette terre si souvent foulée par l'ennemi – les gardaient de tout reniement de

leur originalité foncière. Le jonc, emblème de fidélité, qu'Amiens a adopté pour devise parlante après que Louis XI eut définitivement réuni la Picardie à la France, caractérise admirablement la nation picarde : flexible et droite, imputrescible et vigoureuse.

A. C.

La pêche d'Isengrin



N t'a parlé à l'école du Roman de Renart, Firmin, mon ami. Ce que tu ne sais pas, c'est que Goupil le Renart est Picard de haute Picardie. Renart le Nouvel est de Jacquemart Gelée, Lillois, et sa descendance s'inscrit dans les portails de notre cathédrale et jusque dans la miséricorde des stalles de la cathédrale d'Amiens, où tu peux le voir prêchant les poules. Tu sais aussi que ce Renart-là est malicieux et n'a pas de plus grand plaisir que les méchants tours qu'il joue à ce grand benêt d'Isengrin, le loup. Comme il fait froid aujourd'hui, je te veux conter l'aventure de la pêche d'Isengrin. Elle le prit pour victime un jour d'hiver comme celui-ci, où les petits garçons comme toi, Firmin, soufflent dans leurs doigts pour les dégourdir.

Renart était dans son logis et dépourvu comme la Cigale de La Fontaine, Champenois, ne le fut jamais. Il gelait à fendre les pierres de nos campagnes et la tourbe de nos vallées. Renart en son terrier se tenait le ventre de froidure et de faim.

— Si je reste là, se dit-il, je vais devenir morceau de glace, pan de givre et défunt Renart. Il me faut courir la campagne. Si je n'attrape quelque poule égarée, du moins me réchaufferai-je en trottant, encore que je n'aie guère de force. Que si je rencontre un dogue, j'aurais à peine le courage de me sauver. Mais bast, les dogues demeurent dans les fermes au coin du feu et ne se hasardent pas dans les bois par un froid pareil. Allons, Renart ! un peu de vigueur, mon ami ! Entre deux maux, il faut choisir le moindre. Entre la mort par fluxion de poitrine et inanition dans ce terrier et l'aventure avec ses périls et ses fatigues, il faut décider. Sortons ! C'est bien le diable si je ne trouve quelque

morceau à attraper et à jouer quelque tour bien pendable, mais dont je ne serai pas pendu, ma finesse aidant.

Le voilà donc quittant son terrier, Firmin, mon ami, et furetant dans la campagne en quête de nourriture. Mais il faisait si grand gel que la Picardie, ce matin-là, ressemblait au royaume de Thulé, qui n'est que glaces et désert de neige d'une frontière à l'autre. Le ciel était couleur d'étain, les arbres agitaient des ramures noires sous la bise tranchante. À des lieues à la ronde, on ne voyait âme vivante et Renart, le poil raidi de froid, se sentait misérable et perdu comme s'il eût été seul au monde dans un univers hostile et que toute chaleur eût déserté. Il tenta bien de s'introduire dans quelque poulailler, mais les dogues, tous réunis dans la ferme, le flairèrent de si loin et se mirent à pousser de tels grognements que c'eût été bêtise d'insister.

Il y avait bien deux heures qu'il errait ainsi. Épuisé de fatigue – songe, Firmin, mon ami, qu'il n'avait rien mangé depuis une grande semaine ! – transi jusqu'au bout de la queue, il s'assit près d'une haie, le long d'une route, tendant le cou pour reprendre haleine et voir si quelque aubaine ne lui arriverait pas. Il commençait à désespérer lorsque le grondement de deux roues cerclées de fer sur la route durcie le fit tressaillir.

— Ah ! Ah ! se dit-il. Voilà une charrette. Ce sont des paysans qui rentrent dans leur ferme. Voilà peut-être, malgré les dogues, le moyen de me nourrir. Je vais faire le mort ; on me jettera dans la carriole ; j'entrerai dans la ferme en défiant les chiens ; je trouverai quelque poule bien grasse (il se lécha les babines) et j'inventerai bien le moyen de me sauver après ce joli coup. Courage, Renart : il te sera facile de faire le mort ; tu l'es déjà plus qu'à moitié.

Un petit galop par des chemins détournés pour avoir le temps de soigner sa mise en scène, de se rouler dans la terre fraîche d'une prairie pour se donner un air plus lamentable, de s'installer sur le dos au beau milieu de la route, les pattes raides, les yeux clos, les dents serrées et l'haleine retenue, et voilà le plus beau des renards morts qu'on ait jamais vu, Firmin, mon ami. Les voyageurs s'y trompèrent et le cheval aussi qui fit un écart en voyant ce cadavre, sur son chemin.

— Holà, Thomas ! dit celui qui tenait les rênes, n'est-ce pas un goupil mort que voilà ?

— Ma foi, oui, dit Thomas. Descendons vite ; s'il ne l'est pas tout à fait, il va nous échapper !

Renart n'avait garde de bouger. Les deux voyageurs s'approchent ; Thomas lui lance un coup de pied dans les côtes ; Renart ne bronche pas ; Thomas se baisse, le retourne, estime son pelage :

— Il vaut bien dix sols, dit-il satisfait.

— Quinze plutôt, dit l'autre. Vois comme la gorge est belle et blanche et la queue fournie. Chargeons-le dans la carriole. Nous

l'écorcherons ce soir à la maison et il ne risque point de gigoter comme cet autre goupil à qui le vieux Jules, qui avait sa ferme en Thiérache, donnait le conseil de ne pas bouger pour ne pas se faire couper.

Ils se mirent à rire, le prirent l'un par les pattes de devant, l'autre par les pattes de derrière, le balancèrent, une – deux, hop ! et le jetèrent dans la carriole où il tomba fort rudement sur de gros paniers.

Renart attendit que la carriole se fût remise en marche. En reniflant tout doucement, il avait senti une forte odeur de poisson et compris que les deux hommes revenaient de Boulogne. La bise avait soufflé toute la semaine et les harenguiers avaient fait bonne pêche. Il y avait bien dix paniers pleins de harengs frais, et aussi de lamproies et d'anguilles, probablement échangées dans les villages traversés contre des harengs.

— Par la barbe de mon ami Isengrin, pensa Renart, voilà de quoi apaiser ma faim et celle de toute ma famille sans risquer ma peau, qui vaut quinze sols si j'en crois ce marchand, en l'aventurant dans une ferme pour y marauder une simple poule.

Tout doucement, il ouvrit un panier avec ses dents et, avec d'autant plus d'appétit qu'il n'avait rien mangé depuis huit jours, croqua une quarantaine de harengs, plus vite que tu ne croques une bille de chocolat, Firmin, mon ami. Puis rassasié, il ouvrit le panier d'à côté, tira cinq ou six colliers d'anguilles – tu sais, Firmin, ces colliers qu'on obtient en enfilant la tête des anguilles dans une hart dont on rejoint les deux bouts – et, en faisant glisser sa tête et son cou, les fit passer sur son dos.

— Voilà, dit-il, qui fera plus de plaisir à Ermeline, ma femme, qu'un collier de perles comme en possède la femme du châtelain. Il ne me reste plus qu'à tirer ma révérence à ces honnêtes marchands qui vendent la peau de Renart avant de l'avoir tué.

Il choisit bien son moment, attendit que la carriole ralentît dans un tournant et s'élançant des pattes de devant, son butin au cou, retomba sans mal sur la route.

Le trot du cheval et le grondement des roues sur le sol avaient empêché les marchands de l'entendre. Renart était trop poli pour partir sans prendre congé des gens qui l'avaient si bien nourri.

— Dieu vous garde ! cria-t-il. J'emporte quelques colliers d'anguilles et vous laisse le reste. Vous vous dédommagerez sur les quinze sols de ma peau !

Qui fut bien étonné, Firmin, mon ami ? Les marchands, parbleu !

— Le goupil ! Le goupil s'en va ! Arrête ! arrête ! Attrapons-le ! C'est de ta faute, Thomas ! Ah ! Renart ! Renart ! Quel trompeur tu fais !

— Ma foi, dit Renart tout galopant, disputez-vous tant qu'il vous plaira ; je n'aime pas la dispute et ne me mêlerai pas de la vôtre.

Et laissant les marchands se reprocher mutuellement leur négligence et en venir aux coups, il trotta jusqu'à son terrier où Ermeline, sa femme, et ses enfants, Percehaie et Malebranche, l'attendaient en détresse.

— Aimez-vous les anguilles ? demanda-t-il en entrant tout joyeux. Fermez bien la porte. Percehaie, mon fils, essayez-moi cette terre qui ternit mon poil et vous, Ermeline, ma mie, coupez-moi ces anguilles en morceaux et les faites rôtir au feu qu'allumera Malebranche.

Pendant ce temps-là, Firmin, mon ami, le baron Isengrin battait la campagne. C'était un haut baron que Monseigneur Isengrin, un loup de haut lignage, issu de vingt générations de loups tous de bonne noblesse et gueux autant qu'ils étaient nobles, traîne-la-patte et meurt-de-faim. Isengrin était le plus bel échantillon de la race : il ressemblait à ces Espagnols qu'on vit plus tard dans nos provinces aux temps des guerres : efflanqués et magnifiques d'orgueil, des marquisats et des grandesses à revendre et pas un sou dans la bourse. Isengrin, donc, cherchait quelque pâture. Attiré par l'odeur des anguilles qui rôtissaient chez Renart, il vint flairer sous la porte, narines ouvertes et moustache purléchée. Mais la porte était bien close. Pas moyen de la forcer, Firmin. Il se résolut à frapper dans l'espoir que Renart lui donnerait un petit morceau.

— Holà ! Renart, Sire Renart, Compère, mon bon ami ! Ouvrez-moi, s'il vous plaît !

Renart, qui l'avait bien reconnu, se mit à rire.

Il était de belle humeur et la satisfaction d'Ermeline et des enfants repus aiguisait sa malice.

— Ouvrir à qui ? demanda-t-il.

— À moi, Isengrin, votre bon ami Isengrin.

— Ah ! c'est vous, Monseigneur. Je croyais que c'était un voleur. Attendez un moment, s'il vous plaît ; nous sommes en prières !

— En prières, dit Isengrin étonné, vous ?

— Pourquoi non ? dit Renart tout patelin ; ne savez-vous point que messieurs les moines de Saint-Riquier m'ont admis dans leur confrérie ? Je priaïis le Seigneur de sanctifier notre repas.

— Mmm, murmura Isengrin, une salive de convoitise lui emplissant la gueule, et de quoi est fait votre repas ? De bon gibier ou de poules bien grasses, je gage !

— Non point, dit Renart d'un air offusqué. Je ne mange plus de poules. La règle de mon ordre me le défend. Des fromages mous et du poisson, Monseigneur. Je fais maigre pour gagner mon salut.

— Mmm, dit Isengrin, je me contenterais de ce maigre-là pour mon ordinaire. Ne pouvez-vous me donner un petit morceau de ce poisson, mon bon ami ? Laissez-moi entrer, je ne sais où manger aujourd'hui.

— Êtes-vous moine ou ermite ? demanda Renart. Non, n'est-ce pas.

Alors, passez votre chemin, sire Isengrin. Je ne puis rien pour vous. Néanmoins, comme je ne veux pas manquer à la règle de charité, attrapez ce petit morceau d'anguille bien dorée que je vous passe par la chatière.

— Ma foi, dit Isengrin après avoir fait une bouchée du morceau d'anguille, n'en auriez-vous pas un autre ? Je me ferais volontiers moine pour en avoir encore un pareil.

— Messieurs de Saint-Riquier seraient bien contents, dit Renart, et vous seriez bientôt mon maître. Avec votre intelligence, votre prestance et votre noblesse, vous seriez le plus beau moine du couvent et l'on se hâterait de vous faire abbé ou prieur.

— Ne vous moquez pas, je vous prie, dit Isengrin tout palpitant de convoitise. Donnez-moi plutôt un morceau d'anguille encore.

— Je ne me moque pas, dit Renart, tandis qu'Ermeline et les petits Malebranche et Percehaie se tenaient les côtes de rire ; Messieurs de Saint-Riquier me le disaient encore hier en me donnant cette pleine panerée d'anguilles à rôtir : « Si Monseigneur Isengrin se pouvait convertir, il serait le plus beau moine de la province et nous lui donnerions à manger tout son soûl. »

— N'est-ce que cela ? dit Isengrin. Je suis moine, compère, je suis moine !

— Oh ! dit Renart, pas si vite. Il faut être tonsuré pour l'être.

— N'y a-t-il que cela encore ? dit Isengrin ; rasez-moi le crâne, mon bon Renart. Il fait si froid que j'y risque un rhume de cerveau, mais que ne ferais-je pour la religion !

— Voilà qui est bien répondu et témoigne pour votre foi, dit Renart en donnant un grand coup de queue à Percehaie pour lui signifier de ne pas rire si fort. Tenez, sire Isengrin, passez la tête par le trou de cette porte. J'ai là de l'eau chaude qui servit à faire cuire quelques anguilles : la tonsure sera vite faite.

Sans méfiance, le loup passa la tête et reçut une potée d'eau si bouillante qu'il se retira en hurlant et en geignant :

— Renart ! sire Renart ! La tonsure est trop large ! Je suis mort ! Je suis échaudé ! À moi ! Dieu que cela cuit !

Pour le consoler, Renart lui lança un petit morceau d'anguille et tirant d'un demi-pied la langue hors de la gueule :

— Voyez ma propre tonsure, dit-il, nous l'avons tous aussi large. Vous voilà à demi moine. Il ne vous reste plus qu'à subir une nuit d'épreuve comme le veut la règle et demain vous aurez votre content d'anguilles et de fromage mou.

— Que dois-je subir ? demanda Isengrin rendu circonspect, mais que l'anguille attirait.

— Peu de choses, dit Renart. Simplement pêcher cette nuit les anguilles du couvent. Vous aurez votre belle quote-part comme j'eus la

mienne. Je vais vous conduire à l'étang.

Sans ouvrir la porte, car il se méfiait toujours d'Isengrin que la faim, comme tu le sais, Firmin, mon ami, fait sortir du bois et rend méchant, il quitta son logis par une porte dérobée et se mordit les babines pour ne pas s'esclaffer. Isengrin, ébouillanté, n'avait plus ni poil ni cuir sur la tête et gémissait en léchant sa brûlure. Tout à sa douleur et à l'espérance de fructueux repas jusqu'à la fin de l'hiver, il accueillit pourtant Renart avec de grandes démonstrations d'amitié et le suivit jusqu'à l'étang.

La nuit était tombée et le ciel, criblé d'étoiles, semblait un bloc de glace bleue. L'étang était si bien gelé qu'un régiment de lanciers eût pu y danser un quadrille équestre.

— Mais, dit Isengrin, comment peut-on pêcher là-dedans ? Avez-vous des outils pour briser la glace ?

— Les villageois s'en sont chargés, dit Renart. Il y a tout près d'ici un trou qui leur permet de mener les bêtes boire, et tout à côté, un seau qui sert à pêcher les anguilles, les perches et les barbillons qui s'y trouvent en quantité telle que vous ne le pourriez croire.

— Bien, bien, dit Isengrin. Attachez-moi ce seau à la queue, frère Renart, et attachez-le bien.

— N'ayez crainte, dit Renart, je connais le métier et vous garantis qu'il ne se sauvera pas.

De fait, il lia si solidement l'anse du seau à la queue d'Isengrin que le loup n'eût pu s'en défaire quand bien même il eût eu une meute de dogues lui donnant la chasse, tout excités à la curée par le bruit du seau brinquebalant dans sa course.

— Mettez-vous au bord de ce trou, dit-il, et tenez-vous bien tranquille pour que les poissons s'approchent. Ne bougez d'un pouce. Il fait si froid que le moindre bruit s'entend dans l'eau et vous savez si les anguilles sont agiles et méfiantes.

— N'ayez crainte, dit Isengrin dans un souffle. Ce n'est pas d'hier que je pêche au seau et Messieurs de Saint-Riquier seront contents de moi.

Tranquille sur ce point, Renart alla se tapir dans un fourré pour mieux y observer son compère. Isengrin, arc-bouté sur la glace, la queue pendant dans l'eau, retenait jusqu'à sa respiration pour ne pas effrayer le poisson. Peu à peu, l'eau gela et le seau s'emplit de glaçons. Lentement, la glace gagnait, enserrant la queue du loup et la scellant comme du ciment scelle un piton dans un mur. Isengrin frigorifié serrait les mâchoires pour ne pas claquer des dents. À la fin, il voulut se soulever pour tirer le seau à lui. Le seau ne bougea pas et sa queue pas davantage. Il essaya de diverses manières et toujours en vain. Inquiet, il appela Renart à mi-voix, mais Renart feignait de dormir et ne répondait pas.

À l'aube, Renart s'étira et bâilla comme s'il s'éveillait d'un long et paisible sommeil.

— Eh bien, compère, dit-il, il faut quitter le travail. Allons-nous-en. Vous avez pris assez de poissons et Messieurs de Saint-Riquier seront contents de vous. Nous allons faire bonne et plaisante chère et vous n'aurez pas volé votre part d'anguilles, le *Te Deum* qu'on vous chantera et la crosse d'abbé qu'on ne manquera pas de vous attribuer !

Isengrin tira désespérément sur sa queue.

— Je ne peux pas, frère Renart, dit-il plaintivement. J'en ai tant pris que je ne puis soulever le seau. Aidez-moi, je vous prie ! Ces anguilles pèsent si lourd que je ne sais comment les sortir.

— Ma foi, dit Renart en riant aux éclats, qui trop embrasse mal étreint. Ce serait avec joie que je vous donnerais assistance, compère, et la règle de Messieurs de Saint-Riquier me fait obligation d'aider mon prochain si quelque danger ne me menace. Or j'aperçois deux points noirs dans la campagne toute blanche. Ou je me trompe fort, ou ce sont les lévriers de Monseigneur Constant des Granges, le châtelain de ce pays, qui doit avoir sellé ses chevaux pour partir en chasse. Oui, je ne me trompe pas. J'aperçois son piqueur et ses gens ! Pardonnez-moi, sire Isengrin, mais charité bien ordonnée commence par soi-même. Ma peau vaut, dit-on, quinze sols et, la perdant, je laisserais une veuve et deux orphelins. Vous êtes célibataire : tâchez de vous en tirer.

Preste, il s'esquiva, regagna d'un bond souple le plus épais des fourrés et de là sa tanière où l'attendait un reste d'anguilles pour son petit déjeuner.

— Renart ! Renart ! criait lamentablement Isengrin, attendez-moi ! Ne me laissez pas seul !

Tournant la tête, il avait vu, à son tour, la meute de Monseigneur Constant des Granges, ses piqueurs, ses gens et surtout deux grands lévriers qu'un courtaud de ferme tenait en laisse.

La chasse s'approchait. Un valet l'aperçut :

— À moi, le loup ! cria-t-il. Au loup ! Au loup !

— Lâchez les chiens ! cria Monseigneur Constant des Granges.

Renart avait bien fait de prendre la fuite. Déjà mes lévriers étaient sur Isengrin qui se hérissait et se défendait du mieux qu'il pouvait, toujours cloué à l'étang par cette maudite queue.

Le chevalier descendit de cheval, tira son épée, s'approcha d'Isengrin et voulut le frapper par-derrière, juste au défaut de l'épaule. Par chance pour le pauvre diable de loup, il glissa, s'étala de tout son long sur la glace en proférant un épouvantable juron et le tranchant de son épée coupa net la queue d'Isengrin.

Le loup, libéré, fit un bond prodigieux. Abandonnant le seau, les anguilles, la glace, sa queue, il fila droit devant lui, hurlant à pleine

gorge de douleur et d'effroi avec son crâne tout pelé, les chiens aux trousses, aboyant avec rage et lui mordant la croupe de toutes leurs canines acérées.

Enfin, se jetant à son tour dans un fourré dont les épines déchirèrent ses flancs, mais qui était heureusement assez épais pour décourager les mâtins les plus obstinés, il parvint à échapper à la chasse de Monseigneur Constant.

Haletant, ébouillanté, sans queue, le corps truffé d'épines, il regagna son logis en ruminant de terribles pensées de vengeance contre Renart. C'était d'ailleurs tout ce qu'il pouvait ruminer, les deux petits morceaux d'anguille qu'il avait croqués la veille étaient loin et la course folle avait aiguisé son appétit, sans lui apporter de pitance.

Plus misérable que jamais, dolent et plaintif, il passa le reste du jour à lécher ses plaies. À défaut de nourriture, c'était toujours une faible consolation. Mais dans l'infortune, Firmin, mon ami, il faut bien se consoler comme l'on peut.

La guerre-éclair du roi Louis XI ou comment la Picardie redevint française



N conte est une histoire, mais l'Histoire est parfois un conte et il n'en est pas de plus singulier que la manière dont la Picardie redevint française, l'an de grâce 1477, pour ne plus cesser de l'être.

Elle avait été fort disputée au cours des siècles, cette pauvre Picardie aux limites indécises et dont le nom avait une signification plus stratégique que géographique. Les rois de France, et Philippe Auguste plus que n'importe lequel, s'y étaient intéressés de très près. En 1185, ce prince, solidement établi sur la haute Somme, avait érigé Amiens en bailliage royal et rattaché le Vermandois à Laon ; dès le début de la guerre de Cent Ans, le Ponthieu avait été investi, puis rendu à l'Anglais par le honteux traité de Troyes. Quinze ans plus tard, par le traité d'Arras (1435), la Picardie et le Boulonnais avaient été cédés au duc Jean de Bourgogne. Le roi Louis XI, à peine couronné, s'était empressé de racheter les villes de la Somme. Deux ans après, le comte de Charolais, fils de Jean et futur Charles le Téméraire, les avait reprises. Il n'était pas besoin d'être grand clerc pour deviner que Louis et Charles allaient méchamment se battre et que les Picards seraient Bourguignons ou Français selon l'issue de la lutte... s'ils ne devenaient pas Anglais entre temps, ce qui, à tout prendre, n'eût étonné personne.

Louis XI n'était pas Picard, étant né à Bourges en Berry, mais il eût mérité de l'être. Des Picards, il avait la finesse matoise, la malice et l'art de se tirer des plus embarrassantes situations.

On l'avait bien vu à Péronne où, pour empêcher l'alliance du Téméraire – et jamais homme ne fut mieux surnommé que celui-là – avec son beau-frère Édouard IV d'Angleterre, il se jeta tout droit dans un guépier. Il s'en tira de justesse, tandis que Français et Picards s'esclaffaient. On en rit si fort d'Amiens à Paris qu'il fallut interdire, à son de trompe, par crieurs aux carrefours, les épigrammes, ballades, rondeaux, virelais, libelles diffamatoires et chansons de geste qui giclaient de chaque pavé. On a même conté que c'était pour clouer le bec aux oiseaux jacassant « Péronne ! Péronne ! » que le roi fit saisir *toutes les pies, geais, chouettes étant en cage* de Paris. À la vérité, il avait simplement envie de peupler à bon compte les volières du château de Plessis-lès-Tours qu'il était en train d'aménager.

Battu en Picardie, c'est en Picardie que Louis XI prit sa revanche. La faute en fut bien au Téméraire et les malheureux Picards en portèrent le poids. Sans attendre que ses alliés anglais fussent prêts, le Téméraire, qui était aussi l'impatient, ouvrit les hostilités et se rua sur Paris. Parti d'Arras qui lui appartenait, il franchit la frontière de la Somme, mit Nesle à sac et Roye à feu. À Nesle, femmes et enfants s'étaient réfugiés dans la grande église ; ils y furent massacrés. Amiens, que le roi avait repris en 1471, résista avec vaillance et adopta à son blason le jonc comme symbole de sa fidélité à la couronne. Déçu, Charles contourna la ville pour se faire arrêter devant Beauvais. Obligé de se rabattre sur le pays de Caux, il le ravagea puis l'abandonna pour aller s'engluier dans des affaires lorraines, tandis que Louis XI s'évertuait à dissocier son alliance avec Édouard IV.

La situation était grave. Ce qui était en jeu, ce n'était pas seulement la Picardie, c'était tout le royaume.

Édouard IV ne tenait pas tellement à la guerre. Neuf batailles rangées où il avait donné de sa personne, simple fantassin parmi la piétaille, avaient calmé ses ardeurs belliqueuses. Les événements plus que ses goûts avaient fait de lui un Roi-Soldat. Il était fort bel homme, bien qu'il commençât à s'empâter. Gros mangeur et plus grand buveur encore, il aimait mieux table bien garnie et bouteille pleine que coucher à la dure et grands coups d'estoc.

Mais les goûts personnels d'un roi comptent peu devant les intérêts de la politique. Le Téméraire s'efforçait de le faire passer à l'action. Toute l'année 1473 et le premier semestre de 1474 s'écoulèrent en négociations, que le duc de Bourgogne menait parallèlement à des campagnes germaniques qui se compliquaient à plaisir. À la fin, les conseillers de Charles parvinrent au but que leur avait assigné leur maître : la signature d'un accord précisant la date du débarquement. Ce ne fut pas sans concessions : le duc de Bourgogne reconnaissait Édouard IV comme roi de France et s'engageait à mettre au moins 10 000 hommes à sa disposition au jour décisif.

L'Anglais, de son côté, promettait d'envahir la France avec des forces au moins égales et au plus tard le 1^{er} juillet 1475. Il abandonnait toute suzeraineté sur les domaines de son allié et lui faisait cadeau du comté d'Eu, de Picquigny, des villes fortifiées de la Somme, de Tournai, Guise, Rethel, du duché de Bar, de la Champagne, de l'Évêché de Langres et du comté de Nevers.

Le Parlement anglais avait accordé les subsides nécessaires ; le clergé avait été prié d'accroître par des secours temporels l'efficacité de ses prières ; les riches marchands avaient été taxés à proportion de leur fortune et, par conséquent, des bénéfices qu'ils retireraient dans leur commerce de l'élimination de la concurrence française, qui commençait d'exporter plus qu'il n'est séant à un pays ayant le sens des convenances. Tout était prêt et les trêves signées avec Louis XI expiraient le 1^{er} mai 1475. Après tant d'escarmouches(1), le véritable combat allait commencer.

Depuis sept ans, Louis XI reculait l'échéance. Il savait trop bien ce que représentait l'alliance de l'Angleterre et de la Bourgogne. Le jour était venu où la guerre que toute l'Europe attendait avec effroi allait fondre sur la France.

Par malaventure, Charles le Téméraire, ce jour-là, assiégeait Neuss !

Cette place forte dans une île du Rhin, près de Cologne, offrait asile à l'évêque Hermann de Hesse, qui avait eu l'insolence d'être élu par le chapitre de Cologne contre l'archevêque Robert de Bavière, proprement déposé, tout protégé de la Bourgogne qu'il fut. Les sommations envoyées par le duc avaient été déchirées, son blason traîné dans la boue. Le Téméraire rasait une ville pour bien moins ! Encore fallait-il prendre celle-ci et Neuss était tellement inexpugnable que les assiégés, bien pourvus de vivres et parfaitement tranquilles, se divertissaient en offrant à leurs ennemis un concert de flûtes, matin et soir, du haut des tours.

Tout autre que le Bourguignon eût compris qu'il n'avait aucune chance et négligeait l'essentiel pour l'accessoire ; mais le duc, ivre de rage, ne s'embarrassait pas de politique.

Édouard IV, qui ne demandait pas mieux que d'attendre encore, patienta jusqu'à la date limite du 1^{er} juillet. Bon gré, mal gré, il lui fallut pourtant commencer la campagne. Tout le monde l'y poussait, à commencer par le Connétable de Saint-Pol, un intrigant qui comptait se tailler son petit royaume personnel en Picardie et qui, ayant trahi tour à tour Louis XI et Charles le Téméraire, se ralliait provisoirement à l'Anglais. À la fin, Édouard IV, ayant réfléchi que la guerre lui permettait de détourner à son profit et pour ses plaisirs personnels une partie des fonds qui lui étaient alloués, se décida. Par petits groupes, ses troupes commencèrent à débarquer à Calais tandis que, suivant l'usage, il envoyait de Douvres à Louis XI un héraut porteur du défi

règlementaire.

Ce messenger répondait au nom charmant de Jarretièrre. S'il s'attendait à être mal reçu, il fut bien détrompé. Louis XI se fit tout miel et, avec sa redoutable bonhomie, entreprit de lui démontrer que rien n'était plus absurde qu'une guerre entre la France et l'Angleterre. Il y avait eu quelques malentendus, bien sûr, mais n'avait-on pas, l'année d'avant, échangé des cadeaux d'amitié ? Tout conspirait pour que les deux grandes nations vécussent en paix. Cela était clair. Qui tirerait profit d'une guerre, sinon le duc de Bourgogne, cet ambitieux extravagant et cruel, avec son arrière-pensée d'un grand Empire d'Occident qui eût consommé la ruine de l'Angleterre ? Car l'Angleterre sortirait nécessairement affaiblie d'une lutte contre la France, pacifique, mais décidée à se défendre avec énergie. Comment résisterait-elle ensuite à la Bourgogne ?

Le brave Jarretièrre, étourdi de paroles et de caresses, lesté de trois cents écus, vêtu de trente aunes de velours cramoisi fort propre à rehausser son prestige auprès des demoiselles, nourri de mets épicés, alourdi de bons vins, appâté par la promesse de cent écus supplémentaires si une nouvelle trêve intervenait, commençait d'être sincèrement convaincu. Mais il n'était qu'un simple héraut d'armes, sans pouvoirs diplomatiques. Il ne pouvait que répéter à Sa Grâce les arguments si pertinents de Sa Majesté Très Chrétienne.

Malgré tant de bons sentiments si tendrement manifestés, Louis XI ne consentait donc à traiter que jusqu'à son trône exclusivement. La peine qu'il avait prise à expliquer à Jarretièrre les bienfaits de la paix prouvait sans doute qu'il n'était pas assuré de la victoire. Personne n'en douta chez les Anglais. Les forces d'Édouard IV étaient suffisantes pour conquérir « la France et l'Italie jusqu'à Rome » et la maîtrise des mers était si parfaite que, de l'aveu d'un ambassadeur italien, « il ne passait pas un oiseau sur la Manche sans la permission des Anglais ». De son côté, Charles le Téméraire avait promis 10 000 hommes. Tout était pour le mieux et la campagne serait aisée...

Malheureusement, les dix mille hommes ne se trouvèrent pas au rendez-vous. Par un singulier hasard – un hasard signé Louis XI – un nouvel ennemi, le duc René de Lorraine, venait de défier le Téméraire. De bonne foi et bien que le siège de Neuss eût été levé à l'annonce du débarquement, le Bourguignon ne pouvait se démunir de ses troupes et laisser menacer ses arrières par ce fâcheux Lorrain. C'est ce qu'il expliqua de son mieux à Édouard IV, dont les hommes continuaient à se rassembler à Calais et qui commençaient à se demander si le hasard n'était pas un peu parent de l'ennemi.

Quoi qu'il en fut, il était trop tard pour contremander l'invasion. Le *pale ale* était tiré, il fallait le boire. Contraint, bon gré mal gré, d'employer ses 14 000 archers à cheval, ses 1 500 hommes d'armes et

toute la noblesse d'Angleterre qui attendait, Édouard IV se détermina à marcher sur Saint-Quentin, non sans avoir adressé d'amers reproches au défaillant qui, de son côté, lui faisait âprement grief d'avoir débarqué en Picardie si près de la Flandre bourguignonne, quand il avait été convenu qu'il prendrait pied en Normandie.

Du moins, Saint-Quentin occupé par le connétable de Saint-Pol paraissait-il sûr. On n'y attendait que l'envahisseur pour branler les cloches et entonner le *Te Deum* ! Cette riante perspective consolait un peu l'état-major anglais de la défection bourguignonne et des rapports qui s'aggravaient chaque jour avec le Téméraire. Charles n'entendait pas nourrir l'armée d'invasion et, peu soucieux de lui ouvrir ses places fortes, il la laissait coucher à la belle étoile, se contentant de l'encourager de loin. Mais comme Louis XI avait préalablement dévasté tout le pays, la subsistance de 20 000 hommes posait des problèmes qui n'étaient pas faits pour mettre les insulaires en gaité.

Le connétable de Saint-Pol, malgré des engagements écrits, ne tenait pas davantage à livrer Saint-Quentin qu'il avait enlevé à la Bourgogne cinq ans auparavant. Il lui paraissait logique qu'Édouard IV prît plutôt Eu ou Saint-Valéry-en-Caux. Dans son esprit, Saint-Quentin était la pièce maîtresse de la principauté indépendante dont il rêvait et dont la possession l'eût mis à l'abri des rancunes bien plus efficacement qu'une parole d'honneur dont il connaissait, par la sienne propre, la médiocre valeur. Se souvenant donc qu'il était connétable de France et beau-frère de Louis XI, il se mit en mesure de défendre cette ville sans laquelle il n'était plus qu'un traître honni de tous.

La désillusion d'Édouard IV fut cruelle. Il s'attendait à tout, sauf à être reçu à coups de canon par un de ses alliés.

Il y avait trois semaines que le conflit était ouvert et déjà il apparaissait, d'après le rapport de Jarretièrre, que seul Louis XI ne trompait personne en proposant un accord préférable à une guerre devant laquelle il ne reculerait pas.

Mais le héraut d'armes n'avait-il pas déformé la vérité ? Il convenait de s'en assurer tout d'abord.

À tout hasard, Édouard IV envoya le roi d'armes Irlande – c'était son nom – confirmer son défi. L'homme revint porteur de 200 écus d'or. Au cours d'un entretien de deux heures, Louis XI l'avait pareillement endoctriné. La bonne volonté du Roi de France ne faisait plus de doute.

Le Téméraire reparti pour la Lorraine, l'Anglais n'hésita plus. Le 10 août, une patrouille avait capturé un valet de Jacques de Graçay, gentilhomme de la maison royale. C'était le premier prisonnier français. L'occasion parut belle. Édouard IV renvoya l'homme avec « *deux nobles d'or en le priant de le recommander à la bonne grâce du Roi de France* ». Le geste était chevaleresque et point trop compromettant.

Louis XI en comprit parfaitement la signification. Le valet ayant été arrêté comme espion par les avant-postes français, le Roi, averti, le fit venir, l'interrogea et se résolut à entamer des pourparlers de paix.

Encore lui fallait-il pouvoir désavouer son émissaire en cas d'échec. Il était prématuré d'envoyer une ambassade extraordinaire dans une matière aussi délicate et il ne fallait pas s'exposer à démoraliser la nation par une demande d'armistice, que l'ennemi n'eût pas manqué d'exploiter comme un aveu de faiblesse si la négociation tournait court.

Louis XI avait la mémoire des hommes. Il avait vu une fois le valet de son serviteur Olivier Méridon. C'était un certain Méridot, originaire de l'île de Ré, d'assez pauvre mine, mais qui avait du sens et la parole « douce et amiable ». Assez intelligent pour prendre langue, de trop petite extraction pour faire figure officielle. Exactement le personnage dont on avait besoin. Commynes(2) fut chargé de le mettre au fait de ce qu'on attendait de lui. On lui promit de l'argent, une élection dans son île ; on lui donna une tenue de héraut qu'il ne devait revêtir qu'à proximité du camp anglais de Saint-Christ et, à la brune, on le lâcha.

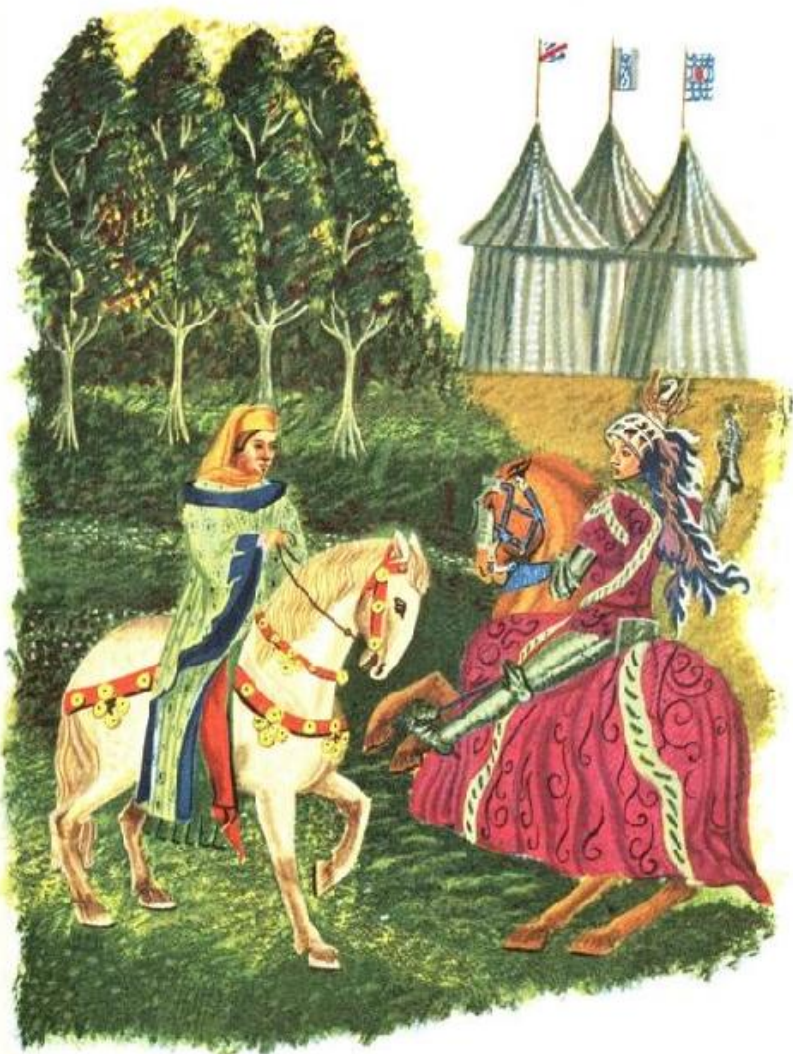
Méridot était chargé d'assurer que le Roi de France ne désirait que la paix et qu'un accord serait facile. Il suggérait qu'un sauf-conduit fût délivré pour une ambassade, l'Angleterre fixant le lieu des pourparlers. Les yeux s'étaient si bien dessillés en quelques jours qu'il fut accueilli avec transport. On désigna comme négociateurs anglais Lord Howard, John Morton, William Dudley, doyen de la chapelle, et Thomas Saint-Léger, beau-frère et garde du corps d'Édouard IV. Du côté français, l'amiral Louis de Bourbon, Jean Daillon, seigneur de Ludes, Jean Blosset, seigneur de Saint-Pierre, et l'évêque d'Évreux, Jean Hébergé, furent choisis.

Le premier contact ayant été pris dans le *no man's land* qui séparait les deux armées, la conférence se transporta dès le 14 août à Dives, pour établir le protocole d'une entrevue royale à Picquigny, petite ville sur la Somme, à 13 kilomètres d'Amiens, qui possédait un château fort datant du siècle précédent et dont il ne demeure aujourd'hui que des ruines. Le 15, les grandes lignes du traité étaient arrêtées.

C'est ici qu'éclate le génie quasi picard de Louis XI. Il avait admirablement compris qu'Édouard IV, fatigué, alourdi, bouffi de graisse, n'avait déclaré la guerre que sous la pression des négociants de son pays et ne souhaitait rien tant que de revenir à ses plaisirs. Il ne marchandait pas. L'Anglais demandait la main du Dauphin pour une de ses filles, soixante-quinze mille écus pour ses frais de guerre et une rente viagère de cinquante mille écus. C'était cher. Manifestement, il n'exigeait tant que pour obtenir un peu. Avec une admirable sagesse,

Louis XI le prit au mot et conclut le marché. À ce prix, il obtenait l'isolement du duc de Bourgogne, la sauvegarde de Paris, sa capitale, la liquidation définitive de la Guerre de Cent Ans, virtuellement terminée depuis le siège de Castillon-sous-Dordogne en 1453, mais à laquelle nul traité n'avait officiellement mis fin.

Le Téméraire n'en crut pas ses oreilles lorsqu'il apprit l'armistice conclu. Il venait d'arriver à Valenciennes, ayant décidé de lever des troupes dans ses États du Hainaut pour renforcer son armée de Lorraine avant de s'attaquer au duc René. Outré de fureur, il tourna bride et, au grand galop, s'en revint à Saint-Christ injurier son ancien allié, qu'il rencontra le 19 août. Comme il parlait fort bien l'anglais, il n'eut pas besoin d'interprète pour exhaler tous les jurons des bas quartiers de Londres. Édouard IV lui répondit sur le même ton et l'on put croire un instant qu'ils en viendraient aux mains. Mais que pouvait opposer le Bourguignon à l'argument sans réplique de son interlocuteur ? N'avait-il pas le premier manqué à sa parole en ne fournissant pas le contingent promis ? Ivre de colère, il repartit, bien déterminé à faire payer cette félonie au duc de Lorraine qui n'en pouvait mais...



Il s'en revint à Saint-Christ, injurier son ancien allié.

Le gêneur en allé, les conversations reprirent. En attendant que les charpentiers picards eussent construit sur la Somme le pont de bois, *bien puissant et bien large, couvert d'ais seulement pour la pluie* et coupé en son milieu d'un fort treillis de bois comme on en fait aux cages aux lions, sur lequel les deux souverains devaient se rencontrer, les troupes fraternisaient. Louis XI, qui faisait largement les choses, avait envoyé des pipes de vin en quantité. Tous les taverniers d'Amiens furent requis pour servir aux tables dressées sous les murs de la ville. Le vin était bon et gratis. Il y eut tant d'ivrognes gisant dans les fossés qu'Édouard IV, un peu honteux, fit prier Louis XI de leur interdire l'accès des tables. Bonhomme, le Roi répliqua qu'il n'en ferait rien et que le souverain anglais n'avait qu'à faire rétablir l'ordre par ses propres archers s'il le jugeait nécessaire.

Enfin, le 28 août, le pont fut achevé. La poignée de mains historique de Picquigny eut lieu le lendemain à travers le grillage. Quelque amitié que l'on se témoignât, le souvenir de l'assassinat de Jean sans Peur sur le pont de Montereau (1419) demeurait vivace et légitimait toutes les précautions. Les deux armées étaient rangées en bataille, les Anglais sur la rive droite de la Somme, les Français sur la rive gauche. Louis XI avait avec lui 800 hommes d'armes, qu'il laissa sur la rive. Il était convenu que deux personnes seulement, tant anglaises que françaises, accompagneraient les souverains. Par une prudence qui lui était habituelle, Louis XI avait ordonné à Commynes, qui faisait partie de son état-major, de se vêtir exactement comme lui. De part et d'autre, on avait délégué des observateurs. Quatre Anglais surveillaient les gestes du duc Jean de Bourbon, de l'Archevêque de Lyon, de l'Amiral de France, tandis que, de l'autre côté du treillage, quatre Français observaient pareillement Clarence d'York, Lord Hastings, le comte de Northumberland et le chambellan d'Estigues.

Les deux rois se firent une cérémonieuse révérence et s'embrassèrent par les trous du treillis.

— Monseigneur mon cousin, dit Louis XI, soyez le très bienvenu. Il n'y a homme au monde que je désirasse voir tant que vous. Et loué soit Dieu de quoi nous sommes rassemblés ici à cette bonne intention.

Édouard IV répondit en français à ces propos aimables et, la main sur un missel, tous deux jurèrent de tenir les promesses faites : observer neuf ans de trêve et marier leurs enfants.

Louis XI savait depuis toujours qu'on ne prend les hommes que par leur faible et il connaissait ses interlocuteurs. Il mit la conversation sur le mode plaisant et, en riant, invita Édouard IV à passer quelque temps à Paris, où il le fêterait avec des dames et lui donnerait pour confesseur le cardinal de Bourbon, un bon compagnon qui l'absoudrait volontiers de ce péché ; puis, le voyant en gaîté, il fit retirer son entourage. Édouard IV l'imita et, seul à seul, les deux hommes

bavardèrent longuement.

Le roi excellait à provoquer les confidences. Il lui fallut peu de temps pour connaître les récentes trahisons de Saint-Pol(3) et la déconvenue du Téméraire qu'Édouard IV abandonna à son triste sort, le laissant se débrouiller avec son suzerain. Par contre – et nous connaissons ces détails par Commynes que Louis XI rappela à un moment donné – l'Anglais s'intéressa au duc de Bretagne, brouillé avec le Roi, et pria qu'on le laissât en paix, ce à quoi Louis XI consentit d'autant plus volontiers qu'il n'avait rien à craindre de celui-ci.

Il ne restait plus qu'à laisser les diplomates de profession établir les divers articles du traité. Le conflit avait duré soixante jours, pourparlers de paix et armistice compris.

La Guerre de Cent Ans s'achevait par une guerre-éclair. Ce fut une explosion de joie dans toute la France où, comme chacun le sait, tout se termine par des chansons. Peut-être, mais l'histoire n'affirme rien à ce sujet, est-ce le poète Gringoire, l'ami de la petite chèvre Djali et le mari malgré lui de la bohémienne Esméralda(4) qui rima celle-ci :

J'ai vu roi d'Angleterre
Amener son grand ost
Pour la françoise terre
Conquister bref et tost.

Le roy voyant l'affaire
Si bon vin leur donna
Que l'autre sans rien faire
Content s'en retourna.

Quelques mois plus tard, Charles le Téméraire trouvait la mort devant Nancy. Louis XI, qui occupait déjà une partie de ses terres, n'eut plus qu'à les annexer, et c'est ainsi que la Picardie devint définitivement française. Elle l'était déjà depuis longtemps par le cœur.

Le jongleur de Notre-Dame



'EN croyez ni le sceptique Anatole France, ni l'élégiaque Jules Massenet et moins encore ce pauvre abbé Poquet, qui publia de manière si négligente les œuvres de dom Gauthier de Coincy, âmes pieuses ! La légende du jongleur de Notre-Dame qu'ils vous ont contée n'est pas la vraie. Ou plutôt, tous ont passé un fait sous silence : le prieur qui s'indignait si fort de voir Jean le jongleur faire hommage de ses tours à Madame la Vierge, c'est dom Gauthier de Coincy lui-même et c'est en pénitence et affliction qu'il écrivit les trente mille vers de ses *Miracles Notre-Dame*, pour y expliquer qu'un pécheur qui n'a cessé d'invoquer Marie sera sauvé, quels que soient ses crimes.

Gauthier de Coincy, vous ne le savez ou l'avez oublié, naquit à Amiens l'an 1177, en la 40 année du règne de Louis VII le Jeune. Vrai Picard donc, de foi vive et d'irritation prompte. À 18 ans, il entra à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, où il revint mourir en 1236, et fut entre ces deux dates prieur de Vic-sur-Aisne. C'est là qu'il composa « La Vie et Faits Jésus-Christ », « La Nativité Nostre Dame », la « Vie de sainte Léocadie » et « Le Miracle de Théophile ». Voilà des précisions et qu'il fallait donner pour que vous fussiez certains que le miracle du jongleur s'est passé à Vic-sur-Aisne et nulle part ailleurs.

En ce temps-là, Jean le Jongleur faisait ses tours dans la campagne picarde, allant de château en château, pour y chanter ses chansons et y faire voltiger ses boules de cuivre pour la distraction des seigneurs et des dames. Il gagnait petitement sa vie, mais il mangeait à sa faim et ne se plaignait pas. Le soir, il dormait dans des granges ou des étables

et reprenait la route le lendemain, saluant dévotement les calvaires du chemin, s'arrêtant dans les églises pour y prier Madame la Vierge et dans les auberges pour y boire un pichet de cidre, payant en chansons, courtisant une servante, colportant les nouvelles et satisfait de son sort. On ne le vit pleurer qu'une fois, le jour d'hiver où mourut le singe à face camuse que lui avait donné le sire d'Araines. Celui-ci avait ramené la bête de la Croisade et l'avait nommé Khalife en dérision de l'infidèle. L'été, il aidait à la fenaison quand on lui demandait ses bras, dormait à la belle étoile et, en toutes saisons, riait de cœur innocent, trop pauvre pour se soucier d'être brigandé, trop pur pour se faire tire-laine et larron, confiant toujours en la protection de Monsieur saint Jean, son patron, et de Madame Marie, mère de tous les hommes.

C'est à la Fête-Dieu qu'il arriva à Vic-sur-Aisne. Toutes les maisons étaient enguirlandées de feuillage et le petit peuple criait Noël dans sa liesse et joie. Jean, plus que jamais, sentait se dilater son cœur. Il aimait Dieu et la fête du Seigneur était de grand profit pour les jongleurs et ménestrels comme lui, la générosité des gens étant plus facile aux fêtes carillonnées qu'au Carême. En bon chrétien, il assista à la première messe et communia comme tout un chacun, puis, en règle avec le Bon Dieu, il choisit de s'installer devant le monastère, calculant, en Picard ingénieux, qu'il ne ferait en nul autre endroit meilleure recette et attendant la sortie de la grand-messe pour y donner son spectacle.

Il ne se trompait point. Bientôt, tandis que les cloches sonnaient à toute volée en l'honneur du bon Dieu, les badauds et gens ébahis s'assemblèrent autour de la table empruntée à l'auberge et sur laquelle il était monté, pour qu'on le vit mieux dans ses exercices.

Narquois dans ses réparties, subtil en ses propos, le verbe vif et les doigts agiles comme la langue, il fut bientôt le centre d'un cercle hilare, débridé par sa faconde autant qu'émerveillé par son adresse.

De tours en chansons et d'histoires en contes, il se grisait de son propre succès et, sans qu'il y prît garde, tout au désir de retenir son auditoire et de faire choir plus de piécettes dans le chapeau posé, coiffe en dehors, sur un coin de la table, il glissait dans l'inconvenant et le grivois, insoucieux de choquer les femmes et tout heureux de voir s'esclaffer les hommes à ses fabliaux les plus verts. Il en était au septième couplet d'une chanson bacchique, « l'Alléluia du Vin », qu'il tonitruait en s'accompagnant de la chifonie(5), lorsque Dom Gauthier de Coincy l'interpella.

— Histrion de peu de foi, lui cria-t-il, n'as-tu point honte de chanter Alléluia sur le vin et de profaner ainsi un chant réservé aux louanges du Seigneur et le jour même de sa fête ! Fainéant qui ne sait que jongler et débiter niaiseries au lieu de sanctifier ta vie par un travail honnête, retire-toi de ces lieux et n'incite pas plus avant icelui peuple

à débauche et impiété !

Confus de l'algarade du prieur, Jean le Jongleur voulut s'excuser, mais les quolibets de la foule l'en empêchèrent. Ce même peuple qui, l'instant d'avant l'acclamait, retourné par la sévérité de son prieur, le huait et le voulait lapider. Preste, il ramassa les piécettes de son chapeau et déguerpit, serrant sa chifonie contre lui et poursuivi par un vaste haro.

L'incident le rendit pensif et malheureux. Oncques il ne s'était interrogé sur sa profession de bateleur et ne pensait point qu'elle pût lui mériter damnation. Faisant retour sur lui-même, il pensa qu'il avait, en effet, poussé le peuple à péché et en conçut grand regret. Tant que, dans la semaine, il s'en fut trouver dom Gauthier de Coincy et le pria de l'entendre en générale confession et de l'admettre au monastère ès pénitences.

— Point ne sais le latin et bon à rien ne suis qu'à jongleries, dit-il en se frappant la poitrine, mais j'ai bons bras et puis aider à jardinage et durs travaux, sire prieur. Je vous requiers en grâce m'accepter en ce couvent pour le salut de mon âme.

Dom Gauthier y consentit, l'embrassa en signe de paix et le confia au cuisinier Boniface pour qu'il l'aidât dans sa besogne. Dépouillé de ses oripeaux et devenu frère Jean pour toute la communauté, le bon baladin se sentit en repos. Il s'ennuyait un peu au couvent et regrettait bien ses chères routes et son insouciance vie de naguère, mais personne n'était plus assidu que lui aux offices, ni de plus profonde piété.

Ce qui le tourmentait surtout, c'est de ne pouvoir honorer Madame la Vierge en latin, et d'en être réduit au dialecte picard pour lui exprimer son amour. Tout frère Jean qu'il fût devenu, il n'était au fond que Jean le jongleur, s'en rendait compte et s'en désolait d'autant plus que l'Assomption venait à grand pas et que tout le monastère s'apprêtait à cette grande fête de la Mère de Dieu. Dom Gauthier de Coincy terminait son poème de la Nativité Nostre-Dame ; le cuisinier Boniface composait un cantique tout en lardant ses chapons ; frère Mathieu, le jardinier, ratissait ses allées en marmottant des litanies qu'il avait inventées et données à relire au frère enlumineur, pour qu'il en chassât les fautes contre la métrique qui auraient pu s'y glisser ; tous préparaient, à leur manière, la louange du ravissement de la Vierge au Paradis.

Jean le Jongleur y réfléchissait beaucoup et n'osait s'en ouvrir à personne. Il aurait voulu, lui aussi, rendre hommage à Madame Marie, mais il ne savait quoi faire.

— Après tout, se dit-il, puisque je ne sais que jongler, je le ferai pour l'amour de Madame la Vierge. Je n'ai que mes tours à lui offrir, je les lui offrirai et sans doute en sera-t-elle contente.

Il passa la nuit à astiquer ses boules de cuivre et, au petit matin, ayant revêtu ses habits bariolés de jongleur, s'introduisit tout doucement dans le chœur, en ayant soin que les grelots cousus à son pourpoint ne sonnassent point pour ne donner l'éveil à personne.

Devant la grande statue de Madame Notre-Dame, déjà toute parée de fleurs en prévision de la fête, il fit sa prière en picard, comme il savait ; puis, saisissant ses boules, il les lança le plus haut possible pour donner plus de prix à un tour devenu plus difficile et plus méritoire à réussir.

De ses mains adroites, il les rattrapait, les relançait, les faisant tourner toujours plus haut, dans une rotation accélérée et brillante, jusqu'à ce qu'elles parussent dessiner un cercle sans fin, animé d'un mouvement de danse et de flamme. Puis il se mit à sauter d'un pied sur l'autre, toujours rattrapant les sphères cuivrées, en arrêtant parfois une qu'il faisait alors girer sur sa tête dans un mouvement fou avant de l'envoyer, d'un sec redressement du chef, rejoindre la ronde incessante que le soleil levant, frappant les vitraux, coloriait de bleu et de pourpre. Au bruit harmonieux des grelots sonnant en cadence, il joignit sa voix, chantant en son humble picard tout ce qu'il savait de Noëls et de ballades du doux Jésus, et toujours multipliant les boules qui sautaient toujours plus vite, toujours plus haut, jusqu'à toucher presque la clé de voûte du chœur dans une sarabande infinie, dont il réglait le mouvement comme Dieu règle le ballet des astres dans le ciel.

Il avait presque oublié où il se trouvait et la nécessité du secret, tout au désir de complaire à Madame Marie qui, dans sa robe de pierre aux plis rigides, paraissait le regarder avec bonté, lorsqu'une voix tonnante éclata dans l'église :

— Sacrilège ! Sacrilège ! Arrêtez cet impie qui souille la maison de Dieu de ses indécences et profane ce Saint Lieu !

C'était le prieur dom Gauthier de Coincy qui, attiré par les sonnaillles et les noëls, était entré dans l'église et, outré de fureur, appelait la communauté à son aide. Surpris par cette apparition, Jean le jongleur se retourna. Une à une les boules s'écrasèrent sur les dalles, tintant longuement en roulant sous les prie-Dieu et les confessionnaux. Au piétinement des frères accourus, au claquement de leurs socques de bois sur le pavé sonore, succéda un silence total. Jean le jongleur, empoigné à droite et à gauche par deux frères robustes, se taisait, saisi de honte. Dom Gauthier, immobile et le visage congestionné, cherchait les mots dont il allait flétrir l'infâme. Les moines consternés attendaient que la foudre tombât sur le profanateur et que la terre l'engloutît. Boniface, le cuisinier, plus chagrin que les autres, car il avait de l'amitié pour Jean, enchaînait mentalement des Pater et des Ave et regardait machinalement la statue de la Vierge offensée.

Brusquement, il poussa un grand cri et tomba à genoux :

— Regardez ! cria-t-il, regardez la Sainte Vierge !

Tous se tournèrent vers Madame Marie et tous tombèrent à genoux.

— Miracle ! cria dom Gauthier éperdu, miracle !

Immobile l'instant d'avant, la statue s'était animée soudain. Les bras tendus vers Jean, elle lui souriait avec une ineffable douceur et ses lèvres s'entrouvraient pour lui parler.

— Jean le jongleur, mon fils, dit-elle, d'un accent plus céleste que l'orgue dans son registre le plus pur, je te remercie de ton offrande ; tu nous as bien divertis, mon Fils et moi, par tes tours et tes jongleries. Sois en paix et que ton âme soit toujours aussi claire que celle d'un enfant.

Elle se tut et reprit sa roideur d'image cependant que s'élevait dans le chœur le chant glorieux des anges invisibles.

La célébration de l'Assomption, cette année-là, atteignit à une ferveur qu'on n'avait jamais vue. Dom Gauthier de Coincy prêcha sur le miracle et la foule recueillie des fidèles cria los et joie à Jean qui, au banc d'œuvre, se sentait défaillir de bonheur et de confusion.

Le lendemain, il quitta Vic-sur-Aisne avec la bénédiction des moines et après s'être prosterné longuement devant Madame Marie, sa protectrice. Il était né pour la vie errante et la reprit pour le plaisir des seigneurs et du petit peuple. L'hiver, il revenait au monastère pour y passer en paix, et vêtu de chaude bure, les mois de neige. Il y apprenait le latin pour pouvoir réciter, à la belle saison, dans les fermes et les châteaux, ces Miracles Nostre-Dame que dom Gauthier de Coincy, poète et prieur, calligraphiait sur beau parchemin pour l'édification des chrétiens, tant picards que français.



La bourrique, la nappe et le gourdin



L vaut mieux aller au moulin qu'au médecin. Mais encore faut-il avoir du froment à moudre et, si l'on est malade, des écus pour se soigner. Sébastien, l'abatteu d'abes, n'avait ni froment ni écus. Il avait seulement une femme et huit enfants et ceci explique peut-être cela. Grande famille n'engendre pas richesse et l'on n'a jamais vu bûcheron de l'Arrouaise faire fortune avec sa cognée.

Pique, pique, bon Picard, Sébastien était pourtant un brave homme de bûcheron qui n'avait souci que de bien abattre ses arbres et de bien nourrir ses enfants. Il était gai dans sa jeunesse et volontiers chantant lorsque le fer sifflant biseautait la base d'un chêne. Il chantait encore lorsque naquit le petit Théodore, chantait toujours lorsque vint l'enfant Tancrede ; chanta moins souvent après la naissance de Benoîte, qui était blonde, et plus guère quand Félicie la brune vagit dans la cabane où il vivait. Après Gros-Pierre, sa hache ne fut accompagnée que par le « han » sonore du travailleur. Quand Sébastienne, sa femme, lui eut donné le tiot Armand, Rose, qui était pourtant gazouillante toujours et fraîche comme le matin et Anselme, qui avait toujours faim, il se tut pour de bon. Huit enfants, c'est de la joie dans la maison, mais quand on peut les soûler de bonne soupe et s'égayer de les entendre rire, luisants et vifs comme poulains bien nourris.

Sébastien se souciait autant que lui de voir les portions s'apetisser dans les écuelles. Quand elle avait marié(6) Sébastien, Mgr de Luynes étant gouverneur de Picardie pour le Roi, elle était aussi chanteuse et légère. Il n'y avait fille de Crécy qui dansât plus gaîment et fit plus

joyeusement claquer ses sabots en cadence. Puis, comme Sébastien, elle était devenue songeuse et triste. Femme qui s'ennuie devient vite acariâtre. Tout le jour, elle reprochait au pauvre abatteu d'abes de n'être pas cousu d'or comme le grand Colas, qu'on avait vu partir de son village avec une méchante veste de basin et qui s'appelait maintenant M. Colas de la Mornaille, du nom de son château.

Sébastien avait beau lui rétorquer que tout le monde ne peut devenir traitant et fournisseur des armées du Roi et que la guerre, si elle enrichit quelques-uns, en ruine beaucoup d'autres, la Sébastienne n'entendait pas et ne voulait pas entendre.

L'année où dix-huit mille Impériaux et Piccolomini pénétrèrent jusqu'à Corbie, il fallut se réfugier dans la forêt et subsister de myrtilles et de champignons. Quand le Roi eut chassé l'Espagnol, la misère ne s'enfuit pas pour autant. Le prix du bois était tombé à rien. Il fallait abattre deux fois plus de rouvres pour remplir la même écuelle et Sébastien n'avait qu'une seule cognée et point de bras de rechange comme le géant Briarée de la fable, qui en avait cinquante paires. Théodore, Tancrede, Félicie, Gros-Pierre, le tiot Armand, Rose, Benoîte, Anselme criaient famine et Sébastienne, l'injure aux lèvres, décourageait Sébastien dont les mains étaient pourtant devenues dures comme des souches de pommier à abattre tant d'arbres.

Tant qu'un matin, il en eut assez et décida de s'aller pendre.

Sans rien dire à la Sébastienne de cette détermination, il embrassa plus fort que de coutume les huit petits, prit sa cognée pour se donner une contenance, mit un quignon de pain dur et une corde de chanvre dans son bissac et s'en fut.

La guerre avait tant ravagé la province et lui-même avait coupé tant d'arbres que le difficile était d'en trouver un qui fut assez bellot et dont la maîtresse branche fut assez forte pour supporter le poids d'un corps pourtant amaigri de privations. Et puis il ne voulait pas qu'on découvrit tout de suite qu'il était pendu, pour retarder le plus possible la peine qu'en auraient les enfants et Sébastienne, qu'il aimait bien malgré ses criaileries.

Il marcha longtemps dans la forêt dont il croyait connaître tous les sentiers et tous les layons. Si longtemps même qu'il se perdit en traversant une jeune hêtraie qu'il ignorait. Cela ne le soucia pas. Il partait pour un voyage tel qu'il n'était pas besoin de savoir le chemin du retour. D'un œil sagace, il examinait les arbres, cherchant celui qui serait tout ensemble facile à escalader et assez solide pour ne pas rompre, il s'arrêta enfin devant un rouvre où pépiaient des rouges-gorges et qui paraissait propre à servir de potence. Situé près d'une clairière, à un croisement de layons, il écartait ses branches majestueuses comme pour protéger les oiseaux, les avettes et les fourmis qui se confiaient à son ombre et à sa force.

Tout absorbé par ses préparatifs, il sursauta lorsqu'une voix l'interpella.

— Par la Sainte-Évangile(7), où vas-tu de ce pas, mon fils ? Es-tu perdu dans cette forêt ?

— Eje m'en vo me pendre avec eche corde de chanfe(8), dit Sébastien en se retournant. Et d'abord, qu'est-ce que ça vous intéresse ?

L'homme le regardait avec bonté. Il avait une robe de bure sur laquelle flottait une longue barbe grise qui allait bien jusqu'à sa taille. Ses cheveux étaient broussailleux, mais il y avait comme un nimbe de clarté autour de sa tête.

— C'est au moins saint Blimond, pensa Sébastien.

Puis il réfléchit que saint Blimond était mort avant la mort du grand-père de son grand-père et que cela n'était pas possible. Et puis, si saint Blimond avait vécu jusque-là, il aurait fait un miracle pour éviter que les bandes de Jean de Woerth ravageassent le Ponthieu comme elles venaient de le faire avant que le Roi n'eût consacré, à Abbeville, son royaume à la Sainte Vierge(9). Au fond, saint Blimond ou pas, c'était sans importance pour un homme qui va se pendre.

— Pourquoi veux-tu te pendre ? demanda l'homme.

— « Enter Pâque et pi le Pennecoute, pour desser o n'o qu'eune croûte », répondit Sébastien en citant le proverbe. Et cette année, il n'y a même pas de Pentecôte pour les chrétiens. Ça fait qu'on n'a même pas de croûte. J'en o assez d'entendre mes enfants pleurer la faim sans que je leur puisse donner leur content.

— Tu es donc si pauvre que cela ? demanda l'homme.

— Plus encore, dit Sébastien. Je n'ai que ma cognée et plutôt que d'être obligé de m'en servir contre mes enfants pour leur éviter plus de misère, j'aime mieux m'accrocher à cette branche. Si c'est un péché, il sera tout de même moindre que de meurtrir mes petits.

— Viens avec moi, dit l'inconnu. Je vais porter remède à cela.

Sébastien pensa qu'il n'avait rien à perdre et le suivit. Ils marchèrent longtemps et l'abatteu d'abes ne pouvait s'empêcher de songer que, décidément, il ne connaissait pas aussi bien l'Arrouaise qu'il le croyait, bien qu'il y eût passé toute sa vie. Après avoir longtemps cheminé, ils arrivèrent dans un ermitage de planches mal équarries. Dans un apprentis attenant, il y avait une bourrique, toute grise, avec, sur le dos, la grande croix de Jésus-Christ que portent toutes les bourriques depuis que le Seigneur fit son entrée à Jérusalem sur un âne.

— Je ne peux pas te donner grand-chose, dit l'ermite, mais voilà toujours qui te permettra de ne pas manquer d'argent pour nourrir les tiens.

Sébastien regarda la bourrique et trouva que c'était un maigre cadeau. L'animal était tellement efflanqué qu'il en tirerait à peine

30 sols au marché de Crécy en Ponthieu, ou plutôt dans les ruines du marché, puisque l'Espagnol avait rasé la ville.

— Chaque fois que tu auras besoin d'argent, tu n'auras qu'à dire : « bourrique, fais ton office » et...

Il n'eut pas le temps d'achever. La bourrique leva la queue et, en guise de crottin, laissa échapper cinq ou six pièces d'or.

L'abatteu d'abes en fut si éberlué qu'il songea à peine à dire merci. Il se jeta à genoux et, bien que l'ermite s'en défendît, il baisa le bas de sa robe de bure.

— Va, dit l'ermite. Tu es un brave homme, Sébastien, mais ne va plus penser à te pendre.

— Oh, je n'aurai garde, dit Sébastien en s'en retournant après avoir gaillardement enfourché l'âne.

Il restait à rentrer chez lui et ce n'était pas le plus facile, car la nuit était venue et l'Arrouaise était plus mystérieuse que jamais avec ses grands rouvres dont le feuillage bruissait doucement dans l'obscurité.

Après une heure de marche, il aperçut une lumière et, s'approchant, vit une branche de sapin pendue à la porte.

— Si je continue, je vais m'égarer tout à fait et tourner en rond dans la nuit, se dit-il. Puisque je rencontre une auberge, autant y passer la nuit. Je paierai demain mon écot en quelques pièces de bourrique.

L'hôte l'accueillit avec cordialité. Les clients étaient rares en cette saison. Il n'y avait dans la salle commune qu'un grand escogriffe de lansquenet de mauvaise mine, mais l'hôtesse était avenante et une soupe aux choux fumait dans l'âtre.

Sébastien passa là une bonne nuit et, sur le matin, s'en fut à l'écurie quérir de quoi payer l'aubergiste.

— Bourrique, fais ton office, dit-il, quand il se fut assuré que nul ne pouvait l'entendre.

Quelques pièces d'or tombèrent sur la paille. Comme il allait sortir, l'hôte surgit. Sébastien ne soupçonna pas qu'il avait pu se cacher pour voir ce que lui, l'abatteu d'abes, voulait faire avec cette bourrique dont il avait tant recommandé la veille qu'on prit soin. À peine fut-il pourtant sorti que l'aubergiste émerveillé se précipita vers l'âne, marmottant « bourrique, fais ton office » d'une voix haletante. La bourrique fit son office avec tant de bonne volonté que l'aubergiste, faisant sauter les pièces d'or dans sa main et voyant qu'elles étaient de bon aloi, n'hésita pas davantage. Il prit la bourrique par le licol, la mena dans sa propre écurie où se trouvait sa propre bourrique, qui était du même gris avec les mêmes longues oreilles soyeuses et, pensant bien que Sébastien ne s'apercevrait de rien, opéra la substitution.

Il était temps. Sébastien, ayant payé sa note, revenait chercher sa précieuse bête. Comme l'hôte l'avait pensé, il ne s'aperçut pas qu'on la

lui avait changée et s'en fut, persuadé de chevaucher un trésor.

Après avoir hésité sur sa route et enfin trouvé son chemin, il finit par regagner sa baraque où Sébastienne, inquiète, se demandait ce qu'il était devenu.

— Te voilà, chien d'ivrogne ! cria-t-elle dès qu'elle le vit. Tu cours la pretontaine tandis que tes enfants soupirent de faim !

— Patience, dit Sébastien. Ils seront bientôt rassasiés. J'ai ramené une bourrique miraculeuse. Il suffit de lui dire quelques mots pour qu'elle nous donne plus d'écus que n'en a jamais gagnés M. Colas de la Mornaille. Tiens, regarde. « Bourrique, fais ton office ! »

La bourrique le regarda de ses yeux doux et, sans malice, se mit à braire.

— Eh ! dit Sébastien, ce n'est pas ça que je te demande. Bourrique, fais ton office !

— Hi han ! fit la bourrique, hi han !

— Va-t'en au diape(10), cria Sébastienne exaspérée. Non seulement tu t'en vas des deux jours sans te soucier de la faim de tes enfants, mais tu te moques de moi !

— On me l'a changée, pour sûr, dit Sébastien abasourdi. C'est ce grand méchant lansquenet qui était dans l'auberge qui m'aura fait ce coup-là pendant que je payais mon écot !

Sébastien n'en voulut pas entendre plus et se mit à crier si fort que l'abatteu d'abes, tout à fait désespéré, résolut de se pendre, et cette fois sans recours. Il embrassa les huit petits et reprit le chemin du grand rouvre.

L'ermite l'y attendait.

— Eh bien, dit-il en le voyant, te voilà riche, mon fils. Es-tu content ?

— On m'a volé ma bourrique, dit Sébastien d'un air sombre. Puisque j'ai été assez bête pour me la laisser prendre, je n'ai plus qu'à accrocher cette corde à cette branche. Je suis un malheureux et personne ne peut rien pour les malheureux.

— On peut toujours quelque chose, dit l'ermite. Je n'ai plus de bourrique, mais j'ai une jolie nappe damassée. Je vais te la donner. Tu n'as qu'à la poser sur une table et lui dire « nappe, fais ton office » pour qu'elle se couvre de mets et de bons vins. Si ce n'est pas la fortune, du moins tes enfants seront-ils assurés d'avoir chaque jour leur assiette emplie, et c'est l'essentiel.

Sébastien remercia, prit la nappe et, ragaillard, reprit le chemin de sa demeure. On était à la Chandeleur et il faisait très froid. Bientôt la nuit tomba et le bûcheron, peu familiarisé avec cette partie de l'Arrouaise, s'égara une fois encore. De loin, il vit les lumières de l'auberge et, malgré sa légitime méfiance, résolut d'y passer la nuit. L'hôte le reconnut et pensant qu'il voulait tirer vengeance du rapt de

sa bourrique s'excusa :

— Je ne peux vous recevoir, brave homme, dit-il. Les Impériaux sont passés ce matin et m'ont tout pris. Il ne me reste même plus un quignon de pain à vous donner.

— Cela ne fait rien, dit Sébastien sans réfléchir. J'ai tout ce qu'il faut pour manger. Il n'y a qu'à mettre ma nappe sur la table.

— Dans ce cas, dit l'hôtesse qui écoutait et avait tout de suite compris que Sébastien devait avoir quelque nouveau sortilège dans son bissac, entrez, entrez vite.

Sébastien entra, mit la nappe sur la table et l'invita à faire son office. La table se couvrit aussitôt d'un saumon des mers du Nord, de harengs comme les pêcheurs de Boulogne n'en ramenaient plus dans leurs filets, d'un gigot du plus fin mouton de la Thiérache, d'une flamiche(11) à faire venir l'eau à la bouche et de cidre doré pétillant dans les verres. L'hôtesse poussa des exclamations émerveillées et l'on se mit à table. Sébastien, qui n'avait pas mangé depuis trois bons jours et qu'une longue marche avait fatigué, fit honneur au repas. Tant même qu'il s'endormit la dernière bouchée avalée. L'hôtesse, qui était une forte femme brune et bien appariée à son coquin de mari, desservit prestement, plia la nappe ensorcelée, la rangea dans son armoire et mit sur la table une nappe damassée qui, en n'y regardant pas de trop près, ressemblait beaucoup à celle-ci.

Lorsque Sébastien, après avoir piqué un somme, ouvrit les yeux, il y avait encore trop de rêves dans son regard pour qu'il vît la différence. La présence du lansquenet à mauvaise mine qui habitait à l'auberge et qui venait de rentrer de maraude l'incita à partir au plus vite de crainte d'être encore dérobé. Il reprit son bissac, la nappe dedans et, sans dire bonsoir, regagna au plus vite la cabane qu'il habitait.

Sébastienne l'y attendait, plus enragée que jamais. Les petits piaillaient de faim et si ventre affamé n'a pas d'oreilles, mère aux enfants sans pain a les siennes déchirées. L'abatteu d'abes ne lui laissa pas le temps de castiller(12).

— À table, cria-t-il, vite ! J'apporte de quoi manger.

En un clin d'œil le tiot Armand, Rose qui était gazouillante toujours et fraîche comme le matin, Anselme et l'enfant Tancrede, Théodore, Benoîte qui était blonde et Félicie la brunette, sans oublier Gros-Pierre, se trouvèrent assis autour de la nappe, attendant le repas promis.

— Nappe, fais ton office, dit le père avec un bon sourire tant il était heureux de voir ses petits bientôt repus. Allons vite, fais ton office, nappe ! Nappe, fais ton office ! Eh bien, nappe, qu'attends-tu ? Nappe, petite nappe, holà, nappe !

La nappe, tout damassée qu'elle fût, n'avait l'air que de ce qu'elle était : un linge inerte et qui n'avait nul pouvoir de susciter les mets

fin et délicats qu'attendait l'impatience des enfants.

— Imbécile, dit Sébastienne en colère, vilain homme, bûcheron de la bûcheronnaille ! Tu n'as pas honte de moquer tes pauvres enfants quand tu n'es pas même capable de les nourrir !

Désespéré, Sébastien regardait la nappe traîtresse, sans savoir quoi répondre.

— J'ai pourtant bien faim, dit Anselme qui avait toujours faim.

— Moi aussi, dit Rose qui était gazouillante toujours et fraîche comme le matin.

— Et moi donc ! dit le tiot Armand.

— Pas tant que moi, soupira l'enfant Tancrede.

— C'est que tu ne connais pas la nôtre, de faim, répondirent ensemble Benoîte, qui était blonde, et Félicie la brune.

— Je suis le plus grand et ma faim est la plus grande aussi, dit Théodore.

Gros-Pierre ne disait rien. Il pleurait dans son assiette vide et ces larmes silencieuses étaient plus éloquentes que toute parole.

Sébastien n'y put tenir. Comme un fou, il se jeta hors de la maison et tout courant reprit le chemin du gros rouvre, bien décidé à s'y pendre, quelque cadeau que pût lui faire l'ermite s'il le rencontrait de nouveau.

— Eh bien, lui dit l'ermite qui l'attendait au pied de l'arbre, tes enfants sont-ils rassasiés ?

— On m'a changé ma nappe, dit Sébastien. C'est encore un coup de ce grand lansquenet à mauvaise mine. Mais je me demande bien comment il a pu me voler ! Ce coup-ci, je vais me pendre tout de bon. Aidez-moi à passer la corde autour de cette branche, s'il vous plaît.

— Non pas, dit l'ermite, non pas. C'est un grand péché de se vouloir meurtrir et Notre Seigneur ne le permet pas. Je n'ai plus de bourrique ni de nappe, mais je vais te donner un gourdin. Tu n'auras qu'à le prier de faire son office et il frappera tes voleurs jusqu'à ce qu'ils te rendent ce qu'ils ont pris.

Sébastien prit la trique dans sa main robuste habituée à serrer la cognée. La fureur l'avait gagné après tant de chagrin et il pensait que l'ermite avait raison et qu'il ne fallait pas se pendre avant d'avoir tiré vengeance des malandrins qui étaient cause de la faim de ses enfants.

— Gourdin, fais ton office, dit-il tout haut.

Une force invincible le tira en avant. Le gourdin l'entraînait droit à l'auberge où il avait couché avec l'âne et diné grâce à la nappe.

— J'étais bien sûr que c'était ce grand méchant diable de lansquenet, murmura-t-il tout essoufflé par la course dans laquelle l'emportait le bâton.

D'une gourmade, la trique enfonça la porte de l'auberge et sans que Sébastien eût eu le temps de se rendre compte de ce qui advenait, se

mit à frapper à coups redoublés l'aubergiste et sa femme.

— Voleux, cria l'abatteu d'abes en comprenant qu'il s'était trompé et que le lansquenet n'était pour rien dans son aventure. Voleux ! rendez-moi mon âne et ma nappe !

— Grâce ! criait l'aubergiste en essayant de se garer du gourdin qui voltigeait sans relâche sur ses épaules courbées.

— Pitié ! criait la femme en tâchant de se protéger de ses bras ramenés sur son visage aux cheveux dénoués.

— Fais ton office, gourdin, fais ton office, criait Sébastien.

Le gourdin n'avait guère besoin de cette exhortation. Jamais on ne vit trique plus agile. Sébastien en avait mal au poignet.

— Je vais te le rendre, ton âne, hurla l'aubergiste, mais arrête ! arrête pour l'amour de Dieu !

— Votre nappe est dans l'armoire, je vais vous la quérir, gémit l'hôtesse, mais cessez ! cessez ! pour l'amour de la Sainte Vierge.

— Arrête, gourdin, dit Sébastien. Je ne demande que mon dû et pas leur mort !

Le gourdin s'arrêta ; l'aubergiste et sa femme respirèrent.

— Tudieu, marmotta l'aubergiste en frottant ses épaules endolories, vous avez un fier poignet, l'ami.

— ... Un rude coup de bâton, murmura l'hôtesse en ouvrant l'armoire. La voilà, votre nappe.

— Le voilà, votre âne ; il est à l'écurie et vous n'avez qu'à l'y chercher.

— Vous resterez tout de même à dîner ? demanda l'hôtesse, mielleuse. Tout ça n'est pas une raison pour qu'on se quitte mauvais amis.

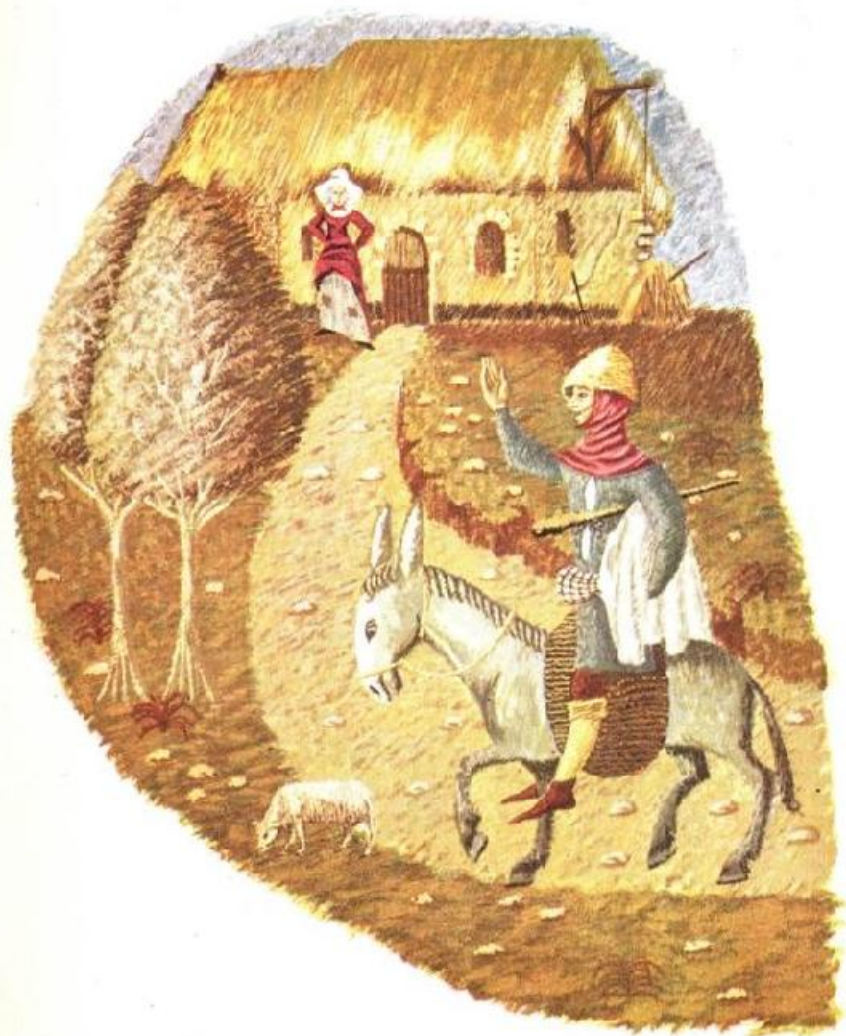
— C'est ça, dit Sébastien, pour que vous me preniez encore mon gourdin, tiens dame !

Il mit la nappe dans son bissac, le gourdin sous son bras, s'en fut à l'écurie et détacha l'âne qui se mit à braire de plaisir en le voyant.

— Bourrique, fais ton office, dit Sébastien pour être sûr que c'était bien celui-là.

L'âne laissa tomber quelques pièces d'or sur la paille.

— Ça va bien, dit Sébastien en l'emmenant. Gardez ce crottin. Vous vous achèterez de l'onguent avec pour guérir vos bleus.



Monté sur l'âne, il ne tarda pas à arriver à sa cahute.

Monté sur l'âne, il ne tarda pas à arriver à sa cahute où Sébastienne, croyant tout de bon qu'il était allé se pendre, se lamentait.

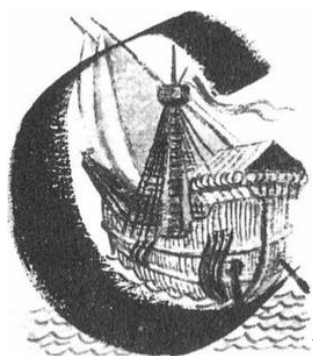
— Te voilà, propre à rien, dit-elle avec tendresse en le voyant pousser la porte. Tu as beau être un pauvre incapable, qui ne sait même pas nourrir ses petits, je me faisais du souci pour toi.

— Plus de souci à se faire, dit joyeusement l'abatteu d'abes. Regarde plutôt : Bourrique, fais ton office ! Nappe, fais ton office ! Gourdin... non, rien, je ne t'ai rien dit, gourdin !

L'âne constella la poussière de la route de quelques écus ; la nappe alla se placer sur la table et se couvrit de mets et de boissons choisis, le gourdin frétila sous le bras de Sébastien. Les enfants ouvrirent des yeux émerveillés et Sébastienne se mit à pleurer de joie. Comme elle était bonne ménagère, elle ramassa d'abord les écus puis invita les enfants à passer à table. Théodore et l'enfant Tancrede, Benoîte qui était blonde et Félicie la brune, Gros-Pierre et tiot Armand, Rose qui était gazouillante toujours et fraîche comme le matin. Anselme qui avait toujours faim ne se firent pas prier et, pour la première fois de sa vie, Anselme s'avoua repu. Sébastien leur conta ses mésaventures et tous burent à la santé de l'ermite et du Roi. Le gourdin demeura dans un coin près de l'âtre. Sébastien avait bien promis de s'en servir si les enfants n'étaient pas sages et si Sébastienne continuait à crier du matin au soir et du soir au matin, mais femme heureuse et enfants rassasiés n'ont envie que de chants et le gourdin, inutile, se dessécha tant qu'un beau jour, dans la maison neuve que Sébastien avait fait construire pas loin du château de M. Colas de la Mornaille, on le mit dans le feu sans y penser.



Le trouvère Blondel de Nesle



EUX qui penseraient que les Picards ne sont loyaux ni fidèles ne connaissent la légende du trouvère Blondel de Nesle en Vermandois, qui écrivit de si belles chansons d'amour et fut, vers 1190, attaché à la personne du roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion.

Ce haut et puissant prince, étant parti pour la Croisade en 1190, conquît Chypre, y épousa Bérangère, fille du roi Sanche de Castille, prit Saint-Jean d'Acre, remporta la victoire d'Arzouf, entra à Jaffa et s'apprêtait à marcher sur Jérusalem quand la jalousie du duc d'Autriche l'en empêcha. Il regagnait ses États lorsque le duc Léopold d'Autriche le fit traîtreusement arrêter et le vendit à l'empereur d'Allemagne Henri IV.

Un tel prisonnier se rançonnait cher, mais l'empereur, aussi couard qu'avide, craignait la guerre et, dans l'espoir d'extorquer au roi une énorme somme tout en évitant les représailles anglaises, se résolut à le tenir au secret dans un sien château.

Nul n'avait de nouvelles de Richard fors le duc d'Autriche et son conseil. L'anxiété était grande dans la chrétienté. La disparition du monarque d'Angleterre donnait à penser qu'il était détenu en quelque forteresse, puisque son corps n'avait été retrouvé sur aucun champ de bataille.

— S'il est prisonnier, dit Blondel, je le trouverai ou j'y perdrai la vie. Il est mon prince et fut toujours bon pour moi. Je le veux aider dans sa détresse.

Son luth en bandoulière, de bons souliers aux pieds, un bon

manteau sur les épaules et quelques écus en poche, il prit le chemin de Jérusalem. Partout, il interrogeait, questionnait, décrivait le Roi aux gens qu'il rencontrait. Toujours en vain. Son argent vite épuisé, il subsistait en chantant ses romances dans les châteaux.

De France, il passa en Italie, s'embarqua pour Chypre, y pleura avec la reine Bérandère et repartit pour Jérusalem, muni d'un viatique et plus décidé que jamais à retrouver le roi Richard. La tempête le saisit en Méditerranée sans diminuer sa volonté.

Trois fois déjà, il avait dû faire rapetasser ses souliers, usés par les cailloux de la route, et les soleils d'Orient avaient basané son teint. Cent fois il avait accordé les cordes distendues de son luth et mille fois exhalé sa peine et son espoir parmi les peuples les plus divers, lorsqu'il fut capturé par les janissaires du sultan Saladin. Son aventure parut incroyable à ces Turcs qui le menèrent à leur maître.

Il fut reçu dans une tente de brocart et d'or et ses souliers poudreux foulèrent les tapis les plus suaves et les plus moelleux. Une pénombre douce succédant à l'aveuglant soleil l'enveloppa. Lorsqu'il s'y fut accoutumé, il vit le sultan étendu sur un divan de soie, son grand cimenterre de bataille devant lui. Saladin le regardait avec curiosité en lissant sa barbe noire. Blondel s'inclina et attendit que le Prince des Infidèles lui adressât la parole.

— Qui es-tu ? D'où viens-tu et que veux-tu ? demanda Saladin.

— Je suis Blondel de Nesle et ménestrel de mon état, au service du puissant roi d'Angleterre, pour l'heure mon prince infortuné et que je recherche depuis tantôt dix-sept mois.

— Es-tu noble ? demanda Saladin.

— Je ne suis qu'un très humble faiseur de romances natif de Picardie en royaume de France.

— Quoi ! s'étonna le sultan, tu n'es pas même chevalier ! Pourquoi cherches-tu le roi Richard ?

— Il fut mon bienfaiteur et m'a longtemps nourri, expliqua le ménestrel. Je suis son serviteur et mon devoir est de n'abandonner point mon maître.

Le sultan demeura un moment pensif.

— Plût au Tout-Puissant que tu appelles Jésus-Christ et que je nomme Allah qu'il y eût sur la terre beaucoup de serviteurs de ta sorte, dit-il enfin. Je ne te retiendrai pas en esclavage comme je le fais habituellement des roumis tels que toi. Ta fidélité mérite récompense. Veux-tu entrer à mon service ? Je te donnerai beaucoup d'or.

— Très excellent Prince Commandeur des Croyants, dit Blondel, ce m'est grand honneur, mais un honneur plus grand me commande de rechercher le roi Richard, qu'on surnomme Cœur de Lion, jusqu'à ce que je l'aie trouvé.

— Je voulais t'éprouver, sourit le sultan, et je vois que tu es

décidément fidèle. J'ai naguère traité avec ton Roi et pour l'amour de lui comme de toi, je te dirai qu'il a été traîtreusement capturé par le duc d'Autriche C'est dans ce duché que tu retrouveras sa trace. Va et bonne chance. Voici des doublons d'or dans cette coupe. Prends ce qu'il te faudra pendant que mon vizir te dressera un sauf-conduit.

Blondel remercia le sultan Saladin et, grâce au sauf-conduit qui lui avait été délivré, traversa sans encombre la région qu'occupaient les Turcs. Il remonta vers le grand duché d'Autriche par des pays étranges, hérissés de montagnes sauvages. Sur cette chaîne de monts qu'on nommait les Carpathes habitait une population mi-chrétienne, mi-musulmane, qui vivait de brigandage et de l'élevage des troupeaux. Le Picard apprit à y jouer d'un instrument monocorde qu'on nommait une guzla et il enrichit son répertoire de chansons dalmates, gutturales et plaintives, qu'il décida de chanter au duché d'Autriche de manière à se faire moins remarquer que s'il entonnait, dans les châteaux qui s'élèvent sur les bords du Danube, quelque chanson d'amour de la douce terre de France.

C'est en Carinthie qu'il découvrit la prison du roi Richard. À son éternelle question : « N'y a-t-il pas un prisonnier dans ce beau château ? » la veuve chez qui il logeait répondit en tendant la main vers une tour massive et d'aspect redoutable :

— Certes oui, il y en a un, enfermé au plus profond de ce donjon depuis plus de trois ans, mais nous ne pouvons savoir qui il est. Nul ne connaît son nom et il est gardé avec tant de précautions que c'est, pour sûr, quelque grand seigneur.

Entendant ces paroles, Blondel se sentit joyeux. Il lui parut en son cœur qu'il avait découvert celui qu'il cherchait depuis si longtemps. Par prudence, il n'en laissa cependant rien voir à l'hôtesse. Il se coucha comme à l'accoutumée et attendit que le guetteur du donjon cornât le jour, c'est-à-dire, comme il était d'usage, sonnât de la trompe en voyant à l'horizon sourdre la ligne rose du soleil naissant. Il fit d'abord une prière à l'église, puis il se rendit au château et se présenta au gouverneur.

— Sire châtelain, dit-il en tirant poliment son bonnet, je suis un ménestrel courant les routes. Je joue du luth de France, de la guzla dalmate et connais toutes les belles chansons d'amour et de guerre, la navrante histoire du roi Tristan et d'Iseut la blonde aussi bien que les joyeux fabliaux des malicieuses Flandres. Je resterai pour les dire s'il plaît à vous et à la châtelaine de ce château.

Le gouverneur, qui ne se divertissait guère en son sombre manoir, accepta volontiers. Tout heureux, Blondel s'en fut chercher chez la veuve sa vielle, son luth et sa guzla et vint s'installer dans le donjon qu'il égaya vite de ses histoires et de ses chants. Il devint rapidement précieux à tous et les gens du gouverneur ne jurèrent bientôt que par

lui. Mais, malgré les plus insidieuses questions, il ne put apprendre comment se nommait ce prisonnier.

Ne sachant que faire, il se promenait dans le parc, le plus près qu'il lui était possible de la tour, rêvant aux moyens de connaître l'identité du prisonnier mystérieux et désespérant d'y parvenir. Machinalement, il avait pris son luth et en grattait les cordes. Soudain, une inspiration l'illumina. Accordant son instrument, il se mit à chanter, comme pour lui seul, une complainte que Richard Cœur de Lion aimait beaucoup et dont il avait bien souvent charmé ses soirées. Il chanta le premier couplet puis, le cœur battant, écouta. Rien ne vint, nulle réponse, nul écho. Il entonna le deuxième, donnant de la voix pour pouvoir être entendu. Soudain, comme il s'apprêtait à entonner le troisième, une joie profonde l'illumina. D'une meurtrière percée dans la muraille, une voix faible reprenait le refrain.

Pour être sûr de ne pas se tromper, Blondel entonna une autre chanson qu'il avait composée autrefois tout exprès pour le Roi et que nul ne connaissait, eux deux exceptés. La voix reprit au refrain. Il n'y avait plus d'erreur possible : le prisonnier était bien le roi d'Angleterre.

Par prudence, le ménestrel demeura encore quelques jours au château, puis s'en fut trouver le gouverneur et demanda son congé.

— Sire, si vous le vouliez, dit-il, je m'en retournerais dans mon pays, car il y a longtemps que je n'y suis allé et dame Mélancolie me guette.

Le châtelain lui fit promettre de revenir et, pour hâter ce retour, lui fit don d'un cheval et d'un vêtement neuf.

À grandes journées, le dévoué Picard s'en fût droit vers l'Angleterre et porta aux barons la nouvelle. Ils s'en réjouirent grandement, car le Roi était le seigneur le plus libéral qui eût jamais chaussé les éperons et ils éprouvaient en leur cœur la nécessité de le voir revenir pour gouverner l'Angleterre. Ils résolurent donc, après en avoir conféré, d'envoyer au duc d'Autriche deux chevaliers des plus sages pour négocier la rançon de Richard.

Les messagers firent tant par leurs journées qu'ils furent bientôt rendus en Autriche, où le duc les reçut dans un sien château.

— Sire, lui dirent-ils après l'avoir salué, nous venons de par les barons d'Angleterre. Ils ont appris que vous gardiez notre roi Richard en prison, ils vous prient que vous en preniez rançon et ils vous donneront tout ce que vous demanderez.

— Je le veux bien, leur répondit ce prince avide, mais si vous le voulez ravoïr, beaux seigneurs, il vous le faudra racheter deux cent mille marcs d'esterlins. Ne comptez point marchander, ce serait peine perdue, et je veux aussi un traité en forme me garantissant contre toutes représailles après que j'aurai libéré le Cœur de Lion.

— Nous rapporterons vos propositions aux barons d'Angleterre,

répondirent les messagers, et ne doutons pas qu'ils acceptent bien que vous ayez agi par grande félonie. Mais nous aimons notre Roi et le voulons revoir parmi nous.

Les barons d'Angleterre consultés se résolurent en effet à payer l'énorme rançon demandée. Ils frêtèrent un vaisseau pour porter la somme et firent à Blondel l'honneur de le charger de la délivrance du prisonnier.

Le gouverneur du château de Carinthie fut bien étonné lorsqu'il vit le ménestrel, vêtu de la livrée du roi d'Angleterre, revenir en son château à la tête d'archers superbement vêtus pour faire escorte au prisonnier délivré. En quelques mots, Blondel le mit au fait des événements et s'excusa de sa supercherie.

— Je vous la pardonne volontiers, dit le gouverneur, eu égard au noble motif qui vous l'inspira. Je suis heureux que le duc d'Autriche, mon maître, rende sa liberté à votre Roi, mais je ne vous laisserai partir, vous et lui, qu'après que vous aurez fait honneur au festin que je vous veux servir.

Il poussa la générosité jusqu'à vouloir que le cachot (qui était d'ailleurs un appartement confortable et digne du rang royal du captif) fût ouvert par Blondel lui-même.

Le Roi et le ménestrel tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Par un raffinement de délicatesse, le gouverneur du château invita Blondel à conter ses propres aventures et sa longue quête du Roi bien plutôt que les chansons qu'il chantait habituellement en s'accompagnant de ses instruments. Richard Cœur de Lion, ému jusqu'aux larmes par tant de simple dévouement, écouta le long récit. Il ne voulut pas attendre plus longtemps pour sacrer lui-même chevalier, et de sa propre épée, ce fidèle serviteur et, de retour en Angleterre, il le combla de présents.

Médard et la Merluche



EDARD habitait dans la forêt d'Eu aux confins de la Picardie et de la Haute Normandie. Il croyait à l'argent comme Picard et aux sorciers comme Normand. Il avait un âne et une femme. L'âne lui servait à transporter à la ville les branchages qu'il coupait dans la forêt ; la femme à l'endêver en lui reprochant du soir au matin de n'être pas un richard. Ce n'était pas de sa faute : ses parents, ses grands-parents, ses arrière-grands-parents et ses arrière-arrière-grands-parents étaient nés sans le sou et l'Eulalie le savait bien en l'épousant ; mais les Eulalie chantent toujours des cantilènes et celle-là braillait plus fort que ne brayait l'âne quand il avait envie de se rouler dans l'herbe. Pour tout dire, Médard était très malheureux. Pas d'argent et une femme, c'est plus que n'en peut supporter un misérable.

Le 21 janvier, qui était un jeudi, il s'en fut dans la forêt pour y couper du bois. Il faisait si froid qu'il sentit ses mains toutes bleues aussi mortes que du bois mort. Ne pouvant même plus manier la serpe, il s'assit au pied d'un arbre et se mit à pleurer.

— Vingt diapes, dit-il tout découragé, si seulement je rencontrais la mort, je lui dirais bien de me prendre. Je n'aurais pas beaucoup plus froid et je n'aurais plus l'Eulalie !

— Eh ! Médard ! dit une voix près de lui.

Il se retourna effrayé. Il n'y avait personne.

— Médard ! reprit la voix.

Le pauvre diable se mit à trembler, non plus de froid, mais d'épouvante.

— Je me suis trompé, cria-t-il, je me suis trompé, Madame la Mort !

Ce n'est pas vous que j'appelais. Je parlais comme ça, tout seul, et quand je suis seul, il faut toujours que je dise des sottises !

— Je ne suis pas la Mort, reprit la voix. Je suis l'enchanteur Merlin. Tu ne me connais pas parce que j'habite Brocéliande, en Bretagne, mais une fois l'an, je viens inspecter mes domaines de Normandie et de Picardie, car je suis suzerain de la forêt d'Eu. Pourquoi pleures-tu ?

— Parce que j'ai froid, parce que je suis pauvre, parce que je suis marié, dit Médard un peu rassuré et regardant de tous côtés autour de lui pour tâcher de voir l'enchanteur.

— Que tu aies froid, cela n'est pas grave, dit l'enchanteur ; un bon feu te réchauffera. Que tu sois pauvre, cela peut s'arranger ; que tu sois marié, je n'y puis rien et c'est très ennuyeux ; mais aussi, pourquoi as-tu épousé cette Eulalie ?

— Parce qu'elle fait très bien la soupe aux fèves et qu'il me fallait bien une femme pour tenir mon ménage, expliqua Médard ; mais si j'avais su, je serais resté garçon.

— Ouais, dit Merlin, c'est ce que disent tous les hommes mariés.

— Dame, répondit naïvement Médard, avant ils ne savent pas.

— Allons, dit la voix, tu es un brave homme et je veux faire quelque chose pour toi. Je vais te rendre riche pour le reste de tes jours et, de la sorte, Eulalie ne te disputera plus. Je n'y mets que deux conditions : souviens-toi que tu es pauvre et sois bon pour les malheureux, et deuxièmement, tous les 21 janvier, reviens ici pour me saluer.

— Tous les jours, Monseigneur Merlin ! tous les jours ! cria Médard éperdu de joie.

— Ce serait peine perdue, reprit l'enchanteur. Je t'ai dit que je ne viens ici qu'une fois par an. Le 21 janvier, n'oublie pas. Maintenant, rentre chez toi. Chauffe tes mains, prends un pic et creuse tout autour du pommier de ton jardin ; tu y trouveras un trésor. Fais-en bon usage et n'oublie pas le 21 janvier.

— Oh ! ça, jamais ! dit Médard. Merci, Monseigneur Merlin, grand merci !

Enfourchant son âne, il se hâta de rentrer dans sa cabane. Eulalie l'y attendait, la dispute à la bouche et toute une kyrielle de « fainéant, âne rouge, imbécile et que j'ai-été-malheureuse-d'épouser-un-homme-pareil » à sa disposition.

— La paix ! dit Médard ; je t'apporte la fortune.

Eulalie avait trop envie d'avoir sa dispute pour se contenter de cette simple assertion. Elle commençait à dévider son chapelet d'injures, mais l'attitude de Médard lui fit comprendre qu'il s'était passé quelque chose d'anormal, et la curiosité l'emportant sur le plaisir de l'invective, elle se tut, ce qui lui coûta un gros effort.

— Nous sommes riches, dit Médard. Comprends-tu ce que cela veut dire, riches ? Monseigneur Merlin me l'a dit : il y a un trésor sous le

pommier. Aide-moi à le déterrer et c'en sera fini de notre misère !

— Tu peux bien faire ton travail tout seul, dit Eulalie pour ne pas laisser se refroidir une querelle qui pouvait resservir si l'on ne trouvait rien sous le pommier. C'est toujours la même chose : il faudrait que ce soit moi, pauvre malheureuse femme, qui fasse toute la besogne pendant que monsieur flânoche et se prélassse sur son âne ou va se promener.

— Eh, diape ! dit Médard exaspéré. Aide-moi ou ne m'aide pas, mais laisse-moi tranquille !

Il prit avec décision une pioche et commença à défoncer la terre autour du pommier. À tout hasard, l'Eulalie criait qu'il allait abîmer un arbre qui donnait de si beaux fruits et qu'ils n'auraient rien à manger l'automne venu par sa faute ; mais lorsqu'elle entendit le fer sonner contre du métal, elle demeura coite et les yeux écarquillés de surprise. En trois coups rapides, Médard dégagea une forte cassette et la mit au jour. Un dernier coup de pioche l'ouvrit : elle regorgeait d'or et de bijoux.

— Eh ben, dit l'Eulalie sidérée, et ben, si je l'avais cru !

— Te vois, dit Médard triomphant, que Monseigneur Merlin ne m'avait pas trompé. Quel brave enchanteur !

L'Eulalie se reprit vite. Ce n'était pas parce qu'elle était devenue riche qu'elle allait perdre une belle occasion de chamaille.

— Imbécile ! dit-elle. Quand je pense qu'il y a dix ans que tu aurais pu trouver c'te cassette et que tu m'as laissée mourir de faim à côté d'un trésor ! Ah ! ma mère avait bien raison de me dire que j'épousais un égoïste et un grippe-sous !

Cet avantage pris et la fortune rendant les femmes câlines, elle se dit qu'il ne fallait tout de même pas exagérer et l'embrassa en signe de paix.

Le trésor étalé sur la table, ils prirent le temps de la réflexion.

— On va s'acheter un carrosse, dit l'Eulalie.

— Non, répondit Médard. On ne changera rien à notre existence pendant quelque temps et...

— C'est ça, cria Eulalie, enchantée d'une nouvelle occasion de querelle, tu m'as laissée dans la misère pendant dix ans et tu voudrais continuer ! Avare ! Vilain ladre ! Ah ! on a bien raison de dire que la Saint-Médard amène la pluie : une pluie de larmes, pour sûr !

La richesse avait rendu Médard conscient de sa valeur. Il haussa les épaules.

— Tu ne comprends pas que si nous achetons un carrosse, les voisins se demanderont où nous avons pris l'argent, pauvre sotte. J'aurai beau leur dire que c'est Monseigneur Merlin qui m'a indiqué la cache au trésor, ils refuseront de me croire et nous mettront en prison pour pouvoir confisquer la cassette ! Il faut y aller prudemment et ne

changer nos habitudes que petit à petit !

L'Eulalie demeura pantoise. Elle n'avait jamais soupçonné que son Médard pût être intelligent.

— Tu as raison, dit-elle. Pour une fois, tu as raison. Ça ne rachète pas toutes les fois où tu as eu tort, mais je suis obligée d'en convenir. Tu iras au bois demain comme hier et je ferai une soupe aux pois comme d'habitude.

— Tu pourras tout de même acheter un morceau de lard, dit Médard. Il faut aussi habituer les voisins à notre richesse.

Le lendemain, Médard retourna au bois, puis le surlendemain.

— Monseigneur Merlin, je vous salue très humblement, disait-il en passant devant le rouvre d'où il lui paraissait que la voix était sortie. Merlin ne répondait pas. Sa tournée d'inspection terminée sur ses terres picardes, il devait avoir regagné la forêt de Brocéliande en Bretagne.

Peu à peu, Médard déserta le bois. Il n'y fut plus qu'une fois la semaine, puis tous les quinze jours, enfin tous les mois et cessa de s'y rendre. Il avait vendu son âne et acheté un lopin de terre. Au bout de six mois, il revendit le lopin et, avec les bénéfices supposés qu'il avait faits sur l'opération, en acheta un plus grand qu'il revendit encore pour un troisième d'importance. Les voisins en conçurent pour lui de l'estime.

— Ce Médard, disaient-ils, qui l'aurait dit ? C'est un malin. Il a eu l'idée de se faire marchand de fonds et il fait tout doucement fortune. C'est tout de même un homme de mérite, parti de rien, et qui a eu bien du courage, surtout avec une femme comme Eulalie, qui est une véritable teigne, révérence parler.

Ils avaient tort d'ailleurs de médire d'Eulalie. La fortune l'avait beaucoup adoucie et elle ne querellait plus Médard que pour n'en pas perdre l'habitude.

Le 21 janvier suivant et tous les 21 janvier, Médard se rendait ponctuellement dans le bois et saluait l'enchanteur.

— Je vous présente mes très humbles respects, Monseigneur Merlin, disait-il en tirant son bonnet richement fourré. Je suis riche grâce à vous et vous en remercie bien sincèrement.

— C'est bien, disait la voix de l'enchanteur. N'oublie pas ma recommandation. Sois bon pour les pauvres et charitable.

— Je n'y manquerai pas, Monseigneur Merlin, disait Médard. Et grand merci encore.

— Il n'y a pas de quoi, concluait la voix. À l'année prochaine et porte-toi bien. J'espère qu'Eulalie ne t'enrage pas trop.

— Heu, disait Médard en s'en allant, c'est selon les jours. C'est une femme, vous savez ce que c'est...

Au fond de lui-même, il ne demandait pas mieux que d'être bon

envers les pauvres, comme Monseigneur Merlin le lui avait recommandé, mais l'administration de sa fortune lui donnait beaucoup de travail et, l'ambition lui étant venue, il s'occupait de politique, ce qui ne lui laissait guère de temps pour s'occuper des pauvres. Au reste, il avait pris de l'assurance depuis que les voisins l'appelaient Monsieur Médard et qu'il avait fait construire une confortable maison à la ville sur les soi-disant bénéfices que lui laissaient ses ventes de terrains. Il s'était découvert beaucoup de parents et d'amis, mais aucun pauvre dans ses relations. Il advenait qu'un mendiant frappât à la porte, mais l'accueil d'Eulalie le décourageait aussitôt de revenir.

— Il n'y a pas de travail pour les va-nu-pieds, disait-elle d'une voix aigrette. Prenez un quignon de pain à la cuisine et passez votre chemin, bonhomme !

Le bonhomme prenait un quignon à une servante accablée de besogne et de récriminations, et passait son chemin.

Au quatrième 21 janvier, Médard prit le chemin du bois, laissa son cheval à l'orée et, prenant bien garde de ne pas déchirer ses beaux habits aux ronces des fourrés, se rendit à la clairière.

— Sire Merlin, dit-il sans penser à ôter son bonnet, j'ai un service à vous demander.

— Que veux-tu ? demanda la voix.

— Je voudrais être prévôt de la ville, expliqua Médard.

— Qu'est-ce qu'être prévôt ? interrogea Merlin.

— C'est une sorte de conseiller municipal, un peu officier d'état civil, un peu juge de paix.

— Tu le seras, reprit Merlin, mais pense à rendre bonne justice.

— Oh ! pour cela, n'ayez garde, je sais trop ce que je vous dois. Merci, sire Merlin, et à l'année prochaine.

Un mois plus tard, Médard fut effectivement nommé prévôt de la ville. Cela accrut d'autant sa puissance auprès de ses concitoyens. On vantait son bon sens et son équité. Il n'y eut qu'un villageois pour se plaindre, mais c'était un misérable et l'on n'y fit pas attention. Ce pauvre diable qui se nommait Mathieu avait procès contre un riche filateur, son ancien patron. Son bon droit éclatait tellement que Médard lui donna procès gagné. Le patron ne l'entendit pas de cette oreille. Il s'en fut trouver Monsieur le juge Médard chez lui et lui fit entendre qu'en réformant le jugement, il aurait sa voix à la prochaine élection pour pourvoir au remplacement du bourgmestre.

— Je voudrais bien vous faire plaisir, objecta Médard, mais cela ne se peut pas : le jugement est déjà transcrit sur le registre. Il faudrait arracher la page pour en écrire un autre et cela est impossible : elles sont numérotées.

— Eh ! dit Eulalie qui assistait à la conversation, tu n'as qu'à l'effacer et en transcrire un autre en place. Tu n'es vraiment pas malin,

mon pauvre homme ! Puisque Monsieur Gresset que voilà te dit que cela lui ferait plaisir. Il faut toujours faire plaisir quand on le peut. Tu lui épargneras de payer des écus à Mathieu qui n'en sera pas moins misérable et qui, après tout, n'a peut-être pas si raison que tu l'as cru. Ce sera justice et une bonne action, comme qui-tu-sais te recommande d'en faire.

Médard se laissa convaincre. À la nuit, il revint à la justice de paix, renversa un flacon d'encre sur le jugement donnant gain de cause à Mathieu, prit sa plume et écrivit au-dessous : « Une poule étant entrée dans le prétoire et ayant renversé l'encrier sur le registre, je retranscris le jugement effacé et dis que Mathieu a tort, M. Gresset raison et déboute Mathieu de sa plainte. » C'est depuis ce temps-là qu'on dit en justice, lorsqu'une cour d'appel contredit un jugement rendu par le tribunal, qu'elle a rendu un arrêt « à la poule ».

Mais bien qu'on n'eût prêté que peu d'attention aux plaintes de Mathieu, il ne manqua pas de mauvais esprits dans le pays pour dire que Médard avait commis une injustice et sa candidature aux fonctions de bourgmestre en fut rendue plus difficile. Par bonheur le 21 janvier approchait. Médard prit sa calèche, ordonna à ses gens de s'arrêter à l'entrée du bois, et, cinglant les ronces d'une badine désinvolte, s'en fut à son annuel rendez-vous.

— Holà, Merlin ! dit-il. Es-tu là ? J'ai besoin de te parler.

— Que veux-tu ? demanda la voix. N'es-tu pas satisfait de ton sort ?

— Je ne m'en plains pas, dit Médard, mais je voudrais être bourgmestre de la ville. C'est peu de choses et tu ne peux me refuser cela. De vieux amis comme nous...

— C'est bon, répartit l'enchanteur. Tu le seras puisque tu le souhaites, mais n'oublie pas mes recommandations.

— Mais oui, mais oui, dit Médard légèrement, je les sais par cœur depuis bientôt dix ans que tu me les répètes. Adieu, Merlin ; bonjour à ta Bretagne...

Confortablement installé dans sa calèche que ses gens précédaient en criant : « Gare ! faites place à Monsieur Médard ! » il regagna le château qu'il achevait de construire et, comme Merlin le lui avait promis, il fut bourgmestre le mois suivant.

— Si tu sais mettre les gens riches dans ton parti, lui répétait Eulalie, tu seras gouverneur de la province. Il n'y faut qu'un peu d'adresse et de savoir-faire. Tâche de te montrer à la hauteur des circonstances et par la même occasion, renvoie donc le maître d'école. Je me suis disputée avec lui hier parce qu'il avait l'audace de dire en me regardant de biais que bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Il s'est excusé en disant que ce n'est pas du tout à moi qu'il pensait, mais je suis bien sûre du contraire.

Médard congédia le maître d'école qui avait près de soixante-dix ans

et se trouva réduit à la misère, puis, suivant les conseils d'Eulalie, il entreprit de se concilier les riches de la ville. Tout d'abord, il diminua leurs impôts puis exempta leurs domestiques des corvées de voirie ; mais comme il fallait tout de même de l'argent dans les caisses et que les chemins fussent entretenus, il augmenta d'autant ceux des pauvres et doubla leurs prestations. Cela fit crier les pauvres, mais Médard n'en eut cure : les riches étaient contents et le baron Dutilleul de Mornefontaine, qui avait accès chez le Roi, l'invita à déjeuner.

En feuilletant son calepin, Médard s'aperçut que l'invitation tombait le 21 janvier.

— Ma foi, dit-il, tant pis pour Merlin, je n'irai pas au rendez-vous. Aussi bien, je suis assez puissant pour pouvoir me passer de lui, désormais.

— Vas-y tout de même, dit Eulalie, c'est une question de politesse et tu auras vite fait.

Maugréant, Médard monta dans son carrosse, commanda à son escorte de l'accompagner et se dirigea vers le bois où il entra seul, pestant contre les branches qui le gênaient.

— Holà, Merluche ! cria-t-il. Je t'attends ! Dépêche-toi, je suis pressé !

— Que me veux-tu encore ? dit la voix.

— Rien, répondit Médard, sinon te dire que j'en ai assez de perdre mon temps à te venir saluer. Je t'ai dit bonjour, me voilà quitte. Adieu. À l'année prochaine, si j'ai le temps...

— Ah ! vilain ! vilain ! répondit Merlin. Tu ne plainais pas ta peine lorsque tu venais charger ton bois sur ton âne et que tu priais la Mort de te décharger de ton fardeau. Tu m'as d'abord appelé Monseigneur Merlin, puis sire Merlin, puis Merlin tout court et c'est maintenant le sobriquet dérisoire de Merluche que tu me jettes. Tu trouves au-dessous de ta dignité de me rendre l'hommage qui m'est dû. Il y a longtemps que j'attendais ce moment. Tu as été dur avec les pauvres, injuste envers ceux qui te demandaient justice, odieux avec les misérables dont tu étais il y a si peu. Tu ajoutes l'ingratitude à la dureté du cœur. Puisque tu as mal profité de la richesse que je te donnai pour faire le bien, tu tomberas aussi bas que tu étais monté haut.

— Je me moque bien de tes menaces, rétorqua Médard. Je suis assez riche pour n'en avoir cure. Adieu ! le baron Dutilleul de Mornefontaine m'attend. Je ne le ferai pas attendre pour une Merluche !

À grands pas, il quitta le bois, se jeta dans son carrosse et commanda qu'on le conduisît ventre à terre chez le baron. Il n'avait pas fait un quart de lieue que l'essieu du carrosse se rompit et qu'il se trouva précipité dans un grand fracas de bois brisé et de glaces en

miettes, souillé de poussière et ses beaux habits lacérés. Pestant contre le mauvais sort, il s'extirpa à grand-peine de l'amas confus qui avait été un carrosse, injuria ses gens, prit un cheval, et, n'ayant plus le temps de rentrer chez lui pour se changer, se présenta de la sorte au baron Dutilleul de Mornefontaine, qui le reçut très mal et lui reprocha son manque d'égards.

— Que diable, lui dit ce gentilhomme d'un air mécontent, que diable, lorsque j'invite quelqu'un à déjeuner, il ne va pas faire des courses matinales en carrosse ! Cela n'est pas dans l'usage et c'est se conduire en croquant, permettez-moi le mot, Monsieur Médard, en croquant ! Vous voilà mis comme un palefrenier ; le rôti est brûlé par votre retard, le vin trop chambré et le repas gâté ! Fi ! Et vous souhaitiez que je vous recommandasse à Sa Majesté pour le poste de gouverneur de la province, fi !

Balbutiant, Médard tâcha de s'excuser, mais le baron Dutilleul de Mornefontaine était intransigeant sur les principes et le bourgmestre déconfit n'eut qu'à regagner son château en maugréant contre ce maudit carrosse, cause de tout le mal, et contre ses chaussures qui le blessaient dans sa marche, puisque, faute de voiture, il devait rentrer à pied, son cheval étant fourbu. À un tournant de la route, il aperçut une grande lueur.

— Qu'est-ce là ? demanda-t-il à un cantonnier qui, la main en auvent sur les yeux, regardait le lointain brasier.

— Sauf erreur, Monsieur le bourgmestre, c'est votre château qui brûle, répliqua l'homme le plus tranquillement du monde.

— Courez ! courez ! dit Médard, que faites-vous là au lieu de prêter la main aux secours !

— Bah ! dit l'homme insolemment, ce n'est jamais que la maison d'un méchant qui flambe. Je ne vais pas me déranger pour si peu !

Sans répondre, Médard précipita sa marche. Lorsqu'il arriva, son beau château neuf n'était plus qu'un amas de cendres. Eulalie l'attendait, furieuse, et n'ayant pu sauver du désastre que le mouchoir dont elle étanchait ses pleurs sur son visage barbouillé de suie.

— Te voilà ! Coquin ! cria-t-elle. Tu fais ripaille tandis que ton château brûle et qu'on élève des barricades contre toi !

— Des barricades ? dit Médard tout essoufflé.

— Oui, des barricades ! Le vilain Mathieu a soulevé la populace contre toi. Te voilà chassé de la municipalité et le maître d'école que je te fis congédier, proclamé bourgmestre en ta place. Tu es aussi déchu de tes fonctions de juge par la voix populaire et M. Gresset, l'homme à la poule, a été fessé en place publique.

— Qu'on appelle la troupe, hurla Médard hors de lui. Qu'on réduise cette canaille par la force !

— La troupe s'est solidarisée avec les émeutiers, larmoya Eulalie. À

l'heure qu'il est, elle pille nos autres maisons et coupe les arbres de nos vergers.

— Du moins, marmonna Médard consterné, la propriété de nos terres nous demeure-t-elle. Lorsque l'émotion populaire sera calmée, aurons-nous encore une belle fortune...

— Non point, dit Eulalie. Un ordre du Roi a prononcé leur confiscation au profit de la commune sur le rapport qui lui a été fait de ce qu'ils nomment tes « exactions ».

— Eh bien, dit Médard se raccrochant à une dernière espérance, il nous reste de l'argent, des bijoux, la fameuse cassette de cet animal de Merlin.

— Nenni, répondit la femme en redoublant de pleurs et plus semblable, dans l'excès de sa colère, à une furie qu'à une femme honnête, nous n'avons plus un sou. Tu as trop tiré sur la corde, imbécile que tu es ! La confiscation ne vise pas que nos terres, elle frappe tous nos biens, meubles et immeubles. Nous sommes dépouillés de tout ce que le feu et l'émeute n'ont pas anéanti ou dispersé.

— Il me reste encore la liberté, dit Médard furibond, et la Merluche ne peut rien contre elle !

— Au nom du Roi, je vous arrête, dit un exempt en surgissant derrière lui. Vous êtes inculpé de concussion et forfaiture et finirez vos jours aux galères.

Médard baissa la tête. Il comprenait trop tard l'étendue de ses fautes et la puissance de l'enchanteur qu'il avait raillé dans la dureté de son cœur. Encadré de soldats, il suivit l'exempt avec Eulalie arrêtée comme complice.

On les jugea en Parlement. Eulalie finit aux Petites Maisons avec les voleuses et les homicides et Médard prit la rame en mains. Sous le fouet de la chiourme, il composa une complainte relatant son aventure et dont le refrain tenait en quatre vers :

J'ai voulu être plus malin
Que Merlin
Et je suis tombé dans l'embuche
De Merluche.



La sacoche perdue



OICI, bonnes âmes, le sermon que Gérard d'Abbeville prêcha vers l'an 1260 dans la cathédrale d'Amiens. En ce temps, et comme le renard prêchant aux poules que l'on voit dans la miséricorde des stalles, les clercs ne cherchaient pas à édifier le petit peuple en l'assommant de pesants discours sur la transcendance de Dieu, mais à le faire réfléchir en le divertissant par quelque fabliau.

Un marchand venait d'une foire où il avait fait de grandes et belles affaires. Si vous voulez savoir laquelle, je vous dirai que c'était la foire du Lendit, près Paris, là où Messieurs de l'Université vont, une fois l'an, acheter le parchemin nécessaire aux études des écoliers. Il avait mis tout son gain en belles pièces d'or dans une grande sacoche de cuir et rentrait joyeux dans notre Picardie. En traversant Amiens pour se rendre à Luchaux où il habitait, il passa devant l'église Saint-Nicolas et s'y arrêta pour rendre grâces à la Sainte Mère de Dieu. Pour la mieux prier, il posa sa sacoche devant lui et tant était sa ferveur qu'il oublia de la reprendre en s'en allant. Ce n'est peut-être pas d'un bon Picard, mais c'est d'un excellent chrétien.

Il y avait dans la paroisse un bourgeois qui avait, lui aussi, coutume de faire ses dévotions à la benoîte Sainte-Vierge. Il vint, ce même jour, s'agenouiller dans Saint-Nicolas à la place qu'avait occupée le marchand et il y vit la sacoche.

À son aspect et la trouvant scellée et fermée d'une serrure, il comprit qu'elle devait contenir beaucoup d'argent.

— Dieu, dit-il tout étonné de sa découverte, que vais-je faire de cette sacoche que voilà ? Si je fais savoir par le crieur public ou annoncer au prône que j'ai ce grand avoir, tel le réclamera qui n'y aura pas

droit. Il n'est pas question que je le garde, ce serait dérober mon prochain et grand péché. Il le faut cependant, au moins jusqu'à ce que j'aie trouvé son légitime possesseur.

Tout pensif, il s'en revint chez lui, serrant la sacoche sur son cœur et tout marri à la pensée du chagrin que devait avoir le pauvre homme qui avait ainsi perdu sa fortune. Rentré dans sa maison, il rangea la sacoche en un coffre solide, prit un morceau de craie et écrivit sur sa porte : « Si quelqu'un a perdu quelque chose, qu'il s'adresse ici. »

Cependant le marchand qui avait continué sa route s'était bientôt avisé de la perte qu'il avait faite. Tâtant ses poches et ne trouvant point sa sacoche, il se désespéra.

— Hélas, mon Dieu, j'ai tout perdu, je suis mort, je suis trahi ! J'avais gagné à la foire du Lendit de quoi faire vivre ma femme et mes enfants tout un an durant ; j'avais vendu bonne et loyale marchandise contre franc argent et mon travail comme ma peine se trouvent anéantis avec la récompense de mon labeur. Dieu m'assiste en cette triste aventure !

Tout courant, il revint sur ses pas, entra en l'église Saint-Nicolas et ne trouvant point sa sacoche, s'adressa au curé.

— Avez-vous, lui dit-il, des nouvelles de mon argent ?

Le curé n'en avait pas et pour cause. Le malheureux, tout troublé et l'esprit perdu, se mit à errer par la ville. Il n'espérait pas retrouver sa sacoche, mais tant était grand son chagrin qu'il ne se résolvait pas à quitter la ville pour aller annoncer la fâcheuse nouvelle à la dame son épouse. C'est ainsi qu'il passa devant la porte du bourgeois et y vit l'inscription. Il saisit le marteau, frappa et une servante lui ouvrit.

— Je voudrais voir le maître de céans, dit-il.

La servante, le voyant tout décoiffé et les yeux rouges d'avoir pleuré, lui trouva mine patibulaire, mais elle s'en fut prévenir son maître.

— Messire, dit-elle, il y a un homme de mauvaise mine qui vous veut parler.

— Quel qu'il soit, dit le bourgeois, j'irai puisqu'il me demande.

Le marchand le salua d'un air égaré.

— Êtes-vous, demanda-t-il, le propriétaire de cette maison ?

— Oui, sire, et tant qu'il plaira à Dieu. Que me voulez-vous ?

— Ah ! sire, pour Dieu, dites-moi qui a écrit ces lettres à votre porte ?

Le bourgeois était prud'homme et ne voulut pas s'avancer sans être sûr de son fait. C'est là, bonnes âmes, la prudence dont ne se doit pas départir un chrétien.

— Bel ami, dit-il, il passe bien des gens par ici et il advient que les clercs griffonnent quelques vers ou telle inscription joviale qui leur passe par la tête. Est-ce que vous avez perdu quelque chose ?

— Certes, dit le marchand en pleurant, j'ai perdu le meilleur de mon

bien.

— Qu'est-il au juste, bel ami ?

— C'est une sacoche pleine d'or, scellée et fermée d'une serrure. Je l'emplis à la folie du Lendit après bien des travaux et des peines et comptais sur ce pécule pour faire vivre tout un an mon épouse et mes enfants.

À la description qu'il faisait de la sacoche, le bourgeois reconnut qu'elle était sienne. Le prenant par la main, il le mena au coffre où il avait rangé sa précieuse trouvaille.

— Est-ce celle-ci ? demanda-t-il avec un bon sourire.

— Oui, ma foi, dit le marchand en tombant à ses pieds.

— Dans ce cas, prenez-la, bel ami. Je suis content que vous rentriez en votre bien et il n'en pouvait être autrement puisque vous l'aviez perdu par la force de vos dévotions à la benoîte Madame Marie.

Le marchand, voyant ce bourgeois si plein de loyauté, resta quelque temps sans rien dire.

— Beau sire Dieu, pensait-il, ce bourgeois est plus digne que moi de jouir du trésor que j'ai amassé par mes veilles. Oncques ne vit honnêteté pareille ! Je me suis affligé sur la perte de mon argent, mais l'argent n'est rien au prix de la vertu. Je travaillerai plus dur pour compenser ma perte et ne me montrerai ainsi pas moins honnête que lui.

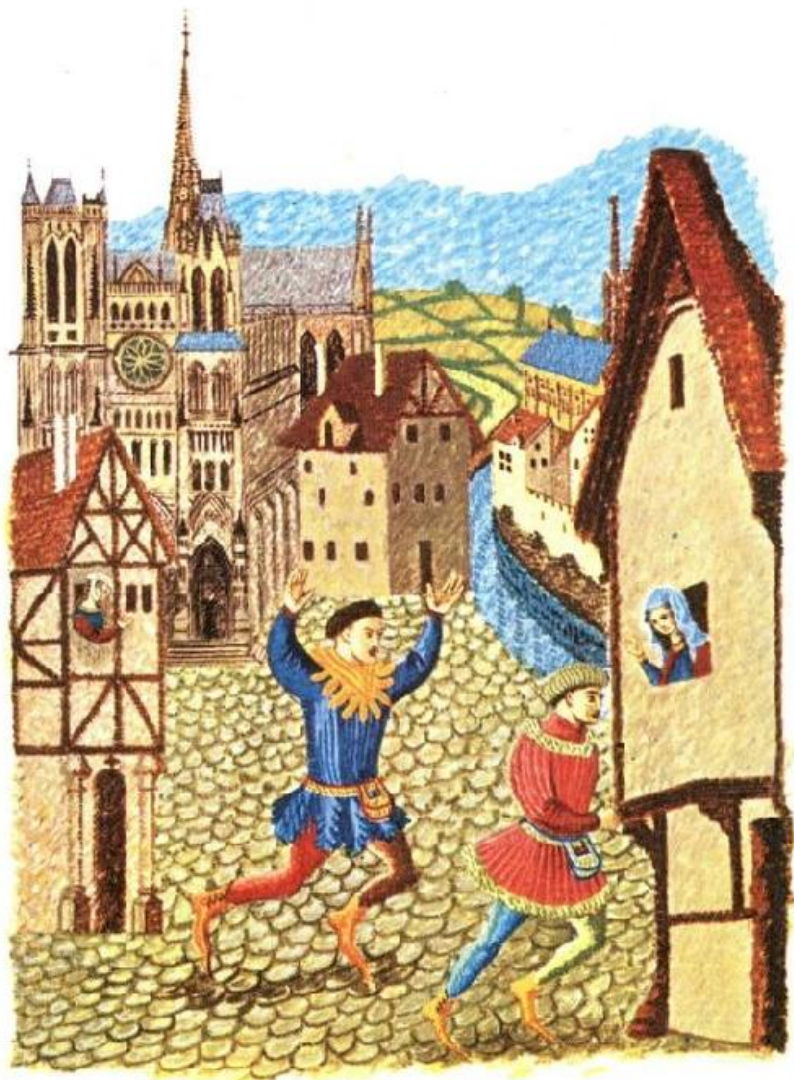
Puis, à haute voix :

— Sire, cet argent sera mieux placé entre vos mains qu'en les miennes. Je vous le donne pour l'amour de Notre-Seigneur et vous recommande à Dieu.

— Ah ! bel ami, dit le bourgeois, prenez votre argent. Il est vôtre et je n'y ai pas droit.

— Nenni, dit le marchand. Je ne le prendrai pas et m'en irai en courant pour sauver mon âme.

Il dit et s'enfuit aussi vite que la Sainte-Famille allant en Égypte pour fuir le massacre des Innocents. Quand le bourgeois le vit ainsi courir, il se lança à sa poursuite en criant de toutes ses forces : « Au voleur ! au voleur ! Arrêtez-le ! »



Au voleur, au voleur ! Arrêtez-le !

Les voisins, l'entendant, sortirent de leur maison, arrêterent le marchand et le menèrent au bourgeois.

— Voici votre homme, dirent-ils, que vous a-t-il volé ?

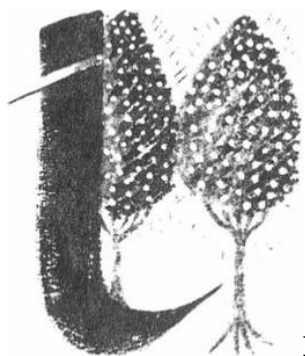
— Ce que j'ai de plus cher, dit le bourgeois. Il me voulait dérober mon honneur et ma loyauté que j'ai gardés toute ma vie.

Il leur conta l'aventure et quand les voisins connurent le vrai, ils obligèrent le marchand à reprendre sa sacoche pour ce que bonne renommée vaut mieux que fortune et qu'il n'est sacoche si bien pleine d'argent si honnêtement acquis qui ne remplace vertu et respect du bien d'autrui.



Les princes aux cheveux d'or

À ma fille Claudie.



L était une fois le fils d'un empereur de Picardie. C'était bien avant la conquête de la province par les Romains, il y a si longtemps que l'histoire ne se souvient plus très bien de son règne. On l'appelle l'Empereur de la Forêt parce qu'à cette époque, la Picardie était couverte de forêts jusqu'à l'Angleterre, qui n'était pas encore séparée du continent par la Manche. Le grand Boucher de Perthes, l'inventeur de cette science qu'on appelle la préhistoire, ne s'est occupé que des silex taillés et il a donné à cette période le nom d'Acheuléenne, du nom de Saint-Acheul, un faubourg d'Amiens, mais il ne s'est guère occupé des hommes. Ernest Lavisse, l'historien – un Picard, lui aussi – n'a pas étudié cette dynastie. Il n'empêche qu'elle a existé dans ces temps où les fées fréquentaient les clairières pour y mener leurs rondes, en y chantant de douces ballades.

Le fils de l'empereur partait souvent pour la guerre, car il était fort vaillant, et il revenait toujours victorieux. Mais il aimait aussi la chasse et il consacrait ses loisirs à combattre les grands fauves – éléphants et hippopotames – qui hantaient alors les bords d'un grand fleuve, la Somme, dont les eaux majestueuses coulaient vers le Rhin.

Un jour qu'il chassait dans la région où devait plus tard s'élever Equihen, il rencontra trois jeunes filles qui glanaient du seigle.

— Fils d'Empereur, dit la première, si tu me prends pour femme, je nourrirai toute ton armée avec un seul de ces épis.

— Fils d'Empereur, dit la deuxième, si tu me prends pour femme, j'habillerai ton armée avec le chanvre d'une seule de mes quenouilles.

— Fils d'Empereur, dit la troisième, si tu me prends pour femme, je te donnerai deux enfants aux cheveux d'or.

À ces mots, le fils de l'Empereur tomba amoureux d'elle et l'épousa. Il l'installa dans un palais de granit et de porphyre, construction magnifique dans un pays où la pierre n'est que craie, lui offrit des robes de perles et d'émeraudes et mit à son service une servante noire, que le roi de Chypre lui avait offerte en gage d'amitié.

Cette Cypriote appartenait à sa maison depuis douze ans et il avait grande confiance en elle. Elle était d'apparence douce et de parole mielleuse et il ne soupçonnait point qu'elle espérât un jour devenir impératrice. Elle s'inclina bien bas devant la jeune fille, mais la haine entra aussitôt dans son cœur et elle jura de la perdre, elle et ses deux enfants aux cheveux d'or.

Le bonheur de l'Empereur des forêts fut court. À peine avait-il pris ce titre à la mort de son père et commencé de rendre ses peuples heureux qu'il dut partir pour la guerre contre les habitants du pays d'Atlantide, qui refusaient de reconnaître sa suzeraineté et massacraient ses légats. Après qu'il eut rassemblé son année, il s'adressa à la servante :

— Cypriote, lui dit-il, je te recommande l'impératrice, ma femme. Veille sur elle et sur les deux enfants aux cheveux d'or qui doivent naître bientôt, fis hériteront un jour de mon trône et de mes États et ils sont déjà chers à mon cœur.

— Seigneur, dit la Cypriote, je les traiterai comme s'ils étaient miens et l'impératrice, votre femme, comme ma sœur.

— Notre Dieu vous protège tous, dit l'Empereur. Je pars l'âme tranquille et assuré de la victoire sur les Atlantes puisque, en mon absence, mon foyer sera préservé du mal. Je veux triompher le plus vite possible pour retrouver bientôt ce palais qu'ensoleillera la chevelure d'or de mes enfants.

Quand l'impératrice vit approcher le moment de la naissance des petits, elle appela la Cypriote et lui ordonna de trouver une nourrice qui s'occupât d'eux.

— Je ne sais si c'est l'usage en Picardie, dit la Cypriote. Chez moi, dans mon île de Chypre qui sent si bon le musc et la cannelle, nous ne confions jamais nos enfants à des femmes étrangères. C'est notre sœur qui assume ce soin. Ne suis-je pas votre sœur ? Je m'occuperai de vos enfants aux cheveux d'or et vous assure qu'ils ne manqueront de rien.

L'Impératrice, touchée, l'embrassa et fit appeler le grand connétable. Régente de Picardie en l'absence de l'Empereur, son époux, elle

voulait que tout le peuple picard jusqu'à l'Écosse pût se réjouir de la venue des petits princes en buvant de l'hydromel aux fontaines des villages. Elle pensait aussi aux rigueurs de l'hiver et tenait à autoriser par édit les pauvres à ramasser le bois mort des forêts pour s'en chauffer.

Tandis qu'elle s'occupait ainsi du bien-être de la Picardie, la Cypriote faisait rechercher jusqu'en Bohême des enfants aussi noirs que qu'elle-même et préparait sa vengeance.

Les petits princes vinrent au monde et leurs boucles d'or resplendirent dans le palais comme des rais de soleil. Pour cette raison, on nomma l'aîné Rais et le cadet Brillance. Il n'y avait pas deux jours que leur clarté réjouissait les servantes que le palais s'assombrit et parut plonger dans la nuit : la Cypriote avait enlevé les deux princes de lumière et leur avait substitué deux bohémiens aux cheveux de jais.

Lorsque l'impératrice aperçut ces intrus, elle s'évanouit et demeura longtemps inanimée. La Cypriote en profita pour jeter les princes au chenil. Elle pensait que les dogues de l'Empereur, spécialement dressés pour la chasse aux grands fauves et qu'on ne nourrissait que de quartiers saignants, les dévoreraient. Quand l'impératrice reprit ses sens, elle ne retrouva dans les berceaux de pourpre préparés pour ses enfants que les deux bébés noirs aux cheveux de jais.

— Quel malheur ! gémissait insidieusement la Cypriote. Deux si beaux enfants et qui avaient des cheveux de miel et d'or ! Ils ont foncé en l'espace d'une nuit. Il fallait s'y attendre : ce sont des accidents qui arrivent plus souvent qu'on ne croit. Je me souviens que dans mon île de Chypre...

— Que dira l'Empereur ? pleura l'impératrice sans écouter plus avant. Je lui avais promis deux princes aux cheveux d'or et je lui donne deux moricauds pareils à des bohémiens. Il ne voudra jamais croire que ce sont là des Picards de Picardie !

— Il le croira, puisqu'il vous aime, dit la Cypriote.

Puis, laissant l'impératrice à son chagrin, elle courut au chenil.

Le dogue-maître, que nul ne pouvait approcher tant sa férocité était grande, ne se poulérait pas les babines de sang frais, comme elle l'espérait. Tendrement, il offrait le liane à Rais et Brillance pour qu'ils pussent profiter de sa chaleur animale et il les léchait comme les chiennes font de leurs petits.

— Dogue-maître, dit la Cypriote, déçue, mais toujours douce : rends-moi les petits princes. L'Impératrice les réclame et je m'étais trompée : ce sont des bohémiens que je devais te donner à dévorer. Je suis heureuse que tu aies reconnu tes maîtres et les aies ainsi protégés. Tu es un bon chien.

En grognant et les crocs retroussés, le dogue-maître consentit de mauvaise grâce à rendre les enfants. Son instinct lui disait que la

Cypriote voulait malemort aux bébés, mais il n'était qu'un animal et, ne concevant pas le mensonge, il ne pouvait mettre en doute les paroles de la méchante femme.

Heureuse de s'en tirer sans morsure, la Cypriote se rendit droit à l'étable et jeta les princes aux cheveux d'or sur la paille. Elle comptait bien que les vaches les piétineraient.

Le lendemain, elle trouva les bébés buvant à même le pis de Noiraude, la vache-maîtresse du troupeau, tandis que le gros bœuf Le Rouge soufflait sur eux pour les réchauffer. Leurs cheveux d'or éclairaient l'étable et la paille elle-même scintillait jusque sous les mangeoires.

— Les porcs m'en débarrasseront, pensa-t-elle. Ils sont si bêtes qu'ils ne se rendront pas compte que ce sont des enfants d'homme et ils les dévoreront comme il est advenu l'année dernière dans ce village où les truies ont mangé un petit garçon.

Le lendemain, elle trouva Rais et Brillance tétant paisiblement la plus grosse truie de la porcherie, fraternellement mêlés aux porcelets qui grouillaient contre les mamelles, et lorsqu'elle emporta les petits princes pour les porter dans l'écurie, un gros verrat la bouscula si violemment qu'elle faillit tomber avec le précieux fardeau qu'elle dissimulait sous son manteau sombre, à peine assez épais pour camoufler la lumière des cheveux d'or.

Les chevaux, habituellement si turbulents, respectèrent les petits princes. Non seulement ils ne les effleurèrent pas de leurs sabots, mais les juments s'offrirent à les nourrir et les étalons veillèrent sur leur sommeil et les installèrent dans le coin le plus tiède de l'écurie.

— Puisque les bêtes protègent ces enfants, dit la Cypriote furieuse, je les enterrerai vifs. Ainsi en serai-je débarrassée et il me faut faire vite, de crainte que l'Empereur de Picardie ne revienne et ne découvre mon forfait.

Elle attendit la nuit, prit une bêche, creusa deux trous à droite et à gauche du portail dans la cour d'honneur et y ensevelit les enfants. Puis, tranquille, elle s'en fut voir l'impératrice qui ne cessait de pleurer sur les enfants aux cheveux de jais et les chérissait cependant parce qu'elle les croyait siens.

— Hélas ! leur disait-elle, que pensera l'Empereur lorsqu'il reviendra d'Atlantide ? J'ai bien peur que vous ne me coûtiez plus de larmes encore que je n'en versai ! Ce n'est pourtant pas de votre faute si vos cheveux d'or sont devenus ces affreux cheveux de jais !

Elle était si troublée qu'elle n'osa pas se rendre au-devant de son époux lorsqu'il revint victorieux et d'avance attendri de la voir portant sur les bras deux princes aux cheveux de lumière. La Cypriote n'avait pas manqué, elle, d'attendre l'armée à l'orée de la forêt.

— L'Empereur ? dit-elle en voyant l'avant-garde. Où est

l'Empereur ? vite !

— Il est derrière nous, dirent les soldats, à la tête de la première légion.

L'Empereur était un homme de grand sens. Lorsqu'il vit la Cypriote se jeter aux pieds de son cheval, il jugea qu'un malheur était arrivé.

— Seigneur, cria la femme en se tordant les mains en signe de désespoir, Seigneur, il vous est né deux enfants, mais ils n'ont pas de cheveux d'or ; ils ont des cheveux de jais !

— Cela n'est pas possible, dit l'Empereur. Je ne le croirai que lorsque je l'aurai vu !

Il pressa son cheval et, sans prendre le temps de se débotter, pénétra dans les appartements de l'impératrice qui l'attendait, pâle d'anxiété et les joues sillonnées de pleurs. Près d'elle, dans les berceaux de pourpre, les petits bohémiens dormaient, leurs cheveux de jais collés à leurs fronts bistrés.

— Vous m'avez trompé, madame, dit l'Empereur, et vos pleurs sont ceux d'une coupable. Sont-ce là les princes aux cheveux d'or que vous m'aviez promis ?

— Sire, balbutia l'impératrice...

Elle ne put achever. Dans l'excès de sa fureur, l'Empereur de Picardie avait fait signe à ses gardes de l'empoigner et de la précipiter dans un cachot.

La Cypriote se vit déjà impératrice.

— Seigneur, dit-elle avec une feinte affliction, comme je vous plains d'avoir épousé cette menteuse ! Ah ! pourquoi n'avez-vous pas vu que je vous aimais ?

Vous m'avez méprisée, rendue malheureuse et c'est vous qui souffrez aujourd'hui. Ah ! je donnerais le reste de mes jours pour que vous fussiez encore heureux !

— Oui, dit l'Empereur abusé, toi seule m'es dévouée et fidèle. Je ne puis t'épouser, car je ne veux pas mettre l'impératrice à mort, mais je puis t'ennobler. Je te nomme grande-duchesse de Picardie et tu auras toutes les prérogatives de ta souveraine. Tu porteras ses robes de pierreries et toi seule commanderas dans ce palais que je fis construire pour elle.

Le lendemain, tandis que l'Empereur partait pour la chasse dans l'espoir d'apaiser sa douleur, deux noyers poussèrent à droite et à gauche du portail de la cour d'honneur.

— Quels beaux arbres, dit l'Empereur en rentrant, et comme leurs fruits d'or sont brillants ! Qui les a plantés ? C'est une idée charmante. Leur vue me repose de cette chasse qui fut rude et au cours de laquelle je tuai trois sangliers.

— Je les ai fait planter, Seigneur, dit la Cypriote. J'espérais bien vous être agréable.

Mais la crainte était entrée dans son cœur et elle tremblait pour sa vie.

— Je ne veux plus m'éloigner de leur ombrage, dit l'Empereur. Je ne sais pourquoi ils me consolent de ces enfants aux cheveux de jais et comment il se fait que mon âme soit pénétrée de douceur en les regardant.

— Ce sont des arbres, de simples arbres, insinua la Cypriote. Pour vos enfants aux cheveux de jais, ils sont vôtres malgré tout et ne sont pas responsables si...

— Tu es trop bonne, dit l'Empereur. Je ne veux plus les voir. Qu'on les élève en un monastère et qu'on ne me parle plus d'eux.

La Cypriote obéit à regret. Elle craignait que son crime fût découvert et avait peur que l'impératrice, enfin désabusée au fond de son cachot et désormais certaine d'avoir donné naissance à deux princes aux cheveux de lumière, ne parvint à faire entendre sa voix, malgré l'épaisseur des murailles, comme les noyers avaient germé et fleuri malgré l'épaisseur de la terre. Elle dormit si peu cette nuit-là que l'Empereur en fut frappé lorsqu'il la vit le matin, blême et défaite dans sa robe de pierreries.

— Comme tu as mauvaise mine, lui dit-il.

— Seigneur, répondit-elle, saisissant l'occasion qui se présentait, c'est que j'ai fait un épouvantable rêve. J'ai rêvé que je mourrais si ces deux noyers n'étaient abattus, et mes rêves se réalisent toujours.

— Non, dit l'Empereur. Je n'y puis consentir. J'aime trop ces arbres.

Il se laissa cependant convaincre par les supplications de la nouvelle grande-duchesse de Picardie, mais ne voulant pas se séparer tout à fait des deux arbres, il ordonna qu'on fit deux lits de leur bois et qu'on les dressât, l'un dans sa chambre, l'autre dans la chambre de la Cypriote, à l'autre extrémité du palais.

Le soir venu, la Cypriote se coucha. Une vive lumière l'éveilla bientôt. Son lit brillait comme si les rayons de la lune avaient joué sur le bois poli. Elle tendit l'oreille en entendant un faible craquement :

— Brillance, Brillance ! soupirait le lit, où es-tu ? Je suis très malheureux ; l'affreuse Cypriote est couchée sur moi.

— Soupire toujours, dit la Cypriote en haussant les épaules. Si tu crois que ton frère peut t'entendre à l'autre extrémité du palais !

Une minute ne s'était pas écoulée que la réponse parvint. Le parquet servait de messenger et, fibre par fibre, transmettait l'encouragement de Brillance :

— Courage, mon frère Rais. Je sers de repos à l'Empereur de Picardie, notre père. Je trouverai bien moyen de lui parler lorsqu'il sera éveillé...

La Cypriote sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Si Brillance parlait à l'Empereur, elle était perdue. Elle se leva précipitamment,

mit un vêtement de nuit et, prenant les devants, s'en fut éveiller l'Empereur.

— Seigneur, dit-elle, protège-moi, prends garde à ta propre vie : le gône du fleuve Somme vient de m'apparaître. Il m'a dit que les lits de noyers sur lesquels nous couchons étaient ensorcelés et que si nous ne les faisons immédiatement brûler, nous mourrons, toi et moi.

L'Empereur n'était pas craintif, mais il connaissait la sagesse du gône du fleuve Somme et il tenait à sa vie. Il se leva aussitôt et donna ordre que les lits fussent brûlés.

— Je dormais pourtant d'une façon merveilleusement douce dans ce lit, dit-il en soupirant. Je ne veux pas voir ce spectacle. Duchesse de Picardie, occupez-vous de ceci pendant que j'irai chasser l'auroch dans la forêt.

La Cypriote n'attendit pas qu'on lui répâtât l'ordre. Elle fit descendre les lits dans une cour du Palais et y mit elle-même le feu. Bientôt, le brasier crépita dans l'aube naissante tandis qu'au loin sonnaient mélancoliquement les trompes de la chasse impériale qui s'éloignait.

— Surveillez le feu, dit-elle aux valets qui assistaient à cette funèbre opération. Il faut qu'aucune étincelle ne s'échappe !

— Il y a beaucoup de vent, madame, fit remarquer l'un d'eux. Voyez ! deux petites flammes sont allées se poser sur le sel dont on fortifie les brebis.

— Jetez le sel à l'eau, dit la Cypriote.

Les valets obéirent sans bien comprendre la raison de cet ordre bizarre. Ils n'avaient pas remarqué que la brebis favorite de l'Empereur avait déjà léché le sel tout en gambadant dans la cour.

Le lendemain, la brebis donna naissance à deux agnelets à la toison d'or. C'est là l'origine, véritable de l'ordre de la Toison d'Or que, bien des siècles après, le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, maître de la Picardie, institua à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal.

Avant que ce miracle eût pu s'ébruiter, la Cypriote, avertie par un berger, fit égorger la brebis et les agneaux, les fit couper en morceaux et jeter à la rivière. À peine le cœur de chacun des agnelets avait-il touché l'eau qu'il gonfla comme une éponge pour se transformer en caneton au plumage mordoré.

Traversant la rivière, les deux canetons abordèrent en cancanant la rive, s'y aventurèrent de leur démarche chaloupée et, sous les yeux stupéfaits des servantes chargées de noyer les morceaux de la brebis et des agneaux, devinrent deux beaux garçons aux cheveux d'or.

— Ne craignez point, cria le premier – c'était Brillance – aux servantes terrorisées. Nous ne vous ferons pas de mal, mais ne parlez pas de tout ceci à la Cypriote. Dites-nous plutôt quel genre d'homme est l'Empereur, notre père, et comment se porte l'impératrice, notre

mère bien-aimée.

— L'Empereur est très bon, dit une servante en plaçant ses mains en auvent autour de sa bouche pour que sa voix pût traverser la rivière. Mais il est très triste et, sans oser le dire, il regrette d'avoir emprisonné l'impératrice. Êtes-vous vraiment nos princes aux cheveux d'or ?

— Oui, dit Rais, et nous irons voir demain l'Empereur.

Le lendemain, vêtus d'une bure dont le capuchon dissimulait leurs cheveux d'or, ils se présentèrent au Palais et demandèrent à voir l'Empereur.

— Qu'on les introduise, ordonna le souverain lorsqu'un homme d'armes l'eut averti que deux jeunes gens sollicitaient une audience.

— Non ! dit la Cypriote qui se trouvait près de lui. Je défends qu'on les accueille. Ce sont deux vagabonds. S'il fallait recevoir tous les vau-pieds qui veulent demander un secours, nous n'en finirions pas !

— Je crois que vous osez donner des ordres devant moi ! dit l'Empereur irrité. Il ne vous suffit pas d'avoir fait couper ces noyers dont les fruits reposaient mon âme, d'avoir fait brûler ces lits doux à ma fatigue ; il vous faut encore ordonner à ma place. Je suis seul maître en Picardie et dans mes États, et vous prie de ne pas l'oublier. Qu'on fasse venir ces enfants.

— Sire, dit Brillance d'une voix mélodieuse après qu'il eut été introduit et qu'il eut salué avec respect l'Empereur de la Forêt et tourné le dos à la Cypriote, mon frère et moi voulons vous conter la navrante histoire d'une reine. C'est pour elle que nous demandons justice, plus que pour nous. Elle languit dans une prison alors qu'elle avait tenu sa promesse et vous avait donné deux princes aux cheveux d'or.

— Ce n'est pas vrai, cria la Cypriote hors d'elle. La reine a eu deux enfants aux cheveux de jais ! Sortez d'ici ou je vous fais jeter aux chiens !

— Vous l'avez déjà essayé, Madame, dit Rais avec mépris. Mais le dogue-maître a eu pitié de nous, comme les vaches, les porcs, les chevaux, la terre et la flamme ! Vous ne pouvez rien contre nous !

Et rejetant son capuchon, il découvrit sa chevelure resplendissante. Brillance l'imita et la clarté fut telle que la Cypriote, éblouie, se couvrit les yeux de sa main.

— Je vous reconnais, dit l'Empereur. Vous seuls pouvez être mes Princes aux cheveux d'or. Gardes ! qu'on jette cette misérable dans la prison où se trouvait l'impératrice, ma femme, et qu'on délivre la mère de ces enfants. Je n'aurai pas trop de toute ma vie pour me faire pardonner le mal que cette mauvaise conseillère m'a fait commettre.

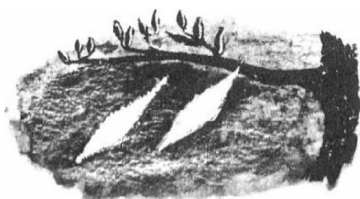
Il serra les princes retrouvés sur son cœur et ne cessa ses embrassements que pour leur permettre de se jeter dans les bras de

l'impératrice enfin délivrée.

— J'ai bien souffert, mon cher seigneur, dit-elle, lorsqu'elle eut étanché les larmes de bonheur qu'elle versait. Je ne veux qu'une grâce pour oublier tout ceci : ne faites point de mal aux enfants aux cheveux de jais qu'on substitua aux miens propres. Ils ne sont point responsables de cette affreuse aventure.

— Il en sera fait selon votre désir, Madame, dit l'Empereur attendri. Je les ferai tirer du monastère où je les plaçai et, s'il plaît à Dieu, ils seront désormais de fidèles serviteurs de Rais et Brillance, mes véritables héritiers. Mais qu'est ce bruit et que se passe-t-il ?

Un tumulte de musique, de cris et de chansons s'élevait au-dehors et envahissait la pièce par les hautes fenêtres du palais. Curieux, ils s'approchèrent tous d'une croisée et sourirent : par le carillon de ses cloches, la voix de ses animaux, le chant de ses paysans, c'était la Picardie tout entière qui manifestait sa joie.



La partie de dominos



AUT toujours s'erequanmander au bon Dieu pu tout qu'à ses saints. C'est un proverbe du côté de Roye et le Firmin Cadet en sait quelque chose, m'n enfant. Le jour qui a suivi cette foire de la Quasimodo, il s'est rappelé le dicton quand il a dû jouer aux dominos contre le maquignon Joseph, pour prouver au gendarme Patart que son cheval noir était blanc. Roye, c'est une ville où l'on joue à la paume le jour et le soir au jeu d'oie, mais, foi de Picard, personne n'y avait jamais joué aux dominos. C'est bien là-dessus que comptait le maquignon Joseph et sur ses trucs aussi, mais Firmin Cadet avait confiance en son droit et c'est bien ça qui lui a permis de gagner.

Il faut te dire que le jour de la Quasimodo on boit plus de vin que d'eau à la Foire. C'est encore un proverbe et il est tout aussi vrai. La preuve, c'est que Firmin Cadet n'aurait jamais acheté ce cheval blanc pour un noir s'il n'avait bu que de l'eau. L'eau a bien de la vertu, m'n enfant. La preuve encore : s'il n'avait pas fait cet orage, je me demande quand le Firmin se serait rendu compte qu'il avait été volé par le maquignon Joseph. Tout Santerrois qu'il était, c'est-à-dire moins bonhomme que matois, il lui aurait fallu au moins deux jours, et pour retrouver le maquignon Joseph, il aurait pu courir vite et longtemps sans jamais le rattraper. C'est malin, ces gens-là, tu sais, m'n enfant !

Pour tout raconter depuis le commencement, l'Augustine Cadet demandait bien son cheval depuis la Candeleur. Tu ne sais pas encore c'que c'est, m'n enfant, parce que tu es bien trop jeune pour être marié, mais tu verras ça plus tard. Quand une femme demande

quelque chose à son mari et qu'elle s'est mis dans la tête de l'avoir, il faut bien que le mari cède s'il veut avoir un peu de paix dans sa maison. Firmin a tenu bon deux mois, ce qui te prouve qu'il n'était pas dépourvu de malice, comme on aurait pu le croire après qu'il se soit laissé vendre un cheval blanc pour un noir.

— Avec ce cheval, disait l'Augustine, on ferait tout de même plus de travail qu'avec notre bourrique Théodore, qui va sur ses vingt ans.

Le Firmin Cadet n'était pas contre le remplacement du bourrique Théodore. C'était la dépense qui le faisait hésiter.

— Un cheval, qu'il disait, ça mange de l'avoine tandis que notre Théodore, avec une poignée de chardons, a tout son content.

— C'est bien pour ça qu'il travaille moins, répliquait l'Augustine. Si je te nourrissais d'aubergines au lieu de te donner de bonnes soupes aux choux et aux pommes de terre, tu n'aurais pas la force de seulement labourer le lopin de derrière les aulnes, fainéantise à part. Un cheval, ça coûte cher, mais on en a toujours pour son argent. Et puis un cheval noir, ça sera tout de même plus flatteur attelé à une carriole qu'un âne, même comme le bourrique Théodore.

À la fin des fins, le Firmin Cadet se décida et c'est pour avoir sa tranquillité bien plus qu'un cheval noir qu'il s'en fut à Roye pour la foire de la Quasimodo. Il avait mis sa blouse bleue au col et aux manches empesées – et pour ça, il n'y avait rien à dire, l'Augustine n'était pas avare de son empois. – Il avait attelé l'âne Théodore et mis une belle longe neuve dans la carriole pour ramener le cheval attaché derrière. Le bourrique, qui ne pensait pas que ce pût être un de ses tout derniers voyages, n'avait pas fait sa mauvaise tête. Il ne fallut qu'une petite heure pour qu'en trotinant il fût rendu. Le Firmin l'attacha à la porte de l'auberge Coulon et s'en fut d'abord manger une flamiche(13) et boire un pichet de cidre. Ce n'est pas qu'il eût tellement faim et soif, encore qu'il ne dédaignât pas la flamiche, mais ça permettait de bavarder avec les gens et de se rendre compte du prix des chevaux. Il faut toujours se méfier avec les maquignons, m'n enfant, c'est presque toujours des drôles d'ormèles(14) et qui cherchent toujours à t'arranger pour te piper tes bonnes pistoles.

C'est comme ça, en mangeant la flamiche et en buvant son cidre, que le Firmin Cadet fit la connaissance du maquignon Joseph. Imagine-toi, m'n enfant, un gros gris avec des pattes de lièvre et du poil jusque dans les oreilles et puis une blouse noire sur un pantalon de velours. Avec son gourdin qui ne le quittait jamais et sa casquette de loutre qu'il n'ôtait guère, on ne peut pas dire qu'il était beau. Mais il était malin, ah ! pour ça oui, un vrai diape(15).

— C'est-y toi, le Firmin Cadet ? qu'il demanda en s'asseyant à la table. Il y a ton voisin Piarrot Verdu, t'sais bien, Piarrot Verdu, celui qu'est toujours bu à la ducasse(16), qui m'a dit que tu cherchais un

cheval noir. J'ai justement t'n affaire. Un boulonnais de cinq ans, une bête douce et pas un défaut que tu en seras tout étonné. Tu peux faire toute la foire, tu trouveras pas un cheval aussi bellot(17) dans tout Roye.

— C't'à voir, dit le Firmin Cadet. Combien que t'en veux de ton cheval noir ?

— Soixante pistoles. Parole de Joseph, j'y perds !

Le Firmin Cadet, m'n enfant, il n'était pas très malin, mais il savait tout de même qu'une pistole et une pistole, ça fait deux pistoles.

— Te veux rire ! dit-il. À ce prix-là, je pourrais avoir le cheval, la jument et le poulain avec !

— Quand tu l'auras vu, dit le maquignon Joseph, tu verras qu'il n'est pas cher.

Le Firmin vit et fut convaincu. Pour un beau cheval noir, t'aurais jamais trouvé le même, m'n enfant. C'était pas possible de faire plus noir que ce cheval-là. La nuit, à côté, c'était le jour ! Surtout qu'avant de sortir de l'auberge, le maquignon Joseph avait redemandé à boire et du meilleur sous prétexte que la discussion, ça donne soif. Et quand on a vidé quelques bonnes bouteilles, des fois, on ne distingue plus très bien. Je ne te dirai pas que le Firmin Cadet était pompette, non, la preuve c'est qu'il put encore discuter le prix et qu'ayant topé pour quarante pistoles, il se fit faire un reçu en mot d'écrit, mais enfin, s'il n'avait pas vidé tant de verres, peut-être bien qu'après tout, ce cheval noir ne lui aurait pas paru si noir que ça.

Avec tout ça, il commençait à se faire tard. Le Firmin décida donc de rentrer. Il attacha son cheval noir derrière la carriole et il s'en fut chez lui.

Il n'avait pas franchi les portes de Roye, m'n enfant, que voilà une orage qui éclate, mais un orage qu'on n'avait pas vu le pareil depuis bien dix ans. Pour tout dire, le Firmin eut beau presser l'âne Théodore, il était trempé comme une soupe quand il arriva à sa ferme. Comme il faisait nuit, il mit son cheval dans l'écurie, le bouchonna un bon coup pour qu'il ne prenne pas froid et il s'en fut se coucher, ben tranquille et plutôt content.

— Comment qu'il est, ce cheval ? demanda l'Augustine.

— Tu le verras demain, répondit le Firmin. Il est noir et je l'ai payé quarante pistoles.

L'Augustine trouvait bien à part soi que quarante pistoles, c'était bien cher, mais elle était si heureuse d'avoir un cheval noir qu'elle ne dit rien.

Mais le lendemain, ah ! m'n enfant ! Tout d'abord, elle s'aperçut que le Firmin avait des grandes taches noires sur toute la figure et les mains et ses vêtements barbouillés comme si on l'avait frotté de cirage.

— Où c'est-y donc que tu t'es fourré, vaurien ? qu'elle cria, l'Augustine. Tu avais bu à la foire de Quasimodo et tu es tombé dans du goudron ou je ne sais quoi ! Et tes beaux vêtements neufs ! Une blouse que j'avais empesée moi-même ! Si ça n'est pas malheureux de voir ça ! Je vais en avoir pour huit jours à tout nettoyer ! Une chance encore que tu aies tenu sur tes jambes juste assez pour ramener le cheval noir ! D'abord, je veux le voir, ce cheval, et tout de suite !

Firmin, qui ne comprenait pas comment il avait pu se salir comme cela, bafouillait comme tu en aurais fait autant à sa place, mais quand il fut dans l'écurie, il demeura tout bête. Imagine-toi, m'n enfant, que son cheval noir était devenu tout blanc. Tout blanc, c'est beaucoup dire : c'était un blanc qui tirait sur le jaune avec encore de grandes traînées noires comme du ringolisse(18). Le maquignon Joseph l'avait tout peinturluré pour qu'on ne voit pas qu'il avait au moins vingt-cinq ans d'âge et il avait déteint sous l'orage.

Pour une belle culmute(19), ce fut une belle culmute, tu peux m'en croire. Le Firmin en entendit tant et tant que, rendu furieux à son tour, il attela le bourrique Théodore à la carriole, attacha derrière le cheval noir qui était blanc et s'en fut à la recherche du maquignon Joseph pour se faire rembourser après lui avoir fait une belle castille(20). L'autre ne l'avait pas attendu, tu penses ! Il avait prestement changé d'auberge et il s'apprêtait à partir vers Péronne pour y attraper des nigauds comme le duc Carie(21) fit pour le roi Louis XI dans cette ville-là. Le Firmin Cadet lui tomba dessus comme il faisait ses paquets.

— Voleur, qu'il lui cria, rends-moi mes quarante pistoles ! Tu peux le garder, ton cheval ! Mes quarante pistoles ou je te traîne devant le juge !

L'autre se rebiffa, bien sûr. Les maquignons n'ont jamais leur langue bien longtemps en repos, m'n enfant, et le maquignon Joseph était capable de tenir tête à tout un canton. Ça fit une dispute telle que le gendarme Patart qui passait par là vint se rendre compte si, par hasard, on n'était pas en train d'égorger un cochon dans l'auberge. Le Firmin Cadet le prit tout de suite à témoin que le maquignon Joseph avait voulu le voler.

Il faut toujours dire ce qui est vrai. Le gendarme Patart était un bien bel homme, mais du côté de l'intelligence, il était un peu lent. Il commençait tout juste à comprendre que le Firmin Cadet se plaignait qu'on lui eût vendu un cheval blanc pour un noir quand le maquignon Joseph lui mit sous le nez le reçu que Firmin agitait pour prouver que cette carne avait été payée quarante pistoles.

— J'ai vendu un cheval quarante pistoles, dit-il, mais ce n'est pas celui-là, c'est ce qu'est écrit en toutes lettres sur le papier : « reçu quarante pistoles pour un cheval noir garanti sans défaut et signé

Joseph ». Il est-y noir, ce cheval attaché à l'arrière de la carriole que voilà avec cette bourrique devant ? Non ! Alors, ce n'est pas celui-là !

— Mais puisqu'il a déteint ! soutenait Joseph.

— Dites aussi qu'il a rétréci au lavage, répondait le maquignon Joseph. Ça ne tient pas debout, votre histoire. J'ai signé pour un cheval noir, donc ce n'est pas celui-là qui est blanc.

Le gendarme Patart, qui commençait à peine à saisir, sentit qu'il ne comprenait plus rien. Dans ces cas-là, il n'hésitait pas : il emmenait tout le monde à la gendarmerie et il laissait au brigadier le soin de débrouiller l'affaire. Mais dès qu'il eut prononcé le mot de gendarmerie, le maquignon Joseph se fit plus patelin. Gendarme et maquignon ne sont pas compagnons, retiens ça, m'n enfant.

— Allons, dit-il en faisant le bonhomme, nous sommes bien sots de nous fâcher pour un cheval. Il y a un de nous deux qui se trompe. Vous dites que vous m'avez acheté un cheval blanc qui n'était pas noir, moi je dis que je vous ai vendu un cheval noir qui n'était pas blanc. Départageons-nous par les dominos.

— Par les quoi ? demanda le Firmin Cadet.

— Par les dominos, répondit le maquignon Joseph. C'est un jeu de blanc et de noir. Si vous amenez le double blanc, c'est vous qui aurez raison ; si j'amène le double six, c'est moi. Tope ?

Le Firmin Cadet se méfiait parce qu'il n'avait jamais joué aux dominos. À Roye, on ne connaît que la paume et le jeu d'oie.

— Allez, dit le gendarme Patart qui n'avait toujours pas compris, mais qui préférait voir l'affaire se finir ainsi plutôt que d'être obligé de l'expliquer au brigadier, allez, tope !

Le Firmin topa donc et le maquignon Joseph sortit un jeu de son sac. Il était bien sûr de gagner parce qu'il avait fait depuis longtemps une marque au double blanc et deux crans au double six. Il commanda un pichet de cidre et mit les dominos le ventre contre la table avec tous leurs dos noirs alignés comme autant de petits cercueils. Il expliqua la règle au Firmin et ils se mirent tous les deux à tirer au pot. L'aubergiste était venu pour voir comment on jouait à ce jeu qu'il ne connaissait point. Bien sûr, le maquignon Joseph débuta par prendre le double six pour lui et le double blanc avec. Il commença par poser un quatre et deux. Firmin réfléchit un bon coup et il mit un deux et blanc. Qu'est-ce qui lut bien attrapé ? C'est le maquignon Joseph qui n'avait pas d'autre blanc que son double.

— Le v'la, le double blanc, dit Firmin. J'ai gagné.

— Non, dit le maquignon Joseph. Vous auriez gagné si c'était vous qui l'aviez mis.

— C'est encore un jeu de voleurs, protesta le Firmin.

— Nenni, dit le maquignon Joseph. Vous n'avez qu'à m'empêcher de sortir le double six si vous pouvez. La partie sera nulle et il faudra

recommencer jusqu'à ce qu'un de nous deux gagne, l'ami.

— Je ne suis point votre ami, répondit le Firmin tout sec.

Mets-toi à sa place, m'n enfant. Santerrois moins bonhomme que matois, il comprenait bien que le maquignon Joseph allait essayer de lui jouer encore un tour et il pensait aux piailllements de l'Augustine s'il revenait avec le cheval blanc et sans ses quarante pistoles.

— Je ne comprends pas pourquoi la partie sera nulle, dit le gendarme Patart.

Le maquignon Joseph prit le soin de le lui expliquer tout en commandant du cidre de l'année parce que les paroles, ça donne soif.

Pendant ce temps, le Firmin Cadet réfléchissait et c'est à ce moment-là, à ce qu'il m'a conté, qu'il eut l'idée de s'adresser au bon Dieu plutôt qu'à saint Firmin qu'était pourtant son patron. C'est sans doute pour cela que le bon Dieu inspira au gendarme Patart de venir à son aide au plus fort des efforts qu'il faisait pour démêler dans sa cervelle les chevaux noirs et les dominos blancs, les dominos noirs et les chevaux blancs.

— D'abord, où est-il ce double six dont auquel vous me parlez ? qu'il dit, le gendarme Patart.

— Le voilà, dit le maquignon Joseph en le retournant dans son jeu.

C'était une sottise qu'il faisait là, m'n enfant, mais il y a des moments où le plus malin agit comme un gamin qu'a volé des confitures à sa mère et qui ne pense pas à s'essuyer la bouche. Le maquignon Joseph avait tellement peur que le gendarme Patart lui donne tort qu'il le retourna, son double six, sans penser à la malice. Le Firmin Cadet, lui, il sauta dessus :

— J'vous tiens, voleur ! qu'il cria. Si vous savez si bien où il est, ce double six, c'est bien la preuve que vous trichez ! Et faudra point me faire croire qu'il est venu comme ça tout seul dans votre jeu. Double blanc ou double six, si vous pouvez voler aux dominos, vous pouvez tout aussi bien voler sur un cheval !

Le gendarme Patart avait beau être long à comprendre, les raisons du Firmin Cadet lui parurent tout de même assez claires et plus encore la mine déconfite du maquignon Joseph en voyant qu'il s'était trahi.

— Allez ouste, à la gendarmerie, dit-il, et tâchez voir à voir de marcher droit ! Ah ! mon gaillard, vous avez roulé ce brave homme et vous vouliez en faire autant à un gendarme revêtu de son uniforme ! Ça va vous coûter cher, sacrebleu !

Le Firmin était si content d'avoir prouvé son bon droit que ça le rendit coulant. Et puis, il préférait avoir tout de suite ses quarante pistoles à cause de l'Augustine.

— Qu'il me rende mon argent et je ne demande rien de plus, dit-il.

À regret, le maquignon Joseph aligna une à une les quarante pistoles sur la table. Ça faisait un joli petit tas doré à côté des dominos noirs.

Quand il eut fini, il en mit une de plus pour payer le cidre et, tout penaud, il s'en fut détacher son cheval blanc de la carriole au bourrique Théodore, jeta son sac sur son épaule, enfonça sa casquette de loutre sur ses oreilles et s'en alla se faire pendre ailleurs.

Cette histoire l'avait tellement troublé qu'il ne pensa pas à reprendre les dominos. C'est l'aubergiste qui en hérita et c'est depuis ce temps-là qu'on ne joue pas seulement à la paume le jour et au jeu d'oie la nuit à Roye, mais aussi aux dominos.

La vengeance du sire de Coucy



OUS plaît-il d'entendre l'affreuse histoire du sire de Coucy et de la dame de Fayel, telle ou peu s'en faut que la contait Jakemon Sakquespée le ménestrel dans les grandes salles de châteaux, l'hiver, lorsque gens d'armes et pages, servantes et damoiselles, chiens et chats familiers s'assemblaient devant la large cheminée où brûlait un tronc de hêtre ? La pluie battait alors le pays picard et chacun, nobles et manants, tremblait d'effroi comme si la silhouette maudite de Thomas de Marle allait sur l'heure s'inscrire dans le chambranle d'une porte, haubert en tête, épée au poing et, à la bouche, la farouche devise de sa maison : « Roy ne suis, ni prince ni duc aussi, je suis le sire de Coucy. »

Nul ne prononce le nom de Thomas de Marle, sire de Coucy, sans frémir ni celui de la dame de Fayel sans pitié. Nul n'évoque son château flanqué de quatre tours de trente-cinq mètres de haut, la sombre muraille encadrant le donjon le plus formidable que le moyen âge ait construit, cette tour ronde de trente mètres de diamètre et soixante mètres d'élévation, entourée d'un rempart demi-circulaire et d'un fossé que franchissait un pont-levis ; nul n'imagine la salle des preux et des preuses, la porte Maître-Odon, sans voir par la pensée ce brigand féodal, gîté en sa tanière et n'en sortant que pour meurtrir, piller et rançonner les marchands détroussés malgré les sauf-conduits du Roi ; mettant à mal villageois et vilains malgré leurs cris de merci, abandonnant les communaux de Laon qui s'étaient fiés à sa protection, riant de l'excommunication fulminée contre lui et plus semblable à un boucher qu'à un loyal et fier gentilhomme.

Qui ne sait que la dame de Fayel, son épouse, avait pour page Enguerrand, le plus courtois, le plus blond et le plus délicat chevalier servant qui fût jamais au monde ? Qui ne verserait de larmes sur leur tragique aventure et la sinistre conclusion de leurs malheureuses amours ?

La dame de Fayel avait vingt ans, Enguerrand dix-huit. Ils étaient tout le printemps dans cette forteresse abandonnée de Dieu, dans ce repaire menaçant qui dominait la vallée de l'Aiette et permettait au sire de Coucy d'asseoir sa domination sur le Laonnois et la Thiérache en défiant la justice royale. Les plus rudes pillards, les plus sanglants tortureurs qui composaient la horde de Thomas de Marle s'attendrissaient secrètement en les voyant, si jeunes et si beaux, pareils à deux fleurs poussées entre les meurtrières de la sombre demeure de Thomas. Mais nul ne soupçonnait qu'ils s'aimaient d'amour et que leur mutuelle tendresse était née du jour où ils s'étaient vus et du premier regard qu'ils avaient échangé.

Longtemps, ils avaient lutté contre la puissance qui les attirait l'un vers l'autre, par loyauté envers la foi engagée, respect du mariage qui faisait de la dame de Fayel la châtelaine de Coucy, bien que ce mariage conclu par son père lui eût toujours fait horreur et peine. Ils se fuyaient, baissant les yeux lorsque la vie quotidienne les réunissait aux repas ou à la chapelle. Les malheureux ! Comment auraient-ils pu vaincre cet amour funeste quand tout dans ce château si triste conspirait à les réunir et tout d'abord leur jeunesse !

D'un sourire à un mot banal, de doigts furtivement serrés, à un billet clandestin, leur amour si longtemps contenu s'épanouit, comme au sortir de l'hiver explosent les fleurs roses aux branches noires des pommiers.

Mais tout leur était danger et tourment dans le fort de Coucy. Le moindre soupçon de Thomas de Marle eût consommé leur perte et nul n'était plus prompt au soupçon que ce terrible homme, toujours sur le qui-vive, toujours inquiet de quelque trahison qui l'eût livré à la justice du roi de France. Enguerrand lui déplaisait parce qu'il était blond, jeune, courtois et franc. Il l'opposait à sa propre vilenie, à sa brutalité, à son aspect velu et fauve, et le rudoyait sans vergogne comme le dernier de ses hommes d'armes. Il ne se comportait pas de façon moins odieuse envers la dame de Fayel, traitée comme une servante et moins respectée que la dernière des filles serves, sur les terres du sire de Coucy.

Un jour que le châtelain de Marle courait les routes et tendait un traquenard à un convoi de marchands que ses guetteurs lui avaient signalé, Enguerrand trouva la dame de Fayel pleurant dans son oratoire. Avant de partir, dans une de ses effroyables colères que lui communiquait le vin qu'il buvait à pleins hanaps, le sire de Coucy

l'avait frappée de son gantelet de fer et toute sa chair délicate était marbrée de bleu. Ils décidèrent de fuir et de se placer sous la protection du Roi. Là enfin, le divorce prononcé par le pape avec l'appui de l'Université de Paris, ils pourraient se marier et vivre heureux.

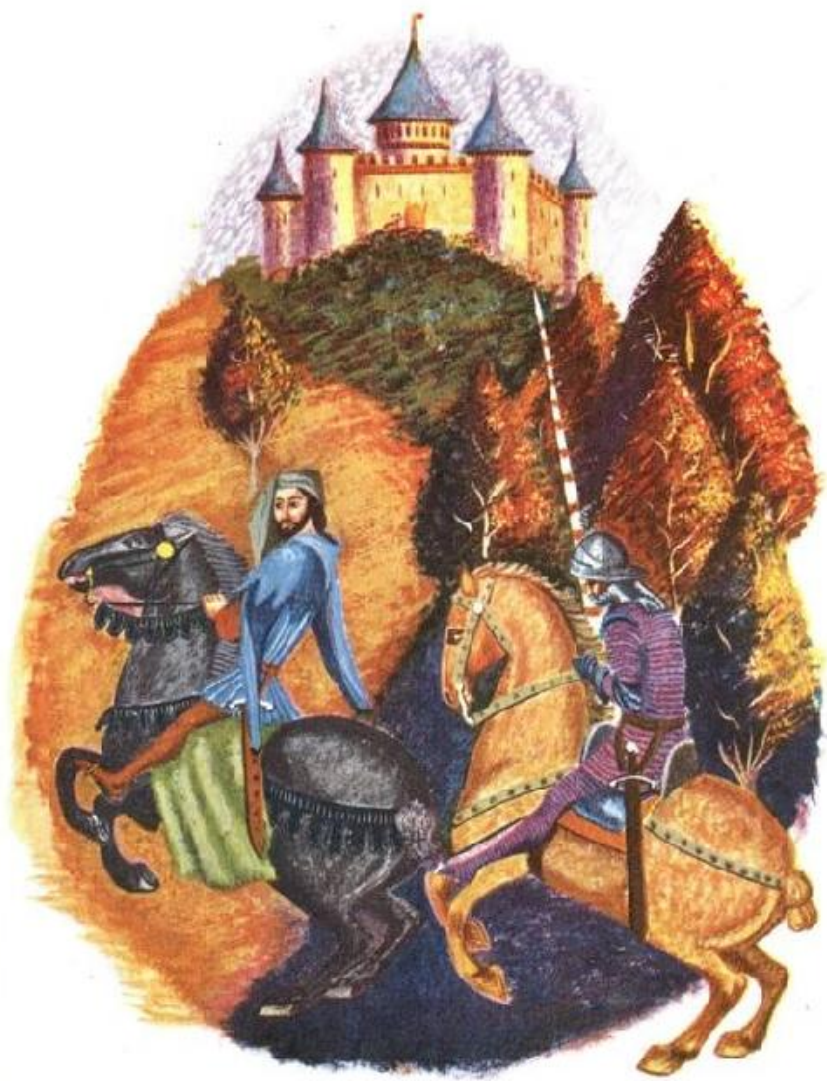
Mais comment s'échapper de cette prison où chacun, quelle que fût sa sympathie secrète pour les jeunes gens, était prêt à se constituer en geôlier dans la crainte du maître ? Il fallait que jusqu'au bout nul en dehors des complices indispensables ne soupçonnât leur projet.

Si la dame de Fayel n'avait pas la liberté de ses allées et venues, elle pensait pouvoir compter sur Alix, sa servante. Avec sa complicité, il serait aisé d'établir la liaison avec l'extérieur. Enguerrand, moins surveillé dans ses faits et gestes, se chargeait de trouver les chevaux et d'organiser la fuite par une nuit sans lune.

Les préparatifs prirent tout un mois. Un marchand de Laon, que connaissait Enguerrand, voulut bien s'occuper des chevaux et des relais nécessaires pour échapper à la poursuite que le sire de Coucy ne manquerait pas d'entreprendre, dès qu'il aurait connaissance de la disparition de sa femme et de son page. Un autre qui aunait du drap près de la cathédrale procura le costume masculin qui devait déguiser la dame de Fayel et lui permettre de passer inaperçue. Il fut convenu que la jeune femme se dissimulerait près du logis du châtelain, premier officier du sire de Coucy, en deçà du pont-levis toujours levé la nuit et qu'elle franchirait la porte Maître-Odon qu'un sergent d'armes nommé Geoffroi laisserait entrouverte lors de la ronde de minuit, en infraction aux ordres stricts de la garnison. Enguerrand attendrait dehors, près d'un bouquet d'arbres et les chevaux en mains.

Ce Geoffroi était l'ami d'Alix. Ce fut lui qui trahit.

Le sire de Coucy était aussi dissimulé que cruel. Lorsqu'il apprit le complot ourdi, il ne dit rien. Mieux, pour entretenir la confiance chez les malheureux, il affecta des projets de voyage, laissant même entendre qu'il comptait se rendre en son château de Marle pour y rencontrer l'évêque d'Amiens et y négocier, au prix d'une participation à la Croisade, sa grâce auprès du Roi et la levée de l'excommunication qui le frappait. La veille du jour prévu pour l'évasion, il parut se décider et, après avoir fait de tendres adieux à la dame de Fayel, quitta le château à la tête de ses gens. Du haut du donjon, la châtelaine de Coucy le vit emprunter la route de Marle et s'estomper enfin dans un nuage de poussière dorée. La malheureuse pouvait-elle se douter que, la nuit venue, le sire de Coucy, ayant laissé sa troupe dans les parages et escorté de quelques hommes de confiance seulement, reviendrait s'aposter aux environs immédiats du château ?



Le sire de Coucy quitte son château.

Enguerrand ne s'en doutait point davantage, confiant en son amour, en son étoile et en l'heureuse issue de l'aventure. À l'heure dite, ayant reçu les chevaux en l'endroit convenu sur la route de Laon, il se jeta tout droit dans le guêpier tendu. À peine eut-il le temps de mettre la main à la poignée de son épée. D'un terrible coup d'estramaçon, le sire de Coucy lui fracassa le crâne et l'étendit mort à ses pieds.

Ce qui suit est horrible à dire. Il le faut pourtant. De sa dague, Thomas de Marle ouvrit la poitrine encore palpitante du page et en arracha le cœur. Il allait le jeter aux chiens lorsqu'il se ravisa. Un rire mauvais sur ses lèvres minces, il jeta le cœur à Geoffroi :

— Tiens, dit-il, ta douce Alix le fera fricasser. Elle y prendra plaisir, elle qui eut tant d'amitié pour ce larron !

Et suivi de ses hommes muets, il reprit au galop le chemin du château.

Lorsque la dame de Fayel le vit arriver, terrifiant dans son costume de chasse couvert de sang, elle devint plus blanche que le lis, pressentant qu'un grand malheur était arrivé.

— Eh bien, madame, lui dit le sire de Coucy avec un méchant sourire au coin de sa barbe broussailleuse, vous voilà bien contente de revoir votre cher époux, n'est-il pas vrai ? J'ai grand faim et nous allons nous mettre à table dès que dame Alix m'aura fricassé un friand morceau que j'ai ramené tout exprès pour vous. Vous ne m'attendiez pas de sitôt, si j'en juge par ce costume de garçon qui est là, sur ce tabouret. Pensiez-vous donc vous déguiser pendant mon absence ? Vous auriez bien fait, ma foi, ce château est si triste pour une jolie femme ! Vous y pensiez donner un bal sans doute. Quel dommage que ce pauvre et charmant Enguerrand ne soit plus là pour vous divertir... C'était un bien gentil page, un bien gentil page, un bien gentil page... et il avait le cœur si tendre, si tendre qu'on en mangerait comme d'une friandise. Allons, à table ! Ne lambinons point !

De sa rude main gantée de fer, il saisit le poignet de la dame de Fayel, plus qu'à demi pâmée d'effroi et, violemment, l'entraîna dans la grand-salle où il la contraignit à s'asseoir.

— Pour vous mettre en appétit, dit-il avec un rire féroce, je dois vous apprendre que votre servante Alix a fait elle-même rissoler ce plat de choix et, pour l'en récompenser, je lui ai offert une petite promenade entre la terre et le ciel, au bout d'une corde. Comment trouvez-vous le cœur de ce petit Enguerrand que vous allez manger ?

Incapable de proférer un son, la dame de Fayel entendit à peine la fin de cette phrase : elle glissait dans les abîmes de l'évanouissement. Le monstre l'éveilla d'un hanap d'eau glacée jeté au visage et, lui distendant de force les mâchoires de sa poigne robuste, il l'obligea à mâcher le cœur d'Enguerrand malgré ses hoquets d'épouvante.

Après quoi, quand l'horrible festin fut terminé, il ordonna au traître

Geoffroi de livrer le pauvre être pantelant qu'était la dame de Fayel à l'exécuteur des hautes œuvres. La dame de Fayel était noble et devait périr par la hache. La corde était réservée aux roturiers de l'espèce de Geoffroi qui, pour avoir seulement pensé à tromper son maître l'espace d'une heure, méritait lui aussi le gibet, à l'estime du sire de Coucy.

Ce fut le dernier et le plus épouvantable exploit de Thomas de Marle. Le Roi était déjà en route pour l'assiéger dans son château et mettre un terme aux brigandages qui désolaient le pays. Le sire de Coucy voulut renouveler la manœuvre qui avait causé le trépas du malheureux Enguerrand. Il sortit de son inexpugnable forteresse et se mit en embuscade. Mais Enguerrand était seul et le Roi était pourvu de bonnes troupes. Il y eut bataille. Le sire de Coucy, blessé, fut pris, et porté à Laon où il mourut. Ses biens furent confisqués. Il n'y eut personne pour l'en plaindre.

La tour de Ganelon



ES fanfares résonnèrent comme à Jéricho, mais la vieille tour du château d'Heilly ne cilla pas. Massive, courtaude, arc-boutée en terre, inébranlée depuis 220 années, elle, était faite pour défier les trompettes divines comme les siècles humains. En 558, l'an que Childebert mourut, laissant le trône des Francs à Clotaire I^{er}, des Picards maçonnants en avaient jeté les fondements. Il avait fallu près d'une vie d'homme pour la construire entièrement. De grands événements s'étaient répercutés contre sa formidable muraille sans qu'elle tressaillît ; de petits faits s'étaient passés à son ombre sans qu'elle en fut émue. Frédégonde était morte et Brunehaut, attachée à un cheval ; Dagobert avait régné avec le bon saint Éloi ; elle avait vu passer le cortège nuptial de Willibald le laboureur ; les Maires avaient gouverné au nom des rois oisifs et la petite Eulalie au nom de son grand fainéant d'Adalgise, qui fut pendu pour braconnage ; Pépin d'Héristal et son fils Karl, qu'on surnomma le Martel, avaient contenu les Barbares et les Sarrasins ; Thierry IV, fantôme de roi, était mort et l'Austrasie tombée en déshérence ; les cahutes des manants d'Heilly avaient brûlé ; un Childéric obscur, troisième de sa race, avait été enfermé au couvent de Sithieu et, avec lui, trois cent quatre ans de dynastie mérovingienne avaient pris fin. Seize années encore s'étaient écoulées durant lesquelles la fillette Bathilde était devenue la plus jolie fille du « pagus » amiénois et Charles le Grand était devenu le suzerain de tous.

C'est lui qui se trouvait au pied de la tour et c'étaient ses fanfares qui sonnaient.

L'hiver approchait. Le ciel bas et gris enveloppait l'armée de Charles, assourdissait le piétinement des chevaux et le froissement des armures. Quelques lièvres affolés se terrèrent ainsi que, dans leurs mesures, les vilains craintifs.

Devant la herse qui se levait en grinçant, le roi franc, majestueux, sa barbe blanche au vent, paraissait plus semblable au Centaure de la légende qu'à un homme. Il chevauchait son destrier. Son manteau pourpre couvrant la bête d'éclatant velours l'unissait à l'animal d'une seule coulée de rouge. À dix pas de lui, la fanfare bramait par tous ses oliphants.

Tout en se hâtant vers le monarque qui l'honorait d'une telle visite, Henri Ganelon de Haute-feuille, seigneur d'Heilly et l'un des douze pairs, sentit sa chair se hérissier : il songeait à un autre oliphant qu'il avait entendu au pays basque, en un lieu dit Roncevaux.

Depuis l'été, il ne se passait point de nuit qu'il n'ouît dans l'obscurité de sa chambre l'appel tragique de ce cor. C'était comme une musique de guerre s'achevant en un râle, très faible, très loin. Cette mélodie d'agonie le tenait éveillé de longues heures, tremblant sur sa dure couche de soldat, bien qu'il ne lut guère homme à s'émouvoir.

Dans ces instants, il voyait la veine se gonfler à la tempe et au cou du sonneur ; il sentait dans sa propre bouche le goût âcre du sang jaillissant de la veine rompue et emplissant la gorge. Il entendait le mot anxieux de Charles : « Ce cor a longue haleine » et la réponse du duc Naimès : « On livre bataille ! Armez-vous, criez votre cri de guerre et secourez votre maison ; vous avez assez entendu la plainte de Roland ! »

Retiré en son château d'Heilly, tel un soldat valeureux et qui a bien servi son maître, il s'efforçait le jour de ne songer qu'à ses campagnes passées et volontiers les évoquait avec de vieux compagnons écuyers. Mais la nuit revenait et l'implacable cor qui avait même son que ces fanfares appelant au pied de la tour.

Il traversa la poterne en courant presque. Sans doute avait-il hâte de saluer le souverain dont les hérauts avaient depuis longtemps signalé l'approche, mais il avait aussi le souci inavoué d'interrompre ces sonneries et ces fanfares, qui évoquaient pour lui la date si proche et à jamais maudite du 15 août 778 et le défilé de Roncevaux.

Nu-tête, très bas incliné, il accueillit son suzerain.

— Beau-frère, dit Charles de sa voix retentissante, nous n'avons point voulu passer si près de votre château d'Heilly sans venir saluer, vous et Berthe notre sœur.

— Sire, dit Ganelon, soyez le bienvenu et les seigneurs barons qui vous escortent. Ce château est vôtre avec ses dépendances et ses écuries, où les gens de votre suite trouveront paille fraîche. Mais la comtesse Berthe, ma femme bien-aimée et votre sœur chérie, repose

en son oratoire où elle a fait dresser son lit. Depuis la mort à jamais déplorable du preux Roland, son fils et votre neveu(22), elle est navrée de douleur et plus semblable à une morte qu'à une vivante.

Il dit et céda le passage à Charles, après avoir donné ordre qu'on fît rôtir un bœuf pour le souper dans la grande cheminée du château et qu'on servît de la cervoise à tous pour les désaltérer de l'étape.

— Beau-frère, dit le Roi à la barbe fleurie, après avoir pris place dans la salle d'honneur du château, le félon Marsile, roi des Sarrasins, a le poing droit coupé, sa reine Bramimonde est captive et, l'ange Gabriel m'aidant, j'ai tué l'émir Baligant, son homme-lige ; mais il me faut encore repasser les Pyrénées pour mettre à la raison les Infidèles qui menacent encore Saragosse que je pris. De vous j'ai besoin et de Murgleis, votre épée.

— Sire, répond Ganelon, je ne puis quitter Berthe, votre sœur et ma femme devant Dieu, ni la Picardie. Je suis vieil et las et ne vous serai de nul secours. En mon château d'Heilly, je veux ensevelir le reste de mon âge et pleurer avec Berthe la mort de mon cher Roland.

Ogier le Danois et Thierry, frère de Geoffroy d'Anjou, froncèrent en même temps le sourcil et mordirent leur moustache en entendant ces paroles mielleuses. Depuis l'été, ils nourrissaient un terrible soupçon.

— Je ne savais pas, dit Ogier, que vous aimiez tant le preux Roland. Il me souvient de vos propres paroles lorsque notre sire vous désigna comme messenger près du félon Marsile sur l'avis de ce même Roland : « Fou, quelle rage te prend ? On sait très bien que je suis ton parâtre et tu me désignes pour que j'aille vers Marsile ! Si Dieu me donne d'en revenir, je te causerai un si grand dommage qu'il durera toute ta vie ! » Ce n'étaient point là propos d'amitié, comte Ganelon de Hautefeuille !

Charles tordit sa barbe. L'étrange comportement de Ganelon l'avait aussi frappé, mais, repoussant l'avis de ses barons, il n'avait pu admettre que le seigneur d'Heilly l'eût trahi. À la lueur des torches fumeuses que des valets venaient d'apporter pour éclairer la salle obscurcie par l'hiver, il observa cependant son beau-frère avec plus d'attention. La rougeoyante lumière durcissait les masques, accusait les rides, jouait sur les méplats du visage. Ganelon lui parut soudain comme ravagé par l'angoisse et l'altération de ses traits le frappa. C'était la face d'un homme qui ne dort point et que le juste sommeil fuit.

— Je n'ai point aimé Roland en ce moment d'humeur, répondait Ganelon au Danois, mais je sais aujourd'hui qu'il me voulait faire honneur en me chargeant d'une périlleuse mission et non point dommage. De cela, je le remercie et plus qu'aucun autre je regrette son trépas. Au reste, suis-je un homme à tant craindre l'infidèle ? N'ai-je point, à la prise du fort de Mauville, pénétré le premier sur le pont,

mon étendard déployé ? N'ai-je point crié alerte à mon père Geoffroy de Hautefeuille lorsque notre Sire Charles cria alarme devant le nombre des ennemis ? N'ai-je point refusé au traître Abory de le rejoindre aux côtés du Turc et n'ai-je point été désigné par Charles, notre Sire, pour aller dire au Khalife de se faire baptiser ? Je mis heaume et montai sur mon cheval Gascon. « Sarrasin, dis-je au Khalife, je suis messenger du roi de France, lequel te mande par moi que tu renies Mahomet et tous les autres dieux pour croire en Jésus-Christ, le vrai Dieu. » Lors, le Khalife m'ayant voulu faire prendre, pris-je mon écu qui avait le fer carré et aigu et en donnai de tels coups à Brûland de Mommières que je le renversai aux pieds du Khalife, puis je m'enfuis, poursuivi par plus de mille Turcs, et rejoignis notre Sire, ayant fait mon message et tué un de leurs rois(23). N'ai-je point agi en tout ceci comme un loyal chevalier et me peut-on ainsi accuser de trahison à l'égard de Roland ?

Il se fit un grand silence durant lequel on n'entendit rien que le vent flagellant durement la vieille tour du château d'Heilly. La tempête se levait. Par les meurtrières, la bise s'infiltrait et faisait vaciller la flamme des torches. Thierry, frère de Geoffroy d'Anjou, voulut parler, mais le duc Naimés de Bavière, le plus sage conseiller de Charles, l'arrêta d'un geste et prit lui-même la parole.

— Seigneur comte Ganelon, qui vous accuse de trahison ? demanda-t-il avec lenteur. Nul n'a prononcé ce mot que vous-même. De quoi vous défendez-vous et quel besoin éprouvez-vous de vous défendre ?

Le seigneur d'Heilly chancela et pâlit, mais il fit front :

— Si le mot n'a été dit, la chose est dans vos cœurs, je le sens. C'est moi qui fis désigner Roland pour tenir l'arrière-garde de l'armée dans ce fatal défilé de Roncevaux. Pouvais-je prévoir que le traître Marsile n'acceptait la foi chrétienne qu'il m'avait juré d'épouser que pour me mieux tromper et qu'il s'apprêtait à l'attaque ? Ne vous ai-je point apporté de sa part les clés de Saragosse, de très grands trésors et vingt otages ? S'il y eut félonie, elle vint de lui et non pas de moi ! Que ne l'ai-je pressentie ! J'eusse été aux côtés de mon cher Roland, d'Olivier le Preux, de Gérin et de Gérier, d'Othon et du comte Bérenger, de l'archevêque Turpin et du Gascon Engelier, de Girard de Roussillon et d'Anséis, de tous ceux qui périrent de male mort en cette désastreuse journée !

De nouveau le silence retomba et de nouveau, l'on n'entendit rien d'autre que la vieille tour gémir sous les assauts du vent. Charles le Grand n'avait pas parlé encore, mais son sourcil se faisait d'instant en instant plus lourd et son regard plus brillant et plus fixe. Il hésitait à prendre parti, ne pouvant croire à tant de perfidie de la part du seigneur d'Heilly, mais la remarque du duc Naimés l'avait troublé, et plus encore l'insistance qu'apportait Ganelon à évoquer une amitié qui

ne s'était jamais manifestée de la sorte du vivant de Roland le Preux.

— Je jure Dieu, dit soudain Pinabel de Sorrence, que Ganelon, mon parent, est innocent et je n'admettrai pas, compagnons barons, qu'on insulte à ma famille !

Nul n'avait prêté attention à ce bel et fort chevalier. Il s'était tenu à l'écart jusqu'ici, au milieu du groupe d'escorte massé au fond de la grande salle d'Heilly, adossé à la forte muraille de la tour. Tous le regardèrent s'avancer au milieu de la pièce où la clarté des torches le saisit et fit resplendir son haubert de fauves lueurs, jouant sur les fines mailles d'acier.

— Je n'ai nul besoin qu'on me défende, dit faiblement Ganelon, surpris de cette intervention. Je suis innocent et, par mon épée Murgleis, nul n'a mieux servi notre sire Charles que moi.

Comme il finissait ces paroles, une porte de la tour claqua sous la poussée du vent ; quelques torches s'éteignirent et la tour elle-même parut vaciller sous l'ouragan.

Le comte d'Heilly frissonna et passa une main moite sur son front : c'était sur les reliques de son épée Murgleis qu'il avait juré au roi Marsile de trahir Roland(24). Il venait une fois encore de se parjurer et s'en effraya. Le poing ganté de fer de Thierry, frère de Geoffroy d'Anjou, heurta violemment une table de chêne, renversant quelques pots de cervoise et, devant le roi Charles, ce chevalier lança le défi :

— Par Durandal, qui fut l'épée de Roland conquise sur le prince Eaumont et que ne brisa pas le rocher de sardoine de Roncevaux, moi Thierry, j'accuse Ganelon de Hautefeuille, comte et seigneur d'Heilly, de trahison et de félonie et d'avoir, en août passé, jeté quatre cent mille Sarrasins sur vingt mille Français de France pour occire méchamment Roland et les preux, qui sont douze comme les apôtres de Notre Seigneur Jésus-Christ. Qui n'en convient est traître lui-même et m'en rendra raison !

Pinabel de Sorrence rougit de colère sous l'insulte et dégaina à demi son épée. Ce fut Charles qui, dans le tumulte, s'interposa.

— Paix ! dit-il de sa voix impérieuse. Si rencontre il doit y avoir entre vous, seigneurs barons, elle aura lieu par voie de jugement de Dieu et demain, devant la tour du château. Le fier Pinabel sera le champion du comte Ganelon, qui n'a voulu ou osé offrir bataille, et Thierry, frère de Geoffroy, le mien, car il importe à ma majesté de venger la mort du preux Roland, mon neveu, de ses compagnons, de la douce Aude, sa fiancée qui mourut de regret et aussi la navrance de Berthe, ma sœur, qui se languit de chagrin. J'ordonne qu'on se mette en prières et puissent demain être en état de grâce les deux nobles combattants.

Peu dormirent cette nuit dans le château d'Heilly battu par les vents et Ganelon moins que tout autre, qui entendit jusqu'à l'aube le funèbre

écho d'un cor résonnant, très loin de la terre picarde, vers le sud, là où sont les montagnes Pyrénées.

Au matin, les deux champions se présentèrent devant la tour du château. La tempête s'était arrêtée. Des manants avaient déblayé la neige et dressé une estrade sur laquelle le roi Charles et ses compagnons devaient prendre place pour assister aux péripéties du combat. Thierry et Pinabel s'étaient confessés, avaient reçu absolution et bénédiction du chapelain, chaussé leurs éperons, vêtu des hauberts blancs, lacé des heaumes clairs, ceint leurs épées à la garde d'or pur, saisi en leur poing droit des épieux tranchants, monté leurs destriers rapides. Chacun à une extrémité du champ clos, ils attendaient que Charles donnât le signal.

— Seigneurs barons, dit le Roi, en se levant du trône recouvert de pourpre qui dominait l'estrade, écoutez-moi !

Tous se turent et prêtèrent l'oreille.

— Trop de sang de France ai-je déjà perdu dans cette funeste bataille de Roncevaux, dit Charles de sa voix royale. Tandis que vous vous prépariez au combat, j'ai prié, cette nuit, Monseigneur l'archange Gabriel. Il ne veut point que je sacrifie encore deux jeunes et nobles chevaliers en cette querelle. Si quelque félonie a été commise, un seul homme peut en témoigner, et c'est Ganelon de Hautefeuille, mon beau-frère et seigneur d'Heilly. Je le conjure par les Saints Évangiles, Monseigneur Gabriel et Joyeuse, mon épée, de nous dire la vérité. S'il jure par ce qu'il a de plus sacré qu'il ne vendit point Roland au roi Marsile, nous l'en croirons, parce qu'il fut jusqu'ici un loyal et vaillant chevalier. S'il se parjure, que le Seigneur l'en punisse !

Blême, Ganelon descendit dans l'arène sous le regard attentif de toute la cour de France. Il n'y avait plus un souffle de vent et les oiseaux du ciel eux-mêmes s'étaient tus. À un bout du champ, le destrier de Pinabel grattait de son sabot le sol gelé. Il s'arrêta lorsque Ganelon se fut immobilisé au milieu du terrain, face au château d'Heilly, au Roi et à la noblesse des Francs.

— Sire Roi et vous, barons de France, dit Ganelon, sur ce que j'ai de plus sacré et qui est la tour de ce château que bâtirent mes ancêtres et où ils moururent dans la paix du Seigneur, je jure que je n'ai point trahi Roland.

Il dit, et soudain, dans un craquement effroyable, la tour inébranlable du château d'Heilly se fendit en deux, du haut jusques en bas. Par ses pierres disjointes s'éleva un long gémissement : l'âme des défunts comtes de Hautefeuille s'en exhalait pour n'y plus jamais revenir. L'oriflamme qui flottait à son sommet s'abattit. De l'échauguette minée, un moellon se détacha, rebondit sur le sol et vint frapper Ganelon comme si la tour elle-même le voulait lapider. Ce fut pour tous, épouvantés de stupeur, un signal.

— Parjure ! Traître ! À mort ! Qu'on le saisisse !

Pinabel de Sorrence, descendu de son cheval, s'approcha du misérable et, à toute volée, le souffleta de son gantelet de fer :

— Sire Roi, dit-il, je demande merci à Thierry et justice contre l'infâme qui a souillé sa race et la mienne !

Charles leva la main. En un moment Ganelon fut couvert de chaînes, jeté au plus profond d'un cachot après qu'on l'eut dépouillé de tous ses insignes de chevalerie, tandis que Thierry, venu à la rencontre de Pinabel, lui donnait le baiser de paix.

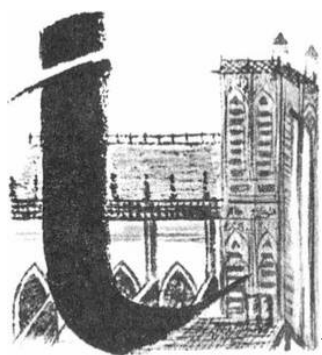
C'est dans le potager même du château d'Heilly que Ganelon, convaincu de félonie, fut lié à quatre chevaux et que ses membres écartelés se rompirent comme s'était rompue la tour la plus solide qui fût jamais construite en la chrétienté.

Pinabel de Sorrence ayant refusé d'hériter du château, Charles en fit don à un de ses chevaliers et pairs, Karl d'Heilly, cousin de Ganelon, et qui fit souche d'une des plus nobles familles picardes qui servit jamais la France.

La tour ne put jamais être réparée.



Le bonnet de la fortune



Il y avait à Abbeville, pas bien loin de la Collégiale Saint-Vulfran, deux couples dont les hommes se nommaient Isidore et les femmes Alexandrine. C'était le seul point de ressemblance qu'il y eût entre eux et c'est pour les distinguer qu'on appelait les hommes Isidore-le-riche et Isidore-le-pauvre et les femmes Alexandrine-la-riche et la pauvre-Alexandrine.

En dehors de cela et du fait qu'ils étaient voisins, ils n'avaient rien de commun. Isidore-le-gros était riche et Alexandrine-la-riche, mafflue ; Isidore-le-pauvre était maigre et la pauvre-Alexandrine sèche comme un sarment. La fortune du gros s'expliquait parce qu'il était avare, la pauvreté du maigre se justifiait par sa prodigalité.

— Ce n'est pas de ma faute expliquait le pauvre Isidore. Il m'a toujours manqué une pièce de cent écus. Quand je me mariai, j'avais tout juste dix sols et j'ai dû m'endetter pour acheter des meubles et une batterie de cuisine. Il y a vingt ans de cela et j'ai beau faire, j'ai toujours cent écus de dettes. Je n'ai jamais gagné assez d'argent pour les éteindre d'un coup et, comme je suis toujours obligé de creuser un trou pour en boucher un autre, j'en suis toujours au même point. Quand, par hasard, j'ai quelques pistoles qui me viennent en la main, j'ai toujours quelques factures à régler et cela ne dure qu'une seconde ; c'est comme si je laissais tomber une goutte d'eau sur une plaque rougie. J'ouvre la main et pffft... mes pistoles se sont évaporées au point que je me demande où elles ont bien pu passer.

— Cela est bien évident, disait Isidore-le-riche. Si mon voisin Isidore avait su calculer, il n'en serait pas là. Mais voilà : il ne se prive de rien

à table, il envoie ses enfants en vacances à Berck sous prétexte que l'air y est bon et il offre des robes de velours à sa femme pour qu'elle ait fière mine à la messe du dimanche. Après cela, il peut bien travailler dix-huit heures par jour comme il fait, il sera toujours pauvre.

— Oui, disait Alexandrine-la-pauvre, mais je n'envie pas la riche Alexandrine. Grâce à Dieu, j'ai un homme courageux et point avare ; mes enfants sont superbes et soucis d'argent valent mieux que soucis de cœur. Ardez la pauvre riche avec ses misérables cottes de futaine tout éraillées, sa graisse jaunâtre de ne prendre jamais l'air, crainte d'user ses souliers, sa lésine et son usure.

— Un sou est un sou, argumentait Alexandrine-la-riche, et il faut toujours craindre de manquer. Je n'ai point d'enfant, heureusement, et n'ai pas à craindre qu'ils dévorent en cent sottises ce bien dont j'aurai besoin en ma vieillesse. Élever des enfants, c'est élever des ingrats. On ne saurait trop regarder, au prix où sont les choses aujourd'hui. Mon mari n'est pas dépensier et c'est un grand bonheur pour moi. On se plaint qu'il fasse commerce d'argent au denier quatre(25), mais ne faut-il pas que les bons payeurs remboursent les sommes qu'on perd sur les mauvais ? Où est le mal ? Si d'aucuns fils de famille trouvent que c'est là pratiquer l'usure, qui les oblige à faire révérence à mon époux en lui demandant humblement de leur souscrire un billet ? Au reste, notre fortune n'est pas si grande qu'on le dit et c'est un méchant bruit qu'on fait courir pour appâter les voleurs.

Ainsi vivaient-ils, Isidore et Alexandrine, les riches, Alexandrine et Isidore, les pauvres. Et les plus heureux n'étaient pas ceux qu'on pourrait penser.

Tout de même, les cent écus de dettes, ces fameux cent écus après lesquels Isidore-le-pauvre courait depuis vingt ans, faisaient soupirer la pauvre Alexandrine.

— Ah ! soupirait-elle dans ses moments de mélancolie, si nous pouvions en une fois avoir cent écus, en finir avec toutes ces petites dettes dont le total fait une si grosse somme ! Si nous pouvions payer les dix écus du boucher sans différer d'un mois de payer les dix écus du charbonnier, pour le pouvoir, comme je serais contente ! Nous n'aurions plus ensuite à payer le charbonnier en demandant au boulanger de nous faire crédit ; nous vivrions au jour le jour et certes, nous ne contracterions plus de dettes, j'en jure Dieu, et nos enfants ne seraient pas témoins de nos soucis et ne s'affligeraient plus de cette méchante feuille de papier sur laquelle Isidore-le-pauvre et la pauvre Alexandrine équilibrent si difficilement un budget toujours précaire. Et qui sait ? peut-être pourrions-nous faire des économies, à notre tour. Mais pour rien au monde, je ne prêterais au denier quatre si quelque malheureux me venait emprunter et pas même au denier dix-

huit qui est de légalité. Je ne suis pas comme Alexandrine-la-riche et le riche Isidore me fait horreur. N'est-il pas injuste qu'il ait tant de fois cent écus mal acquis, alors qu'ils nous font défaut depuis si longtemps ?

C'était bien l'avis d'Isidore-le-pauvre, si peu envieux qu'il fût.

— Au fond, pensait-il, ce serait bénédiction si quelque malicieux compère délestait le riche Isidore de cent petits écus. Il ne s'en porterait pas plus mal et même mieux peut-être. Ne dit-on pas qu'une saignée soulage les natures trop sanguines ? Une petite saignée d'argent ne ferait que rendre son trésor de meilleure santé.

À force d'y penser, il se demandait pourquoi il ne serait pas lui-même ce malicieux compère, mais sa naturelle honnêteté lui donnait répugnance à tenir ce rôle. Il se décida lorsqu'il apprit, un matin, sur la place Saint-Vulfran, qu'un pauvre homme de laboureur des environs de Tœufles qui, pour se relever d'une mauvaise récolte, avait dû emprunter à Isidore-le-riche, s'était pendu en voyant qu'il se ruinait de plus en plus à rembourser seulement les intérêts composés de la somme au denier quatre. Dépouiller le mauvais Isidore n'était plus larcin, mais justice.

— Comment feras-tu, pauvre Isidore ? lui demanda Alexandrine-la-pauvre. Les hommes riches sont malins, sans quoi ils seraient pauvres et tu n'es pas assez malin pour devenir jamais riche et pas même de cent écus en une fois.

— Laisse faire, pauvre Alexandrine, répondit Isidore-le-pauvre. Il ne me faut que six écus à sacrifier et il y a déjà deux mois que je les économise, sol à sol. Et même, si je ne parviens pas à emprunter cent écus au riche Isidore sans qu'il y demande intérêt, je n'aurai perdu que trois écus, car pour les trois autres, je me serai bien empiffré à l'auberge de Maître Albert où je le veux convier.

— Quoi ? dit Alexandrine. Tu veux inviter le riche Isidore à déjeuner chez Maître Albert ?

— Oui-da, dit Isidore-le-pauvre, et je vais sur-le-champ établir le menu.

Par curiosité, la pauvre Alexandrine l'accompagna. Elle n'avait jamais vu l'intérieur de l'auberge et elle était friande d'admirer les belles casseroles de cuivre rouge qui luisaient comme soleils d'automne aux murs de la grande salle, qu'ennoblissait un plafond à caissons célèbre en ce temps, car il avait été décoré d'anges par Monsieur Quentin Maupin fils, peintre, élève du fameux Monsieur Mathieu Prieur, d'Amiens.

Maître Albert les accueillit avec condescendance. Il était habitué à traiter les baillis et échevins plus que les pauvres et les riches marchands plus que les usuriers avarés. Mais il n'est cuisinier si fier de sa cuisine qui ne tire sa toque lorsqu'il voit briller les écus sur sa table

avant même que le repas soit consommé.

— Je veux manger pour six écus, lui dit Isidore-le-pauvre. Comme je paie d'avance, vous ne me demanderez rien quand je quitterai la table et je ne veux qu'un service quand je quitterai votre auberge, Maître Albert : c'est de me saluer bien respectueusement alors que je porterai ma main à mon bonnet comme vous venez de faire à votre toque.

— Si c'est là votre fantaisie, dit Maître Albert, elle n'ôtera rien à mon profit et je le veux faire par politesse, tout autant que pour l'amour de vous.

— Ma foi, dit la pauvre Alexandrine lorsqu'ils furent sortis, je suis anxieuse de savoir comment tu feras pour tirer cent écus de ce repas et de ce salut.

— Laisse, dit Isidore-le-pauvre. Il me faut aller inviter Isidore-le-riche et c'est grande affaire, car les riches n'aiment point se commettre avec les pauvres. Je compte sur son avarice et l'attrait d'un repas qui ne lui coûtera guère pour lui faire accepter mon offre. Pour le reste, fais confiance à son avidité, et je ne l'entends point seulement de mangeaille, mais d'écus.

La pauvre Alexandrine craignait bien que les six écus n'aient été bien aventurés ; mais la pensée que son pauvre Isidore ferait, à tout le moins, un bon repas dans une belle salle, si fièrement décorée par Monsieur Quentin Maupin fils, peintre et élève du célèbre Monsieur Mathieu Prieur d'Amiens, la consola. À défaut d'argent, elle avait le goût bon et avait fort admiré le plafond à caissons où voletaient des anges.

Isidore-le-riche accueillit Isidore-le-pauvre sans surprise et sans excès d'amabilité. Il y avait longtemps qu'il attendait cette occasion, bien persuadé que son voisin viendrait le trouver quelque jour pour lui emprunter cent écus au denier quatre et qu'il se promettait de le tondre jusqu'à l'os.

— Tu feras bien, lui disait la riche Alexandrine. Des gens qui gaspillent leur avoir et travaillent dix-huit heures par jour pour envoyer avec ostentation leurs enfants passer des vacances à Berck ne méritent aucun rabais. Tiens ferme et ne te laisse pas attendre même par un bon repas chez Maître Albert. Ce sont là politesses fastueuses destinées à jeter poudre aux yeux des prêteurs qui aventurent leur argent, et le denier quatre ne fait que couvrir tes risques. Pense à ce laboureur des environs de Tœufles, qui s'est pendu pour n'avoir pas à te rembourser. Tu avais touché cent soixante dix-sept écus d'intérêts quand il te joua ce méchant tour, mais tes cent écus de capital ont été perdus. D'aucuns disent que tu as encore soixante dix-sept écus de bénéfice, mais ce sont des sots. Ce misérable t'a fait tort de cent écus qu'il te devait ; voilà la vérité et signée d'une croix au bas de l'acte qu'il souscrivit.

— Me crois-tu homme à me laisser circonvenir par un peu de laitance de harengs et un gigot de la Thiérache, qui sont les spécialités de Maître Albert ? demanda Isidore-le-riche. Je prêterai à cet Isidore au denier quatre après m'être empiffré sur son argent et ne consentirai pas un sol de rabais. C'est un homme qui est de trop belle humeur pour un pauvre et qui rit trop souvent pour être honnête. Je me méfie de cette engeance et des pauvres qui n'ont même pas la décence de paraître affligés de leur gueuserie.

Néanmoins, comme il était retors, il fit bon visage au pauvre Isidore et accepta – voisin, en toute simplicité – son invitation.

Maître Albert les vint accueillir à la porte et ôta respectueusement son bonnet blanc. Cela étonna bien le riche Isidore qui avait ouï-dire que Maître Albert n'était point prodigue de saluts, étant portebannière de la confrérie des rôtisseurs ; mais ce qui le surprit le plus fut la manière négligente dont Isidore-le-pauvre rendit le salut, un doigt posé à peine sur le rebord de son bonnet gris fourré de martre.

Tout en faisant honneur au repas qui était de la qualité la plus fine, il s'efforça de faire bavarder Isidore-le-pauvre selon un principe qui lui était habituel. De la conversation des pauvres, il tirait toujours grand profit – il tirait profit de tout d'ailleurs – sur leur mode de vie, leurs ressources et la sécurité qu'ils présentaient au prêteur par les gages qu'ils dévoilaient à l'abandonnée et qu'on pourrait éventuellement saisir. Isidore-le-pauvre ne se fit point faute de bavarder, mais il ne fit aucune allusion à son état et se contentait de gaudrioles, traits et saillies de ses enfants, anecdotes joyeuses et propos de gai convive.



Il s'efforça de faire bavarder Isidore-le-Pauvre.

— Patience, se disait le riche Isidore. Il y viendra au dessert. Ils y viennent tous au dessert, pensant que la sucrerie adoucira le denier quatre ; en quoi ils sont des sots et se gâtent la digestion par le refus que je leur oppose. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il n'ôte point son chapeau pour manger. Est-il distrait à ce point ? Cela expliquerait sa gueuserie : un homme qui ne fait pas attention à la civilité ne peut s'enrichir. Comment ne voit-il pas que tous les maîtres d'hôtel et le sommelier le saluent jusqu'à terre entre chaque plat et chaque vin pour lui faire comprendre qu'il a oublié d'ôter son bonnet ?

Il fut bien plus étonné encore que le repas s'achevât sans qu'Isidore-le-pauvre fit aucune allusion à un prêt quelconque, même lorsque Maître Albert en personne eut apporté le café des grandes Indes, le marc de Dijon et les pipes à pétun.

— Compte-t-il m'en parler dans la rue ? se demanda-t-il, ou s'il ne le fait pas, se réservant pour une autre occasion et ce déjeuner ayant servi d'appau, espère-t-il que je vais payer la note ? Oui-da, il se fait des fables d'imagination : il y en a bien pour six écus tant la chère était fine et les vins capiteux.

Cette inquiétude lui fit trouver le marc amer, mais Isidore-le-pauvre, souriant et la mine fleurie, semblait si parfaitement béat qu'Isidore-le-riche n'y comprenait plus rien.

— Ce n'est pas là le visage d'un emprunteur, pensait-il, et je ne vois pas trace d'arrière-pensée dans ce regard naïf et cette contenance de gourmet repu. N'aurait-il pas l'intention de me demander de l'argent ? Mais alors, pourquoi m'a-t-il invité ?

— Ma foi, compère le riche, dit Isidore-le-pauvre répondant à sa perplexité, j'ai été bien heureux de vous traiter et voilà qui m'a fait grand plaisir. Nous sommes voisins et portons le même prénom, nos femmes ont même patronne, cela valait bien que je vous offrisse ce déjeuner. Je n'ai qu'un regret : c'est que la chère y soit méchante. Maître Albert a bonne réputation, mais il ne tient qu'une gargote de province et c'est pourquoi j'y viens peu souvent. Si vos affaires vous appellent un jour à Paris, faites-moi signe. J'y connais quelques traiteurs auprès desquels celui-ci n'est qu'empoisonneur public et je m'offrirai le voyage pour la seule satisfaction de vous y inviter et de vous les faire connaître. Je dois dire qu'Albert a fait un effort particulier aujourd'hui : il tient à ma clientèle, que voulez-vous !

Disant ces mots, il gagna la sortie à pas comptés, en homme qui se soucie peu de la somme pour laquelle il a déjeuné. Maître Albert l'accompagnait comme il eût fait pour un client d'importance et lui donna un coup de bonnet comme s'il eût été le gouverneur de Picardie en personne. Isidore-le-pauvre se contenta encore un coup de toucher le bord de son bonnet en lançant un désinvolte :

— Merci, Maître Albert, et à bientôt.

— Morbleu, se dit Isidore-le-riche tout essoufflé, il part sans payer et Maître Albert ne le rappelle pas ! Que signifie ceci ?

Une telle négligence de part et d'autre lui parut tellement extraordinaire qu'il n'y tint plus et, touchant le bras d'Isidore-le-pauvre :

— Dites-moi, compère, il me semble que – soit dit sans vous faire injure – vous êtes parti sans payer.

— Mais, dit Isidore-le-pauvre de son air le plus naturel, je ne paie jamais chez Maître Albert, pas plus qu'ailleurs, ne le saviez-vous pas ?

— Non, dit le riche Isidore, suffoqué. Je ne le savais pas. Comment vous y prenez-vous ?

— Eh bien ! dit Isidore-le-pauvre d'un ton léger, je touche le rebord de mon chapeau, cela suffit.

Isidore-le-riche ouvrit des yeux si grands qu'on put, l'espace d'une minute, y voir la collégiale Saint-Vulfran s'y refléter tout entière.

— Votre chapeau ?

— Mon chapeau, dit Isidore-le-pauvre. Vous savez bien qu'il est ensorcelé. Tout le monde sait cela.

— Ensorcelé, balbutia le riche Isidore, personne ne me l'avait jamais dit.

— Vous êtes bien le seul à l'ignorer, dit Isidore-le-pauvre d'un air d'incrédulité. Vous me voulez plaisanter, compère. Quoi ? Vous ne connaissez pas le bonnet de fortune ?

— Qu'est-ce que le bonnet de fortune ? demanda Isidore-le-riche, avec d'autant plus d'intérêt que les vapeurs du bon repas commençaient à lui monter à la tête et qu'il se sentait un peu étourdi.

— C'est un bonnet de fortune, dit Isidore-le-pauvre. Je l'eus en héritage de feu mon père qui le tenait de son père grand, lequel était marin sous le fameux M. de Champlain, celui qui fonda Québec et qui le tint lui-même d'un Algonquin. Ces Algonquins sont, vous l'avez entendu conter, de grands magiciens et ce chapeau donne à celui qui le porte le privilège de ne payer nulle part. Il suffit d'en toucher le bord, comme je l'ai fait tout à l'heure chez Maître Albert, pour que le marchand s'estime satisfait et très honoré d'avoir été salué de ce bonnet miraculeux.

— Le fait est, dit Isidore-le-riche, pensif, que j'ai moi-même été frappé tout à l'heure par le respect que l'on vous témoignait et par le fait que vous ne quittiez pas ce couvre-chef même à table.

— Parbleu, dit Isidore-le-pauvre. Rien de plus naturel. Il n'y a que celui-là en Europe.

— Mais alors, demanda Isidore-le-riche avec une nuance de considération toute particulière, mais alors, vous êtes riche ?

— Beuh ! dit Isidore-le-pauvre, riche... c'est selon. Je n'ai pas tellement d'argent liquide, mais c'est tout comme puisque je ne paie

jamais rien.

— Je m'étais toujours demandé comment vous pouviez envoyer vos enfants passer des deux mois de vacances à Berck et offrir à la pauvre Alexandrine des robes de velours pour aller à la messe le dimanche, dit le riche Isidore. Je comprends maintenant. Mais pourquoi vous appelle-t-on Isidore-le-pauvre ? Au fond, vous êtes plus riche que moi !

— Si l'on veut, dit le pauvre Isidore. Mais je ne tiens pas à ce qu'on m'appelle aussi le riche Isidore. On nous confondrait tous les deux et cela serait fâcheux pour vous comme pour moi. Et puis, je ne tiens pas du tout, mais alors pas du tout, à ce qu'on parle de mon bonnet. En supposant même que les voleurs n'essaient pas de me le dérober, il suffirait que Monsieur le Surintendant des Finances apprenne son existence pour qu'il y voie le moyen de pourvoir à tous les embarras de la trésorerie : plus de rentes à payer, plus de traitants à enrichir ; ce serait la fortune du monarque. Il viendrait me le réclamer et le moyen, je vous prie, de refuser un service pareil au Roi ? Je serais fait marquis ou comte, pour sûr, mais une couronne comtale ne remplacerait pas mon bonnet. J'aime mieux passer pour pauvre et vivre heureux, à ma guise, sans souci et sans avoir à me préoccuper du lendemain.

— Vous êtes plus sage que je ne le pensais, dit Isidore-le-riche. Il est certain que la possession d'un tel bonnet vaut mieux qu'un trésor en écus bien sonnants qu'il faut péniblement administrer en le plaçant au denier quatre.

— C'est l'évidence, dit Isidore-le-pauvre. On m'en offrirait une fortune que je ne le vendrais pas. Non, pas même pour cent écus.

— Cent écus, pensa le riche Isidore, il est fou. Il croit que cent écus font une fortune. Il n'a aucune notion de la valeur de l'argent. Son bonnet vaut cent mille ducats. Il est fou ou il est ivre.

— Parfaitement, reprit Isidore-le-pauvre en inclinant son bonnet sur l'oreille d'un air malicieux, je ne le vendrais pas pour cent écus. C'est pourtant une somme, cent écus, n'est-ce pas, voisin ?

— Je pense bien, dit Isidore-le-riche saisi d'espoir. Cent écus, peste ! Mon patrimoine ne se monte pas à plus.

Et en lui-même il pensait :

— Cet imbécile est habitué à ne payer nulle part, il ne se rend pas compte des prix. Je vais lui acheter son bonnet pour une bouchée de pain et jamais je n'aurai fait un tel placement. La riche Alexandrine, ma femme, va pouvoir s'offrir, elle aussi, des robes en velours sans bourse délier et moi, je me passerai des caprices tout en continuant à prêter mon argent au denier quatre. Avant trois ans, je serai plus riche que le gouverneur de Picardie lui-même. Il me faut ce bonnet de fortune, oui-da ; il me le faut !

Puis, tout haut :

— Isidore-le-pauvre, mon voisin, vous êtes un homme de grand sens. Pourtant, si je n'étais que de vous, j'aimerais tout de même mieux tenir cent écus. Vous seriez tranquille pour votre vie entière – pensez donc, cent écus ! – et vous ne risqueriez pas de voir le Surintendant des Finances venir vous réclamer votre bonnet pour le Roi.

— Comment le ferait-il ? demanda Isidore-le-pauvre d'un air innocent. Il ne sait pas que je l'ai.

— Il peut le savoir, dit Isidore-le-riche. Il suffit que le bruit en revienne aux oreilles de M. le gouverneur de Picardie qui le lui écrira.

— Diable ! dit Isidore-le-pauvre. Je n'avais pas pensé à cela. Vous avez raison, compère. Me voilà ruiné du coup. C'est effrayant !

— Au lieu que cent écus placés au denier quatre vous assurent la même existence quiète, dit Isidore-le-riche. Il vous faudra payer Maître Albert quand vous irez dîner chez lui, mais qu'importe puisque vous aurez de l'argent ! La gêne est petite et l'on s'y fait aisément.

— Oui, dit Isidore-le-pauvre, d'un ton alarmé. Oui, sur mon âme, vous êtes de bon conseil. Le risque est trop grand de conserver ce bonnet. Je vais le vendre. Maître Albert doit bien avoir cent écus. Il est des plus riches d'Abbeville. Je vais le lui proposer. Mais je ne céderais pas mon bonnet à moins. Ce serait folie !

— Pourquoi demander à Maître Albert ? dit Isidore-le-riche, patelin. Ne m'appelle-t-on pas le riche Isidore ? Je veux vous rendre ce service.

— Quoi ? dit Isidore-le-pauvre. Vous feriez cela pour moi ? Ah ! vous êtes un brave homme !

— Il se faut entraider, dit Isidore-le-riche, l'air modeste, mais ne pouvant s'empêcher de se frotter les mains de satisfaction. Venez jusqu'à la maison. Je vais vous compter les cent écus sur l'heure. Alexandrine-la-riche, ma femme, n'est pas là et nous serons tranquilles. Nul n'en saura rien.

— Soit, dit Isidore-le-pauvre, s'efforçant de ne pas sourire malgré lui. Je vous suis. Vivédieu, je n'aurais jamais pensé que ce maudit bonnet pût un jour me causer tant d'ennuis !

— Ah ! dit Isidore-le-riche en haussant une philosophique épaule, c'est un bien grand souci que la richesse. Les pauvres ne connaissent pas leur bonheur, compère !

Les cent écus furent comptés sur une table de bois noir qui servait de bureau au riche Isidore et qui était toute patinée et usée par le frottement des pièces qu'on y manipulait chaque jour depuis trente ans. Isidore-le-pauvre les fit glisser dans sa vaste poche et y posa en échange son bonnet gris fourré de martre. Après quoi les deux hommes se quittèrent, enchantés l'un de l'autre, et Isidore-le-pauvre encore plus qu'Isidore-le-riche, mais pour des raisons que l'usurier ne soupçonnait pas.

— Eh bien ! lui dit Alexandrine-la-pauvre lorsqu'il fut rentré. Tu as

perdu tes six écus, mon pauvre homme. Ce grigou ne t'a pas donné un sou, j'en suis persuadée. Il faudrait être plus malin que tu n'es pour lui tirer cent écus !

— Voilà bien les femmes, soupira Isidore-le-pauvre en prenant un air fâché qui contrastait avec l'éclat rieur de ses yeux. Celle-ci est depuis quinze ans la mienne et elle doute encore de mon intelligence ! Que lui faudra-t-il donc pour la convaincre ? Cent écus ? Tenez, madame, les voici et demandez pardon à votre Seigneur et Maître !

La pauvre Alexandrine vit, s'émerveilla et demanda pardon.

— Toutes nos dettes payées, soupirait-elle avec extase. C'est merveilleux ! Merveilleux ! Ah ! je savais bien que j'avais épousé un homme dont je pouvais être fière ! Dépouiller ce vilain pressureur de laboureurs et de pauvres gens, ce n'est pas vol, mais justice. Mais que dira-t-il lorsqu'il s'apercevra de ce tour ? J'en tremble d'avance.

— Il faudrait d'abord qu'il le prouvât, dit Isidore-le-pauvre. Personne ne l'a vu me compter les cent écus et sa réputation n'est pas si bonne qu'il puisse m'assigner en remboursement. Il aimera mieux cacher sa déconvenue, crois-moi.

La pauvre Alexandrine ne demandait pas mieux que de le croire et comme elle était de nature insouciante, elle cessa bien vite d'y penser.

D'autant plus vite qu'Isidore-le-riche ne se plaignait pas. Dès qu'il avait eu le bonnet de fortune, il l'avait essayé devant la glace au tain craquelé qui ornait la sombre chambre de la riche Alexandrine.

— Il est un peu petit pour moi, avait-il constaté, et j'ai l'air d'un déguisé de la Fête des Fous, mais bast, peu m'importent les quolibets des galopins qui crieront à la chienlit et, s'il fait du vent, j'en serai quitte pour le tenir à la main. Il me faut vérifier son pouvoir et je m'en vais ce soir, dîner chez Maître Albert. On verra s'il me réclame la note après.

Maître Albert ne réclama rien du tout et s'inclina poliment lorsque le riche Isidore quitta la grande salle décorée par M. Quentin Maupin fils, peintre, élève du fameux M. Mathieu Prieur, d'Amiens. La fortune d'Isidore-le-riche était si connue qu'il pensa bonnement que l'usurier était distrait et le paierait une autre fois.

Du coup, Isidore-le-riche se crut en possession du trésor de Golconde. Il retourna le lendemain chez le traiteur avec Alexandrine-la-riche, d'abord méfiante puis vite convaincue des mérites du bonnet. En sortant, il s'en fut chez Rémy Coclet, le tailleur, commander un gilet puce et une robe de velours feuille morte pour Alexandrine-la-riche et touchant légèrement le bonnet de fortune se crut quitte tandis que Rémy Coclet, bien tranquille sur le règlement de la facture, ouvrait un compte à son nom sur son grand livre et y inscrivait trente-sept écus, huit sols, six deniers dans la colonne du « doit ».

Bientôt tout Abbeville sut qu'Isidore-le-riche avait perdu ses

habitudes d'économie sordide et que la riche Alexandrine faisait allègrement rouler les pièces sur le comptoir des marchands ; ce qui était manière de parler puisqu'elle achetait tout à crédit. Ce qui surprenait le plus était que ni l'un ni l'autre ne marchandassent les prix, mais après tout, ils étaient si riches qu'on ne s'en inquiétait pas.

— Quelques prêts d'argent au denier quatre les rembourseront vite, se disaient les négociants. Ils n'ont pas d'enfants et ont dû se dire qu'ils étaient bien bêtes d'amasser pour enrichir le fisc après leur mort. Ils y ont mis le temps de la réflexion...

Ce fut le marchand de meubles Leroy Jules, fils et successeur de son père, qui réclama le premier son dû. Il faisait venir du Havre de Grâce une cargaison de bois des Îles pour y tailler une salle à manger qu'avait commandée M. l'Échevin Michon, syndic des harangers de Boulogne, et il avait besoin de son pécune.

— Quoi ? dit Isidore-le-riche, suffoqué. Mais je ne vous dois rien, l'ami. N'ai-je pas touché mon bonnet ?

— Quel bonnet ? demanda Leroy Jules, fils et successeur de son père.

— Mon bonnet de fortune, dit Isidore-le-riche. Vous êtes payé puisque je l'ai touché.

Leroy Jules, fils et successeur de son père, crut d'abord qu'Isidore-le-riche était devenu fou, puis il se fâcha, car il était sanguin et de colère prompte. Il menaça d'appeler la garde et Isidore-le-riche ne put apaiser ce furieux qu'en payant sur-le-champ deux cent vingt-quatre écus, cinq sols, prix d'un cabinet d'ébène en marquetterie commandé par Madame pour orner son boudoir.

Il n'était pas sorti de chez Leroy Jules, fils et successeur de son père, que Robert Blasset, maquignon, alerté par les cris de son voisin, l'empoignait au collet pour lui réclamer cinquante-quatre écus prix de deux chevaux noirs commandés par Madame pour être attelés au carrosse commandé par Madame chez Pierre Marmion, carrossier breveté. De Blasset, il tomba en Maître Albert, puis en Lequien, pâtissier, fournisseur de M. le bourgmestre d'Abbeville, puis en Adam Billecocq, gantier de Madame la gouvernante de Picardie.

Ahuri, étourdi de récriminations et d'injures, flageolant sur ses jambes, il rentra enfin chez lui et tomba sur une chaise, à demi évanoui de colère et de la frayeur d'avoir été poursuivi par les galopins qui moquaient son ridicule petit bonnet gris fourré de martre.

— Ma mie, s'écria-t-il, tandis que la riche Alexandrine, déplaçant avec peine sa taille mafflue, quittait son riant boudoir enrichi d'une glace de Venise qui avait remplacé la vilaine glace sans tain devant laquelle Isidore-le-riche avait essayé le fatal bonnet, ma mie, nous sommes perdus, ruinés ! Ce coquin d'Isidore-le-pauvre m'a vendu un bonnet sans pouvoir ! Non seulement je l'ai payé cent écus, mais en

faisant, vous et moi, tant de dépenses somptuaires et ridicules, nous nous sommes endettés de plus de six mille livres !

Alexandrine-la-riche le regarda avec dédain :

— Eh bien, mon ami, dit-elle du bout des lèvres, vous en serez quitte pour prêter au denier trois. Je ne conçois pas comment vous pouvez faire tant de bruit pour quelques babioles dont on vous réclame le paiement. Je suis avec mes femmes et n'aime point qu'on me dérange à ma toilette. Cette aventure est fâcheuse, mais j'ai justement l'intention de commander cet après-midi une houppelande de castor à mademoiselle Coquerel, la fourreuse, qui a reçu hier les dernières gravures de mode de Paris. Avec ou sans bonnet, vous aurez l'obligeance de me l'offrir. Je n'entends point y renoncer pour si peu, je vous en prévient. Et je ne trouve pas que les dépenses que j'ai faites soient si somptuaires et si ridicules. Seriez-vous grippe-sous, par hasard ?

Isidore-le-riche, abasourdi, la regarda avec la mine d'un homme qui voit s'ouvrir un gouffre devant lui. Cela ressemblait si peu à la riche Alexandrine qui était sa femme depuis trente ans que sa tête se perdait.

— Mais, articula-t-il avec effort, ne disiez-vous pas naguère qu'un sou est un sou et qu'il faut toujours craindre de manquer ? Je vous dis que nous sommes endettés de six mille livres, sans parler des cent écus perdus !

— J'ai bien compris, dit la riche Alexandrine. Me rompez-vous longtemps la tête avec ces six mille livres et ces cent écus ? Si j'ai dit autrefois qu'un sou est un sou, j'ai eu tort, voilà tout, et c'est de votre faute. Vous me teniez si serrée que je ne pouvais concevoir l'agrément de la dépense. C'est Alexandrine-la-pauvre qui a raison et vous n'avez qu'à imiter le pauvre Isidore en trouvant une dupe qui vous rembourse vos dettes passées... et à venir.

Isidore-le-riche poussa un soupir déchirant et s'évanouit tout à fait. Il venait de comprendre que la riche Alexandrine, son épouse, avait pris goût à la dépense, aux beaux meubles, aux habits, aux chiffons, à la frivolité et que, désormais, ses fançons, ses cornettes et ses capelines lui coûteraient infiniment plus cher que ce maudit bonnet de fortune qui n'était plus bon qu'à mettre à la hotte.



L'endiablé Grégoire



E Grégoire dont je vous parle était gadrouilleur de son état. À manier le grand louchet pour extraire la tourbe, on se salit plus qu'on ne se fait riche. Il habitait une maison basse dans le Grand Marais, pas bien loin de Boves, et il avait quatre filles à marier. Cela le tourmentait au moins autant que la Catherine Massé, sa femme. Il en parlait souvent avec elle, le soir, en chauffant ses mains calleuses à la flamme pâle de la tourbe qui brûlait dans l'âtre.

— Il faudrait bien les doter de mille réaux pour pouvoir les caser, disait-il, et les habiller de brocart avec, pour qu'elles soient fiérotés le jour de la noce. Sans cela qui pensera seulement à marier les filles d'un gadrouilleur comme moi ?

— Bah ! disait Catherine qui était une femme de grand sens, avec ou sans brocart, il suffit que les garçons les trouvent à leur goût.

— Oui, disait Grégoire, bien sûr. Mais un garçon, ça se trouve. Quatre, c'est plus chanceux !

— Moi, disait Mariette, j'épouserai bien Octave le découvreur, s'il voulait.

— Moi, disait Julia, si seulement Joséphin acceptait, je ne dirais pas non.

— Moi, ajoutait Ursule, Albert le brouetteur(26) me plairait assez.

— Et moi, soupirait Lucie, je me verrais bien la femme de Mathieu. Seulement, il ne m'a jamais rien demandé...

Toutes quatre éclataient de rire et leur mère riait aussi.

— Taisez-vous, disait Grégoire en colère. Vous êtes des pécores et vous mariez qui je voudrai. « Moi, j'épouserai bien Octave... moi

Joséphin... moi Albert le brouetteur... moi Mathieu s'il me le demandait... » Pourquoi pas Sosthène le manoeuvre ?

— Il est trop laid, se récriaient les quatre filles.

— Je dis cela manière de parler, criait Grégoire. Vous n'avez pas d'ambition alors ? Vous ne pensez qu'à des tourbiers. Si vous aviez seulement mille réaux et des brocards, vous pourriez marier des messieurs de la ville, petites sottes.

— Ce n'est pas cela qui les rendrait plus heureuses, disait Catherine Massé. Filles de gadrouilleur qu'elles sont, elles ne seront pas déshonorées si elles épousent des gens de condition mécanique comme te voilà. Feu mon père travaillait aussi la tourbe, tu travailles la tourbe et si leur mari travaille la tourbe encore, eh bien, elles seront au moins assurées de se pouvoir chauffer l'hiver ! D'ailleurs, as-tu les brocards et les mille réaux ? Non ! Alors de quoi rêves-tu ?

— Je finirai bien par les avoir, disait Grégoire. J'irai plutôt les demander au diable !

Le diable vint le trouver le lendemain comme il quittait la tourbière après y avoir planté son louchet, la journée faite. Il ressemblait... eh bien, il ressemblait au diable, le pied fourchu, la corne haute, les yeux de braise, l'odeur de soufre et aussi laid qu'est joli le Beau Dieu de la cathédrale d'Amiens.

Il salua poliment Grégoire, mais avec un petit air d'ironie qui donnait froid dans le dos.

— Il paraît que tu cherches mille réaux et des brocards pour marier tes filles, dit-il.

— Ben dame, dit Grégoire, c'est-à-dire que si je les avais, mes drôlesses pourraient épouser des messieurs plutôt que des gens de condition mécanique, comme voilà moi qui manie le louchet tous les jours que fait le bon Dieu, sauf votre respect.

— C'est d'un bon père, dit le diable avec un sourire qui découvrit des crocs jaunes. Je veux faire quelque chose pour toi, l'ami. Tiens, voilà tes mille réaux et une pièce de brocard plus beau que celui qu'on fabrique à Quentin.

— Qu'on fabrique où ça ? demanda Grégoire.

— À Quentin, dans le Vermandois, si tu préfères.

— Ali bon ! dit Grégoire. Vous ne pouvez pas dire à Saint-Quentin, comme tout le monde ?

— Je n'aime pas les saints, dit le diable. D'ailleurs ton Quentin a beau avoir été martyrisé en 287 après... enfin, après qui tu sais, et être enterré dans la crypte de l'église collégiale, c'est tout de même Éloi qui a vraiment fondé la ville. Je n'aime pas plus Éloi que Quentin, mais il faut être juste.

— Moi, vous savez, dit Grégoire, Quentin ou Éloi, ça m'est égal. Je ne connais pas l'histoire. Tout ce que je sais, c'est que c'est une fière

ville. À ce qu'on dit, du moins.

— Nous ne sommes pas là pour parler de tourisme, dit le diable. Prends plutôt tes mille réaux et ton brocart.

— Vous êtes bien honnête, dit Grégoire en tendant la main.

— Attends, dit le diable, en riant. Il faut tout de même me payer. Je ne te demande pas d'argent, bien sûr, puisque je t'en donne. Mais tu vas me mettre une petite signature au bas de ce grimoire.

— Je ne sais pas écrire, dit Grégoire, méfiant.

— Ça ne fait rien, dit le diable, juste une petite croix en bas du texte.

— Ça m'engage à quoi ? demanda Grégoire.

— À rien, dit le diable. Tu me vends ton âme. Quand tu seras mort, je viendrai la chercher. C'est l'habitude.

— Vous pouvez garder vos mille réaux et votre brocart, dit Grégoire. Mon âme, elle vaut plus que ça.

— Bon, dit le diable. Je suis bon enfant. Deux mille réaux et deux pièces de brocart.

— Pas un sou, pas un fil, dit Grégoire. Vous voyez la tête que ferait M. le Curé si je venais lui dire que j'ai vendu mon âme ? Et Catherine, ma femme ! J'en aurais pour jusqu'à la fin de mes jours à me faire castiller. Sans compter que personne ne voudrait marier des filles dont le père a vendu son âme au diable. C'est un marché de dupe que vous me proposez là.

Le diable réfléchit.

— Au fond, tu as raison, dit-il. Eh bien, vends-moi ton corps.

— Ça, dit Grégoire, le corps je veux bien. D'autant que lorsque je serai mort, il ne pourra pas vous servir à grand-chose.

— Alors, tope, dit le diable.

Grégoire topa, prit les mille réaux, la pièce de brocart et s'en fut tout content d'avoir attrapé le diable.

Catherine Massé, sa femme, Mariette, Julia, Ursule et Lucie furent tout de même bien heureuses en voyant les mille réaux et le brocart qui était tout brillant de fils d'or.

— J'aurai une belle robe pour marier Octave le découvreur, dit Mariette.

— Et moi pour dire oui quand Joséphin me demandera d'être sa femme, dit Julia.

— Avec une si belle étoffé, je vais sûrement plaire à Albert le brouetteur, dit Ursule.

— Moi, je suis sûre que Mathieu pensera à demander ma main quand il me verra si bien attifée, dit Lucie.

— Vous n'êtes que des sottes ! cria Grégoire. Est-ce que vous vous imaginez que j'ai vendu mon corps au diable pour que vous mariiez des sans-un-sou ?

— Mieux vaut sans-un-sou à bras vaillants que riche paresseux, dit Catherine Massé. Avec tes idées de grandeur, tu rendras tes filles malheureuses et voilà tout. Tu as beau avoir attrapé le diable, ce n'est pas d'un bon chrétien ce que tu as fait là et j'aurais mieux aimé ne jamais avoir ces mille réaux et ce brocart, si beau qu'il soit.

Grégoire se rendit compte le lendemain matin qu'elle avait raison. Il s'éveilla tout grêlé, noir comme un corbeau, avec des dents jaunes et des démangeaisons par tout le corps pis que s'il avait logé un boisseau de puces arabes dans son pourpoint.

— C'est bien ça, dit-il. Le diape m'a frôlé de sa corne en me quittant. J'aurai pris sa couleur et sa grêle comme on prend de l'urticaire quand on touche des orties.

Le plus triste est qu'en allant voir les mille réaux et le brocart qu'il avait serrés dans la huche, il ne trouva plus que des feuilles sèches et une toile de jute si lâche de trame qu'on aurait dit une passoire.

— Je suis volé, dit-il. J'ai voulu jouer au plus fin et il m'a rendu la pareille. Sapré vilain diape ! J'aurais dû m'en douter à la manière dont il m'a parlé de M. saint Quentin et de M. saint Éloi.

— Il n'y a plus qu'une chose à faire, dit la Catherine Massé, qui était une femme de grand sens, c'est de te laver. Mariette, apporte-moi le savon ; Julia, fais bouillir de l'eau ; Ursule, va me quérir un broc et toi, Lucie, au lieu de soupirer après ton Mathieu qui ne pense pas à demander ta main, ouvre l'armoire et prends une serviette et la plus grande que tu trouveras !

Tout le monde s'empressa, mais l'endiable Grégoire était si crasseux que ni savon ni brosse à chiendent ne le purent nettoyer malgré un frottage sans répit.

— Il faut essayer de l'eau bénite, dit Catherine Massé tout essoufflée d'avoir tant frotté.

Il fallut bien prévenir le curé de l'aventure et ce fut une bien autre affaire ! Si jamais gadrouilleur de tourbe se fit injurier par curé de campagne, ce fut Grégoire par M. Servent.

— Sapré imbécile, criait le curé. Tu n'as pas honte d'avoir accepté les propositions du diape ! Ah ! te voilà bien arrangé maintenant. Regarde-toi dans une glace ! Tu as l'air d'un nègre qui aurait eu la petite vérole. Ça t'apprendra, chenapan, mauvais chrétien ! Au lieu de prier le bon Dieu, tu t'es adressé au Malin et il a été plus malin que toi. J'ai bonne envie de te laisser comme tu es pour que tu serves d'objet de répulsion à tous les paroissiens de la commune. Par la Sainte Évangile, je n'ai jamais vu homme plus laid. Regardez-moi cet oiseau de malheur, ce vilain gadrouilleur à mine de ringolisse(27) mâtinée de hulotte(28). Fi, l'horreur !

Grégoire, tout honteux, ne mouffait pas(29) et baissait la tête.

— Ça m'apprendra à vouloir marier richement mes filles, dit-il avec

humilité.

— Ça t'apprendra surtout à faire confiance au diape au lieu de t'adresser a M. Saint Valéry, dit le curé sévère. Si ce n'était pas pour ta pauvre femme et tes filles, qui ne sont pour rien dans ta sottise, je te dirais de te débarbouiller tout seul. Est-ce que tu te rends compte qu'il me faudra au moins un muid d'eau bénite pour te nettoyer le corps de ton ordure ?

Finalement, le curé, qui était bonhomme malgré ses grondements, fixa l'opération au dimanche. Pour que la punition fût complète, il voulait nettoyer Grégoire devant la paroisse assemblée, à la fin de la grand-messe. Pareille aventure lui donnait aussi, il faut bien le dire, un beau sujet de sermon sur les dangers de la fréquentation du diable et il ne voulait pas laisser passer pareille occasion de renouveler ses prêches en édifiant la paroisse.

Bien entendu, tous les extracteurs de tourbe connaissaient déjà la mésaventure de Grégoire et les hommes riaient sous cape, tandis que les femmes s'affligeaient et plaignaient Catherine Massé et ses filles. Quand on sonna la cloche qui s'appelait Mélanie et donnait le sol grave, il ne manquait personne, du banc d'œuvre aux bas-côtés.

Le curé Servent fit un beau sermon en trois points et soigna d'autant plus sa péroraison que M. le chanoine de Boves, qui était un exorciste distingué, était venu lui prêter main-forte. Toute l'assistance chanta en chœur le *Miserere* et l'on plongea Grégoire en habits du dimanche dans la cuve baptismale emplie à ras bords.

Bientôt toute l'assemblée se mit à tousser à fendre l'âme et il fallut ouvrir le portail pour n'être pas asphyxié. De la bouche de l'endiablé Grégoire sortait une fumée jaune et nauséabonde, qui était le diable chassé par l'eau bénite. Mais le Malin était si tenace et tenait tant au corps de Grégoire qu'il fallut renouveler l'opération tous les jours de la semaine avant qu'il ne redevînt tout à fait blanc et d'autant plus blanc qu'il ne travaillait plus la tourbe depuis quinze jours au moins.

Mariette épousa Octave le découvreur, Julia se maria à Joséphin, Ursule devint la femme d'Albert le brouetteur. Il n'y eut que Lucie qui demeura fille. Ce n'était pas que Mathieu ne la voulût pour épouse parce qu'elle était fille d'un endiablé désendiablé, au contraire. Il se disait tous les matins en se levant :

— Tiens, il faut que je demande à Lucie si elle ne voudrait pas me marier.

Mais il était de naturel distrait et, le moment venu, il oubliait toujours de lui poser la question.



Les trois questions

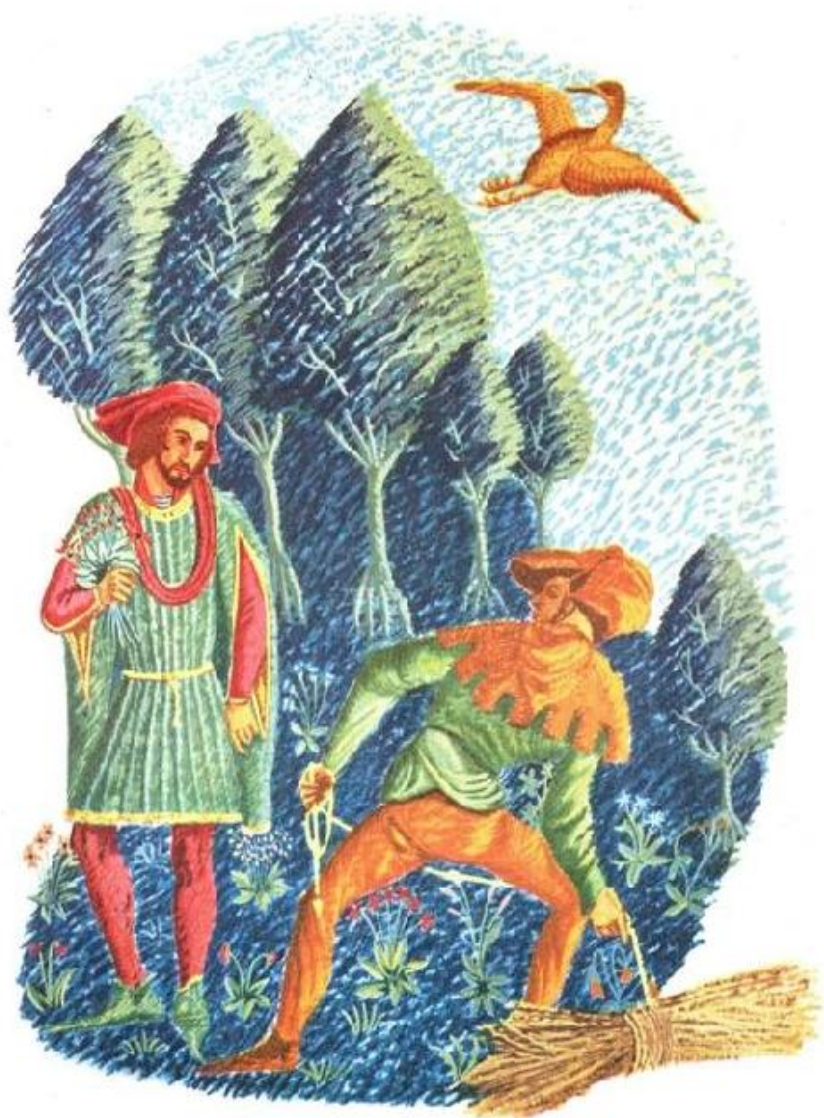


L y avait une fois un duc de Guise et un pauvre paysan.

Le duc de Guise n'était pas le tant fameux qui délivra Calais de l'Anglais sous Henri II, pas davantage son fils le Balafré qui fut ligueur, ni son frère qui fut cardinal de Lorraine et un tout petit peu roi de France. C'était un duc de Guise bonhomme, qui ne se souciait pas trop de descendre de Charlemagne, vivait sur ses terres guisardes et s'occupait de ses vassaux pour leur prêter aide et assistance, sans se croire autorisé pour autant à les pendre selon son bon plaisir, en quoi il faisait preuve d'une grande originalité d'esprit.

Le paysan se nommait Mathieu, comme tous les paysans. Il avait nombreuse famille et pas le moindre argent, beaucoup d'honnêteté et fort peu de malice, des bras solides et pas la moindre terre à lui, ce qui ne le distinguait pas beaucoup de ses semblables, les paysans.

Un jour qu'il allait en corvée de bois pour le compte d'un paysan beaucoup plus riche et qu'on appelait Colas-Dodu, il se trouva nez à nez avec le duc de Guise qui cueillait des primevères. Il lui tira son chapeau en homme qui sait ce qu'il doit à un duc. Le duc, lui, bailla du bonnet en duc qui sait ce qu'il doit à un paysan et les civilités étant ainsi faites, ils se mirent à parler.



Un jour qu'il allait à la corvée de bois.

— Si ces bois t'appartiennent, je t'en fais compliment, l'ami, dit le duc. Il n'y en a pas dans toute la province où les primevères percent plus tôt et sont d'une plus charmante couleur.

— Monseigneur badine, dit Mathieu. J'aime les primevères parce qu'elles sont jolies, le bois parce qu'il est vert et fournit des fagots que je noue pour gagner ma vie, mais je ne suis point de ces Mathieu propriétaires qui sont chez eux dans les futaies. Je ne le regrette que parce qu'il m'aurait été agréable de vous offrir ces fleurs et d'y ajouter une brassée de coucous, voire quelques clochetons de muguet, car je connais une place où le muguet est fort en avance cette année. Ces bois ne sont pas à moi. Ils sont à Colas-Dodu.

— Je le connais, dit le duc. C'est un homme fort avaricieux, mesquin et jaloux tout ensemble, avec le teint jaune, le nez pointu et l'oreille mal ourlée. Je suis fâché que ces bois soient à lui. Il n'en mérite pas d'aussi jolis. Mais tu dois bien avoir quelque lopin à toi. Je suis sûr que toutes les fauvettes s'y donnent rendez-vous pour y donner concert au brave homme que tu es.

— Je suis très ami des fauvettes, répondit Mathieu, et les rouges-gorges ne me haïssent pas non plus, mais ils ne chantent pour moi que dans les buissons des autres, car je n'ai pas un arpent à moi.

— Est-ce possible ? demanda le duc de Guise. Voilà une déplaisante nouvelle qui me gâte ma joie de cueillir ces primevères.

— J'en suis marri, dit Mathieu, mais c'est l'exacte vérité. Quand il faut nourrir huit enfants, il ne reste plus assez d'argent pour acheter de la terre. Mon père, qui s'appelait Mathieu comme moi, et mon grand-père qui s'appelait Mathieu comme mon père ont eu nombreuse famille et, partant, peu d'écus. J'imagine que les ducs de Guise ont eu moins nombreuse nichée pour vous laisser la fortune que vous possédez, soit dit sans vous envier ni vous déplaire.

— C'est selon, dit le duc, mais nous avons eu l'occasion de rendre quelques petits services militaires et diplomatiques...

— Des services comment ? demanda Mathieu.

— Diplomatiques, dit le duc. Cela consiste à se rendre en ambassade auprès d'un roi étranger pour lui demander la main de sa fille pour un prince français et, s'il refuse, à lui déclarer la guerre.

— Ce doit être, en effet, bien payé, dit Mathieu.

— C'est selon, dit le duc. Il y a des princes qui sont fort riches. L'un dans l'autre, c'est un métier qui fait vivre son homme. Il y a plus de guerres à déclarer que de filles à marier, mais quand on n'est pas garçon d'honneur, on est connétable. J'aime mieux être garçon d'honneur parce que le brocart est moins lourd à porter que l'armure, mais on n'a pas toujours le choix. Au bout du compte, la position de duc n'offre pas que des désagréments.

— Je le crois sans peine, dit Mathieu. S'il ne fallait pas avoir tant

d'instruction, je serais duc très volontiers.

— Peuh ! dit le duc, il ne faut pas croire que les ducs, mes pairs, soient fort instruits. Ils s'y connaissent en chevaux plus qu'en latin et en estocs plus qu'en primevères. Cela me navre pour notre corporation, mais je n'y puis rien. Il me serait plus facile de pouvoir quelque chose pour toi et je le veux pour te plaire. Puisque tu n'as pas de terre t'appartenant, je veux t'en offrir une. Il ne sera pas dit que j'aurai laissé sans le secourir un père de huit enfants, pour qui chantent les fauvettes et fleurissent les muguets. Choisis-en une qui soit bien grasse et te donne bonne récolte. Nous irons ensuite chez le tabellion mettre cela par écrit. Je viens de marier la fille de l'électeur palatin à notre prince et de calmer l'ire de l'électeur de Brandebourg, qui voulait que le prince épousât la sienne, une laideronne au nez camard et aux cheveux filasse. C'est un événement qui mérite d'être fêté.

Mathieu salua très bas et remercia de tout son cœur. Comme il n'avait pas de malice, il choisit tout bonnement une terre fort riche jouxte les propriétés de Colas-Dodu qui avait, après le duc de Guise, les plus belles terres du pays et l'on mit la chose en écrit chez le tabellion, qui se nommait Maître Arsène et portait une plume d'oie fichée dans sa perruque.

Lorsque Colas-Dodu apprit la chose, il se fâcha tout net. Il comptait justement arrondir son bien de cette parcelle et trouvait très mauvais qu'elle fut échue à Mathieu, un sans-le-sou, c'est-à-dire, à son estime, un vaurien.

Comme il n'osait pas s'en prendre au duc de Guise, il s'en prit au tabellion qu'il appela traître et maudit chien, puis à Mathieu, qu'il traita d'écornifleur et de larron.

— La terre est à moi, dit-il en remuant ses oreilles mal ourlées. Je trouve ce duc plaisant d'en disposer sans mon accord. Le propriétaire en était Alphonse Virelai qui me la promit avant de mourir intestat. Mais s'il n'y a pas de papiers, il y a des témoins du fait et je soutiendrai cette prétention devant le Parlement, s'il le faut. En attendant, je vais m'adresser au bailliage et nous verrons si ce duc et ce Mathieu osent soutenir le procès. La coutume veut que les terres intestates retournent au duc, mais celle-là ne l'est pas puisqu'on me la promit et que parole vaut testament.

Mathieu ne comprenait pas grand-chose à ce baragouin judiciaire, sinon que Colas-Dodu le menaçait de la Justice et, comme il était fort troublé, il s'en fut chez le duc qu'il trouva arrosant des jacinthes dans son jardin.

— Eh bien ! lui dit le duc. Es-tu content de ta terre et penses-tu y faire bonne récolte ? N'oublie pas une des clauses de notre marché : trois sillons de ton champ doivent être réservés pour des oignons de

tulipes et tes haies doivent être d'aubépine. Tu n'en auras guère moins de blé et plus de beauté, l'aubépine étant odorante et la tulipe gracieuse.

— Hélas, dit Mathieu, j'ai bien peur qu'il ne pousse qu'ajoncs et chardons dans ce champ bien plutôt que tulipes et aubépines. Colas-Dodu me veut faire un procès.

— Conte-moi cela, dit le duc.

Mathieu conta et le duc devint pensif.

— Voilà qui est fâcheux, dit-il. Je ne savais pas que feu Alphonse Virelai lui eût promis cette terre. S'il le peut prouver par témoins, voilà un procès perdu et ce faquin de Colas-Dodu est assez grand coquin pour en suborner quelques-uns qui jureront leurs grands dieux qu'ils étaient là lorsque la chose advint. J'ai connu un cas analogue. Tout pape qu'il fût, c'était de Grégoire que je parle, il fut débouté en Avignon au profit de l'un de ses camériers, qui fit témoigner que sa charge lui avait été promise par un Innocent et le pape Grégoire eut beau déclarer qu'il ne reconnaissait pas les dettes du pape Innocent, la juridiction prud'homme le condamna bel et bien. Il faut trouver quelque mauvais arrangement qui vaille mieux que ce bon procès. D'honneur, je ne peux tout de même pas déclarer la guerre pour un Colas-Dodu. Il y a des choses qu'un duc, même d'extrême bonne volonté comme je suis, ne peut faire sans déroger ; comprends cela, Mathieu.

— Je comprends, dit Mathieu, chagrin. J'aurais d'ailleurs trop peur que vous preniez quelque mauvais coup.

— Moi ? dit le duc en éclatant de rire, moi, un mauvais coup de ce Colas-Dodu ?

— Dame, dit Mathieu, sans vous faire offense, les coups sont les coups et si le bâton d'un Colas-Dodu heurte la tête d'un duc, il y laissera une bosse. Vous lui donnerez ensuite un grand coup d'estramacon au travers du corps, mais vous aurez la bosse au front. À ce propos, il me faut vous confier que les feuilles d'iris trempées et macérées dans l'alcool pur sont souveraines pour les faire disparaître.

— Je sais, dit le duc de Guise. J'ai expérimenté ce remède au siège de Châtelguyon-en-Auvergne et m'en trouvai fort bien. J'eus ensuite l'occasion de le recommander au margrave d'Anspach près duquel je négociais un trait d'alliance et lui ayant fait ainsi disparaître un œuf de pigeon qu'il s'était donné en se heurtant au chambranle de sa poterne, j'en tirai un plein succès pour mon ambassade, à cela près qu'un chambellan jaloux et qui était vendu au duc de Flandres me voulut empoisonner avec une décoction de belladone dans un flacon de vin du Rhin. Je ne dus mon salut qu'au fait que le vin du Rhin me donne des aigreurs d'estomac et que je ne bois que du Bourgogne. Le margrave averti fit saisir le traître et le fit périr sous la question.

— Quelle question ? demanda Mathieu.

— La question, parbleu, dit le duc. Il n'en est pas trente-six. La question, la seule et unique question, la ques...

Il demeura bouche bée l'espace d'une seconde, puis :

— Tu as raison, foi de duc. Il y en a deux. Celle que l'on donne et celle que l'on pose. Voilà la solution de ton procès. Nous allons faire un beau jugement de Dieu ; mais comme nous vivons en un siècle de lumières, nous substituerons l'intelligence à la force brute. As-tu entendu parler du Sphinx d'Égypte ?

— Qu'est-ce que l'Égypte ? demanda Mathieu.

— C'est le pays du Sphinx, expliqua le duc. Il est situé sur la route de Jérusalem et il y pousse, m'a-t-on dit, des fleurs qu'on appelle lotus et qui ressemblent à nos nénuphars. C'est une contrée fort sauvage et que hante un animal à tête d'homme et corps de lion, venu de Grèce. On l'appelle le Sphinx. Il arrête les passants et leur pose une question. Si le passant n'y peut répondre, il le dévore.

— Je préfère les renards de nos compagnes, dit Mathieu. Ils ne mangent que nos poules.

— Tu as raison, dit le duc, mais les renards ne parlent pas ; ils glapissent et ne nous seraient d'aucune utilité. Nous allons imiter le Sphinx d'Égypte et poser trois questions à Colas-Dodu. S'il n'y peut répondre, il aura prouvé que le champ de feu Alphonse Virelai que je te donnai en bonne foi ne lui appartient pas.

— Posez-les bien difficiles, alors, dit Mathieu.

— Pas trop, dit le duc, pas trop, car il faut que tu puisses y répondre aussi. Ne t'ai-je pas dit que c'est un jugement de Dieu ? Il faut que tu t'y soumettes et que tu répondes mieux que lui.

— C'est que je ne suis pas très fort en devinettes, dit Mathieu tout alarmé.

— Je te donnerai la réponse avant, dit le duc. Prends garde seulement à ne pas t'embrouiller. La chose advint à un comte de Fribourg que le prince protégeait et qui avait un différend avec un baron de Bade. J'étais choisi pour arbitre. Je posai deux questions dont je lui avais bien entendu soufflé la réponse. La première était : « Qu'est-ce qui se présente sous l'aspect le plus séduisant et ruine le plus sûrement l'homme ? » La seconde : « Qu'est-ce qui doit être servi fidèlement par un chevalier ? » La première réponse, c'était évidemment « Le péché », la deuxième « une dame ». Mon nigaud de comte intervertit les deux réponses et toute l'assistance ayant ri de sa bétise, il fut débouté. Je dois dire qu'il avait d'ailleurs tort et que ses prétentions n'étaient pas soutenables.

— Celles de Colas-Dodu ne le sont pas non plus, mais il est très malin et ne s'embrouillera pas comme votre comte, objecta Mathieu.

— Préfères-tu un procès qui, de bailliage en Parlement, durera vingt

ans et plus ? demanda le duc de Guise. Je puis, en ma qualité de seigneur de ce pays, imposer la procédure que je juge la meilleure avant que les plaideurs n'intentent leur action.

» Crois-moi, le mieux est que nous nous soumettions aux trois questions. Que risques-tu, imbécile, puisque c'est moi qui les poserai ? »

— Que me demanderez-vous ? questionna Mathieu.

— Eh bien, dit le duc en caressant sa barbe, ce qui était chez lui signe de perplexité, je te demanderai... euh ! ce qu'il y a de plus beau sur terre, ce qu'il y a de plus juste et ce qu'il y a de plus agréable.

— C'est à savoir ? demanda Mathieu.

— Quoi ! dit le duc soupçonneux, n'as-tu pas lu ton catéchisme ?

— Bien sûr que si, répondit Mathieu, mais je ne vois pas le rapport.

— Ce qu'il y a de plus beau, c'est la vertu, de plus juste, c'est Dieu et de plus agréable, c'est une conscience en repos.

— C'est dame vrai, dit Mathieu, et j'étais un sot de n'y pas penser. Je n'aurai garde de l'oublier. Mais si Colas-Dodu trouve aussi les réponses ?

— Cela n'est pas possible, dit le duc. Il n'aime pas les primevères et, par conséquent, il ne peut être que mécréant.

— Soit, dit Mathieu. Tentons l'épreuve. Au bout du compte, si je perds, j'espère que vous me donnerez un autre lopin pour me dédommager. Je vous y planterai un beau grand carré de colza. Ce sera tout bénéfique. Vous aurez les fleurs qui sont d'un jaune charmant et j'aurai l'huile qu'on tire de cette plante.

Le duc de Guise acquiesça et fit convoquer à son de trompe le ban et l'arrière-ban de ses vassaux. Au jour dit, qui était un dimanche après la grand-messe, on se réunit sur la terre contestée. Colas-Dodu pour cette fête avait mis son plus beau pourpoint et cachait son inquiétude sous un air de contentement qui faisait plaisir à voir ; Mathieu, qui n'avait pas de pourpoint du dimanche, portait son habituelle souquenille. Quant au duc de Guise, il avait revêtu une robe de grand juge, de velours noir fourrée de vair qui lui tenait très chaud et le laissait tout transpirant. Il tenait à la main une rose dont il respirait l'arôme avec délices en pensant à part soi que son parfum était plus agréable que le fumet de tous ces croquants.

Lorsque tout le monde fut assemblé et que dom Bidault, curé de la paroisse, eut récité le *Pater* et l'*Ave Maria*, il toussota trois fois et prit la parole.

— Il y a, dit-il, contestation pour la possession de la terre de feu Alphonse Virelai, mort intestat. Selon l'usage, elle est retombée dans mon patrimoine et j'en ai disposé en faveur de Mathieu, en considération de ce qu'il aime les primevères bien qu'il soit chargé de famille, Colas-Dodu, ici présent, soutient que cette terre lui a été

promise par feu Alphonse Virelai et offre de le prouver par témoins...

— J'en atteste, dit vivement l'Arsène Frachat qui était un grand vaurien, traîneur de savates, pilier de cabaret, propre à toutes besognes, même de mensonge.

— Tu n'as pas la parole, dit le duc. Ton jugement a moins de poids que celui de Dieu. Je vais poser trois questions auxquelles Colas-Dodu, d'abord, Mathieu ensuite devront répondre. Vous serez juges des meilleures réponses et la terre ira à celui qui aura le mieux répondu. Je commence. Colas-Dodu, dis-moi ce qu'il y a de plus beau sur la terre.

— C'est mon cochon, dit Colas-Dodu sans hésiter. Vous pouvez parcourir toute la province sans trouver le pareil. Il pèse 200 livres et je me proposais de le tuer pour Noël et de vous offrir un jambon qui, sans conteste, sera le meilleur que vous ayez jamais mangé.

Un murmure flatteur courut l'assemblée. Tout le monde connaissait le cochon de Colas-Dodu et opinait du chef qu'on n'avait jamais vu pareil cochon ni qui promît meilleur lard.

— Eh ! eh ! dit le duc en se pouléchant malgré lui les babines. Voilà qui n'est pas mal répondu, l'ami. Combien dis-tu qu'il pèse ?

— Deux cents livres, dit Colas-Dodu avec orgueil. Je ne le nourris que de glands pour que sa chair soit plus parfumée. J'ajoute que la hure, dont je vous veux aussi faire don, donnera un fromage de tête dont le Roi se réglera s'il vous vient faire visite.

— Allons, dit le duc, pensif, je crois que tu as bien répondu, et qu'on ne peut mieux dire. Passons à la seconde question.

— Holà, dit Mathieu, c'est une trahison, monseigneur. Je n'ai pas répondu, moi !

— Ah ! c'est vrai, dit le duc. Il faut aussi que tu répondes. Tant pis. Voyons si tu trouveras quelque chose de plus beau au monde que le cochon de Colas-Dodu.

— La vertu, dit Mathieu.

Le peuple regarda Mathieu avec étonnement. Personne n'avait pensé à la vertu et l'on pesait en silence les mérites respectifs du cochon de Colas-Dodu et de la vertu de Mathieu.

— Ou...i, dit le duc de Guise, réticent. La vertu, bien sûr, la vertu...

— Mathieu a gagné, dit dom Bidault avec décision. La Foi, l'Espérance et la Charité pèsent plus dans la balance que deux cents livres de cochon.

De peur de proférer un blasphème, Colas-Dodu n'osa pas dire que la vertu ne se découpait pas en jambon, mais il jeta un regard furibond sur le malencontreux curé et attendit la deuxième question.

— Qu'y a-t-il de plus juste au monde ? demanda le duc, soupirant après le fromage de tête dont le Roi ne se régalerait pas.

— Vous, dit Colas-Dodu. Tout le monde le sait ici et jusque dans les

Allemandes puisque le margrave d'Anspach vous a choisi pour juge voici trois ans avant Pâques.

Le duc de Guise, tout prévenu qu'il fût contre Colas-Dodu, ne put se tenir de saluer. Il caressa sa barbe et sourit à la ronde, quêtant les approbations de l'assistance.

— Ah ! ça, c'est bien vrai, dit la femme Adèle. Il n'y a pas plus juste que Monseigneur. Lorsque j'eus dispute avec cette vilaine ribaude d'Athénaïs, il me donna raison. Il faut vous dire qu'Athénaïs qui a quitté le pays depuis est une femme qui...

— Paix, dit le duc épouvanté à l'idée qu'Adèle allait reprendre le récit de la querelle depuis ses origines, on ne te demande pas de nous raconter l'histoire. Nous la connaissons aussi bien que toi. À toi, Mathieu. Connais-tu quelqu'un qui soit plus juste que moi ?

— Sauf votre respect, dit Mathieu, il y a le bon Dieu.

— Hum, dit le duc, en poussant un soupir de regret, tu as raison. Il y a le bon Dieu. Je suis obligé de dire que tu as gagné.

— Noël, cria dom Bidault, celui-là est inspiré du Seigneur et il a le droit pour lui !

Le peuple applaudit poliment. Il pensait à part lui que sur cette terre, il valait peut-être mieux s'adresser au duc qui était un brave homme aimant les fleurs qu'à ce Dieu qui recevait tant de prières contradictoires qu'il ne savait trop lesquelles satisfaire, mais le respect lui ferma la bouche et l'empêcha d'exprimer sa pensée.

— Voyons, dit le duc, il ne reste qu'une question : Colas-Dodu, qu'y a-t-il de plus agréable au monde ?

Colas-Dodu réfléchit en se grattant le crâne. Les réponses de Mathieu le rendait circonspect et il ne voulait pas perdre sa dernière chance. Il fit un effort prodigieux pour trouver une réponse qui convînt.

— Je dirais bien que c'est d'avoir la terre de feu Alphonse Virelai, dit-il, mais en y réfléchissant, il doit bien y avoir autre chose.

— Prends ton temps, dit le duc. Je ne veux pas te précipiter, l'ami. Juste réponse vaut méditation.

— Je crois, dit Colas-Dodu après avoir bien réfléchi, que c'est de manger du jambon de mon cochon. Si vous en goûtiez, vous seriez sûrement de mon avis. Rien que de voir ce cochon, on devine qu'il a un jambon à nul autre pareil. À moins que rien ne soit plus agréable que d'aller cueillir des primevères dans les bois.

— Il est vrai, dit le duc, que c'est une occupation très agréable.

— Voilà, cria Colas-Dodu, ravi d'avoir trouvé. C'est de cueillir des primevères et après de manger du jambon de mon cochon.

— Je croyais que tu n'aimais pas les primevères, dit le duc. Si tu les aimes, cela change tout. N'est-ce pas que les primevères sont des fleurs charmantes ?

— Sans doute, dit Colas-Dodu. Personnellement, j'aime mieux mon cochon, mais il faut de tout pour faire un monde : des primevères et du lard.

— Ah ! dit le duc, tu me troubles. Je crois que tu as gagné la dernière manche.

— Non pas, dit Mathieu. Rappelez-vous, monseigneur. Ce qu'il y a de plus agréable au monde, c'est d'avoir la conscience en repos.

— C'est vrai, cria dom Bidault. Et Mathieu a également fourni la meilleure réponse à la dernière question. La terre de feu Alphonse Virelai lui revient de droit.

Le duc de Guise respira sa rose avant de rendre sa sentence. Il regrettait le jambon et le fromage de tête, mais il ne pouvait donner tort à Mathieu et d'autant moins qu'il lui avait lui-même indiqué les réponses.

— Vous êtes tous d'accord ? demanda-t-il.

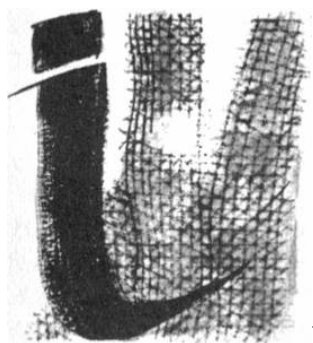
— Oui, répondit le peuple d'une seule voix, tandis que les plus proches de Mathieu le saisissaient par les jambes pour le porter en triomphe. Vive Mathieu !

— Eh bien, dit le duc, Mathieu a gagné la terre de feu Alphonse Virelai, mort intestat. Et pour châtiment, Colas-Dodu qui a faussement prétendu qu'elle lui appartenait tuera son cochon à Noël et me livrera le jambon et la hure.

C'est ainsi que Colas-Dodu perdit à la fois sa terre et son cochon. Vous qui songeriez à l'imiter dans ses larcins, que ceci vous serve de leçon.



La couverture de laine bleue



L n'y a pas bien longtemps de ça, vivait à Abbeville un riche marchand nommé Pacôme, qui avait femme, fils et ennemis. Il avait déclaré la guerre à d'autres bourgeois qui menaçaient son commerce et tant s'en fit que pour préserver femme et fils, il s'en vint s'établir à Amiens, rendit hommage à l'évêque et devint son bourgeois. Comme il était travailleur, courtois et probe, il augmenta ses richesses et devint. Dieu aidant, l'un des plus considérables de la ville.

Les années passèrent. Il grisonna et sa femme mourut. C'était une compagne fidèle, assidue aux offices, tenant bien le ménage et qu'il pleura de tout son cœur. Son fils, devenu grandet, pleurait aussi.

— Beau fils, lui dit Pacôme, ne lamente pas le sort. La mort nous prend tous à l'heure inscrite au grand livre et nul ne peut l'éviter. Si cruelle qu'elle soit, il faut s'y résigner. Tu as belle prestance et belle fortune, tu es beau bachelier et en âge de fonder à ton tour un foyer et d'y mettre femme. Je suis vieux et je ne voudrais pas te laisser seul dans cette ville d'Amiens, qui n'est pas la nôtre. Si je trouvais fille bien née, ayant une parentèle honorable et nombreuse, je te la ferais très volontiers épouser et ne reculerais pas devant la dépense.

— J'aimerais assez notre voisine, dit Jacques – c'était son nom auquel on ajoutait volontiers le sobriquet de Malard, parce qu'il aimait chasser le canard sauvage dans les marais proches d'Amiens et qu'il en tuait beaucoup. – Elle est de noble maison et, bien qu'un peu fière, tout à mon goût.

— Elle est, en effet, de maison noble, répliqua Pacôme, et l'on dit

dans Amiens que son père et ses oncles se sont ruinés pour suivre les tournois, tous prisés d'armes(30) qu'ils soient. Mais si elle vous plaît, je vous la donnerai si son père y consent.

Ayant mis ses beaux habits et sa fourrure de vair, il s'en fut rendre visite au noble homme qui s'appelait Geoffroy. Il fut reçu avec d'autant plus d'honneur que Geoffroy et ses frères, qu'on appelait Geoffroy Cadet et Estienne Maréchal parce qu'il avait commandé la cavalerie de la place, s'étaient tout de bon minés en tournois et avaient engagé tous leurs biens, terres, bois, châteaux pour les suivre. Ils avaient eu l'infortune d'être souvent vaincus et mis à rançon après avoir été dépouillés, comme d'usage, de leur palefroi et de leurs armes. Il ne leur restait que cette maison juxte la demeure de Pacôme et qu'ils n'avaient pu engager comme le reste parce qu'elle appartenait à dame Alberte, la jeune fille que convoitait Jacques Malard, de droit d'héritage maternel et se trouvait inaccessible.

— Beau sire, dit Geoffroy à Pacôme, tout prud'homme que vous soyez, vous n'êtes pas noble et je ne puis vous donner ma fille sans autre garantie. Que lui donnerez-vous si elle épouse votre Jacquot Malard ?

— Messire, dit Pacôme, j'ai, tant en marchandises qu'en deniers, quinze cents livres ou à peu près que j'ai honnêtement gagnés par mon négoce. Mon fils Jacques en aura la moitié.

— Cela n'est point suffisant, rétorqua Estienne Maréchal. Si au moment de mourir, vous vous faisiez recevoir templier, moine noir ou moine blanc(31), vous pourriez laisser votre avoir au Temple ou au couvent et que resterait-il à ma nièce Alberte ? Non, non ! Il faut que vous abandonniez tout jusqu'au dernier sou et alors, seulement, je donnerai mon approbation à ces noces.

Le père d'Alberte opina du bonnet et aussi Geoffroy Cadet. Pacôme se prit à réfléchir et regarda longuement son fils.

— Soit, dit-il. Il ne sera pas dit que je n'aurai fait pour Jacquot, que je vis si petit et que sa défunte mère aimait tant, tout mon possible. S'il épouse votre fille, je lui donnerai tout ce que j'ai de vaillant sans rien garder.

— Vous êtes un brave homme, dit Geoffroy, et foi de chevalier, je vous engage ma fille.

On convoqua le tabellion et, devant lui, Pacôme signa l'acte qui le dépossédait de tous ses biens au profit de Jacques Malard, son fils, et de si rase manière qu'il n'avait même plus de quoi prendre un repas si Jacques ne le lui octroyait. Aussitôt, Geoffroy prit Alberte par la main et la mena au jeune homme.

Les noces furent célébrées en présence de Mgr l'Évêque d'Amiens, dont Pacôme était le bourgeois, et les jeunes époux s'installèrent dans l'hôtel Geoffroy.

Jacques Malard, tout en chassant le canard sauvage, faisait prospérer le commerce qu'il tenait de son père ; Alberte s'occupait du ménage et du petit Jehan, le fils qui lui était né un an après la noce et que le bon grand-père Pacôme ne cessait de gâter, en construisant pour lui de petits moulins qu'il faisait tourner dans les ruisseaux et en lui contant de belles histoires du temps des Croisades.

Ainsi coulèrent les années. De gris, les cheveux de Pacôme étaient devenus blancs et sa taille, de droite, voûtée. Jacques Malard était devenu un commerçant notable, patron de sa confrérie, respecté des grands et craint des petits ; dame Alberte était devenue une forte dame un peu couperosée et toujours aussi fière ; le petit Jehan était un bel adolescent qui parlait déjà le latin, et son grand-père maternel, comme ses grands-oncles, étaient morts, deux de maladie, le troisième, Geoffroy Cadet, dans un tournoi où une lance brisée l'avait transpercé par malaventure.

La présence de Pacôme pesait à Alberte. Ce vieillard, si propre qu'il se tînt, lui donnait la nausée et elle soupirait en comptant chaque quignon de pain qu'il mangeait.

— Sire, dit-elle un jour à Jacques Malard, je veux que vous donniez congé à votre père. Il ne sert de rien, consomme de trop et nous ruine.

— Y songez-vous, dame Alberte ? répliqua Jacques. C'est lui qui s'est ruiné pour nous et ce serait de la plus noire ingratitude.

— Ce sera lui ou moi, dit Alberte. Si vous ne le jetez dehors, c'est moi qui sortirai de céans.

Elle insista tant au long des jours que Jacques finit par se laisser fléchir.

— Père, dit-il à Pacôme, il faut vous en aller. On vous a nourri dans cet hôtel douze ans et tout a une fin. Allez chercher pitance ailleurs.

Pacôme, tout vieux qu'il fût, se prit à pleurer.

— Je n'ai que trop vécu, dit-il avec amertume, puisque mon fils me chasse. Mon fils, je te demande en grâce de ne pas me jeter à la rue. Permets-moi seulement de rester dans la cour de cet hôtel pour que je puisse voir grandir ce petit Jehan que je chéris. Je me contenterai de peu. Je n'ai besoin de paille ni de matelas, pas même de feu. Laisse-moi vivre sous cet apprentis et me donne chaque jour les reliefs de ta cuisine. Je n'ai plus guère à vivre et le bien que tu me feras te sera compté au ciel.

Insensible à ses pleurs, Jacques Malard s'endurcit encore. Il craignait Alberte et ne se souciait pas de nouvelles scènes.

— Dépêchez-vous, dit-il. Allez-vous-en et que ce soit avant ce soir !

— Où irais-je ? gémit le vieillard Pacôme. Je ne possède ni sou ni maille et qui voudra m'héberger quand mon propre fils me jette dehors ?

— Je n'en puis mais, répondit Jacques. Cela n'est pas de mon plein

gré, mais il le faut et j'en ai assez dit.

Pacôme joignit les mains. L'âge autant que le travail les avait tavelées. Elles tremblaient et de grosses veines bleues les sillonnaient comme autant de ces chemins de misère auxquels son fils le vouait.

— Je m'en vais, dit-il humblement. Mais j'ai un vêtement bien mince et qui ne me défendra pas du froid qu'à mon âge je redoute. Donne-moi au moins une couverture pour me couvrir.

— Je n'en ai pas, dit Malard sèchement.

— Beau fils, supplia le pauvre homme, juste une des couvertures dont tu couvres tes chevaux !

— Allons, dit Malard avec impatience, je vois que je n'en sortirai pas si je ne te donne quelque chose. Soit, prends une couverture.

Et appelant son fils Jehan qui écoutait sans rien dire.

— Holà, Jean ! va-t'en à l'écurie et donne à ton grand-père la couverture bleue dont je couvre mon cheval noir.

— Elle est déchirée, dit Jehan sans sourciller.

— Déchirée ou non, donne-la-lui...

— Comme il vous plaira, dit Jehan.

Le grand-père Pacôme, le visage ruisselant de larmes qui coulaient dans ses rides comme autant de ruisseaux, le suivit. La froideur de son petit-fils le désespérait plus encore que la dureté de Jacques Malard, le chasseur de canards sauvages.

Arrivé à l'écurie, Jehan prit dans sa poche un couteau et, saisissant la couverture bleue dans sa main gauche, il entreprit de la couper en deux comme saint Martin coupant son manteau pour un pauvre.

— Que fais-tu ? chevrota le pauvre Pacôme. Ne veux-tu pas me donner cette couverture tout entière ? Serais-tu plus cruel encore que ton père ? Ah ! jamais homme ne fut plus malheureux que moi !

— Vous n'aurez que cette moitié, dit Jehan. Allez le dire à mon père. Je ne vous en donnerai pas plus.

La couverture tranchée, déchirée, gisait à terre. Elle était plus semblable à un chiffon de laine qu'à une couverture propre à réchauffer le corps tremblant du pauvre vieux.

Chancelant sur ses vieilles jambes, Pacôme revint vers son fils pour une ultime supplication.

— Beau fils, dit-il à Jacques, pourquoi n'exécute-t-on pas tes ordres ? Jehan ne veut même pas me donner une couverture entière. Vois, il a gardé la moitié de celle que tu m'accordas...

— Jehan, cria Malard, venez ici ! Pourquoi n'avez-vous pas donné à votre grand-père cette couverture bleue tout entière ?

Jehan le regarda bien en face. Il tenait encore son couteau et sur le bras la moitié de la couverture.

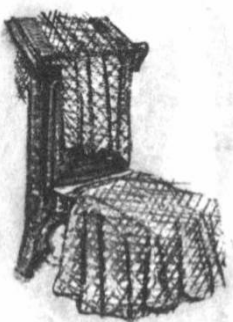
— Eh bien ? dit-il, que resterait-il pour vous lorsque vous serez vieux ?

— Comment, dit Malard tout suffoqué, que voulez-vous dire par là ?

— Rien que ce que je dis, reprit paisiblement le jeune homme. Mon grand-père s'est ruiné pour vous et vous le chassez. Je vous traiterai de même un jour. Vous me donnerez votre avoir comme il vous a donné le sien et je vous en saurai le même gré. Vous aurez de moi ce qu'il a de vous : un lambeau de couverture sans même un morceau de pain.

Pancôme soupira et lui sourit à travers ses larmes. Il avait compris la générosité de l'enfant et le sens de la leçon qu'il donnait à son père. Jacques Malard, lui, rougit jusqu'aux cheveux. Les paroles de Jehan le transperçaient comme un fer rouge et lui donnaient honte de sa conduite. Il se tourna vers Pacôme.

— Père, lui dit-il en mettant un genou en terre, je vous supplie de me pardonner. Ma femme et le diable – et c'est tout un – m'ont surpris. Dieu m'a éclairé par la bouche de cet enfant. Je vous institue seigneur et maître de cet hôtel et quiconque y trouvera à redire aura affaire à moi. Si ma femme, dame Alberte, s'y oppose, je la ramènerai à la notion de ses devoirs. Je ne mangerai ni ne boirai que vous ne soyez servi avant moi. Je ne mettrai pourpoint de laine que vous n'ayez manteau fourré de petit-gris et ne coucherai dans mon lit qu'après avoir bassiné le vôtre et mis une bûche dans l'âtre de votre chambre. C'est à vous que je dois tout et je ne l'oublierai désormais. Et vous, Jehan, venez m'embrasser. Vous valez mieux que moi. Donnez-moi la moitié de cette couverture bleue que vous tenez dans votre main. Je la veux mettre dans mon oratoire sur mon prie-Dieu et rendrai grâce au Seigneur chaque fois que j'y poserai le genou.



Les trois aveugles du Crotoy



L'advint une fois que trois aveugles partis de Berck cheminaient sur la route du Crotoy. Ils n'avaient ni sou ni maille, ni homme ni chien pour les conduire. La coupe en bois qui leur servait de sébile à mendier au porche des églises était leur seule fortune. Ils chantaient pourtant, car ils étaient d'âme simple et psalmodiaient un psaume, le bâton tâtant les pierres et l'oreille au guet.

Or, les fers de deux chevaux sonnait sur le chemin leur fit comprendre que deux cavaliers marchaient à leur rencontre venant de Saint-Valéry, peut-être d'Abbeville ; d'Amiens, qui sait ; de Beauvais, peut-être, voire de Paris. Ils s'arrêtèrent tous trois, se rangèrent le long de la haie et d'une même voix dirent :

— Sire cavalier, faites-nous quelque bien. Par le grand saint Valéry qui annonça à Monseigneur Hugues Capet qu'il serait couronné roi de France, nous vous conjurons de nous aumôner. Qui donne au pauvre prête à Dieu et pauvres nous sommes et plus que misérables, puisque nous n'y voyons pas.

Les chevaux s'arrêtèrent et une voix claire et fraîche de très jeune homme s'éleva, rieuse :

— Par saint Valéry, puisque saint Valéry il y a, voilà trois beaux mendiants ! Vois, l'Hébété, s'ils ne sont pas plaisants avec leur hanap tendu pour l'aumône, leur complainte à l'unisson et leur bâton de houx dans la dextre. Jusqu'à leurs barbes qui sont pareilles ! Il n'y en a pas d'aussi beaux dans toute la Picardie et pas même sur la Montagne Sainte-Geneviève de Paris, en notre docte Quartier Latin.

» Tout écolier que je sois, je leur veux faire la charité. Tenez, braves gens, voici un besant d'or(32) que je vous donne pour vous trois. Faites-vous tailler la barbe par le premier perruquier et portez-vous bien ! »

— Dieu vous le rende, dirent les trois aveugles avec un ensemble parfait.

L'écolier se mit à rire et son valet l'Hébéte l'imita par politesse, comme il faisait toujours.

— Sire François, dit-il à voix basse, pourquoi avez-vous fait semblant de leur donner ce besant et l'avez-vous remis en votre escarcelle ?

— Chut ! dit l'écolier. Je me veux divertir un brin. Chacun va croire que c'est l'autre qui a le besant d'or. Descendons de cheval sans faire de bruit et voyons la suite.

Ils firent mine de s'éloigner et l'écolier, ayant remis son cheval à l'Hébéte avec mission de le mettre à l'écurie de la première auberge du Crotoy et puis de le rejoindre, écouta ce que disaient les trois aveugles.

— Voilà un fier imbécile, dit le premier aveugle croyant sire François parti. Ces jeunes gens ne savent pas la valeur de l'argent ! Nous donner un besant d'or quand trois deniers auraient fait notre affaire !

— Tant mieux, dit le second. Il faut bien des béjaunes pour que nous puissions parfois festoyer. Que proposez-vous, mes frères en cécité ?

— Eh bien ! dit le dernier, allons au Crotoy et buvons frais. J'ai ouï dire que Maître Jules avait reçu du petit gris de Soissons et du blanc d'Épernay.

— Allons, dirent les trois d'une même voix.

Tâtant la pierre de leurs bâtons, ils se dirigèrent donc vers le Crotoy, suivis à quelques mètres par messire François qui se tenait les côtes de rire en songeant à la suite de l'aventure. Il n'y avait guère qu'un quart de lieue pour atteindre à la ville et, clopin-clopant, le chemin fut bientôt fait. L'Hébéte rejoignit son maître juste comme ils entraient au Crotoy. L'écolier lui fit signe de se taire. Ils virent de loin, au détour d'une ruelle, la branche de pin d'une auberge et le cri de l'aubergiste ne tarda pas à frapper l'oreille des trois aveugles :

— Vin frais ! Vin frais ! Vin de Soissons, vin d'Auxerre ! Frais et nouveau ! Il y a ici pain blanc, viande chaude et harengs de Boulogne ! On peut loger à l'aise et bien employer ses écus(33) !

Guidés par la voix du crieur les trois aveugles se retrouvèrent bien vite dans l'auberge.

— Bel hôte, dit le premier qui était le porte-parole des deux autres, ne prenez garde à nos haillons, à notre barbe, à nos bâtons. Par le grand saint Valéry, nous avons de quoi vous payer et voulons être à

part, entre nous, comme les habitués.

— Entrez ! entrez ! dit l'hôte. Vous serez à votre aise dans la salle d'en haut pendant toute une semaine et il n'y a rien de si bon au Crotoy que vous ne le puissiez trouver ici.

— Allez, dit l'aveugle, et qu'on ne rechigne sur rien !

On leur servit un repas à cinq services à la table d'honneur comme s'ils étaient chevaliers, à savoir : pain, viande, poisson, et vin en abondance et à volonté.

De joie, les trois menèrent si grand bruit qu'on eût cru une compagnie d'archers en goguette.

— Bois, fils ! Si je t'en verse, tu m'en verseras après !

— À la santé du sot qui nous donna un besant d'or !

— À boire ! À boire ! Le saucisson me donne soif !

Jusqu'à minuit ils burent, mangèrent et chantèrent en chœur et il fallut la femme, la fille et la nièce de l'aubergiste pour les guider ensuite jusqu'aux lits qu'on leur avait préparés.

Pendant ce temps, sire François et l'Hébété mangeaient tout simplement dans la cuisine et couchaient dans l'écurie. À l'aube, ils furent debout. L'Hébété bâillait à se décrocher la mâchoire. Il ne commençait à s'éveiller vraiment qu'à l'angélus de midi et son aspect mélancolique de grand flandrin somnolent lui avait valu son surnom. L'écolier François, lui, était leste et d'œil clair. La farce touchait à son dénouement et il se promettait bien du plaisir à y assister.

— Pour le clerc, son écuyer et les deux chevaux, disait le valet à l'hôte, la dépense se monte à cinq sous ; mais pour les trois aveugles, ils en ont pour quinze sous, tant ils se sont empiffrés.

— Ajoute un sou pour le tapage, dit l'hôte, et va leur réclamer l'écot. Je ne m'inquiète pas pour le clerc, mais ces trois mendiants braillards ne me disent rien. Je connais l'engeance : elle a souvent de l'argent et souvent point du tout. Si l'on n'avait peur de vexer la pratique, on se ferait payer d'avance par ces faméliques qui nous viennent demander pitance !

— Bien, bien ! dirent les aveugles lorsque le valet se fut acquitté de sa mission. Seize sous, c'est honnête. Dis à ton maître qu'il ne s'inquiète pas. Dès que nous serons vêtus, nous le paierons.

Tous les trois descendent. L'écolier François, dans la grande salle, rit sous cape. L'hôte est à son fourneau, toque en tête et majestueux comme si les aveugles pouvaient le voir.

— Sire hôte, dit le premier aveugle, vous nous avez fait bonne chère et nous allons vous payer de bon argent. Avez-vous de la monnaie d'un besant ?

— Oui da, dit l'hôte. Donnez-le.

— Qui a le besant ? demande l'aveugle. Est-ce toi, Robert Barbefleurie ?

— Non, dit Robert, c'est Aristide.

— Point du tout, dit Aristide. C'est à toi que le petit clerc a donné ce besant.

— À moi ! Tu veux rire !

— Allons, truands ! dépêchez ! dit l'hôte qui s'impatiente.

— Prenez patience, dit l'aveugle premier. Barbe-fleurie, mon mignon, donne ce besant et ne fais pas la bête.

— Je n'ai pas de besant, proteste Barbefleurie. Demande-le à Aristide.

— Comment aurais-je le besant ? proteste Aristide. Si tu ne l'as, Robert, c'est que Prosper le Ferrand l'a reçu !

— Allons ! dit Prosper inquiet. Ne plaisantons pas ! Robert était le premier sur la route. C'est lui qui a eu ce diable de besant.

— Non ! dit Robert. C'est Aristide. Il était le dernier !

— Nenni, dit Aristide. C'est Prosper, il était au milieu !

— Qui que ce soit, dit l'hôte en colère, je veux mes seize sous ! Et qu'on se dépêche si l'on ne veut aller en prison !

La dispute recommence et les propos s'aigrissent. Les trois aveugles sont près d'en venir aux mains. Déjà ils se cherchent à tâtons, brandissent l'un contre l'autre leur gourdin. Déjà l'hôte va chercher sa trique pour les mettre d'accord et se payer sur la bête, lorsque le clerc, pâmant de rire, intervient :

— Qu'est-ce que cette fête de Fous, l'hôte, et que veulent ces aveugles qui se disputent ?

— Comment ! ils m'ont bu et mangé pour seize sous et veulent m'attraper ! Beau sire, ils en auront dommage et honte !

— Bah ! dit sire François, mettez cela sur mon compte et prenez que je vous doive vingt et un sous. Il faut être pitoyable aux pauvres gens !

— Dieu vous le rendra, dit l'hôte tout content.

— Ma foi, dit le clerc tout réjoui à l'idée d'une nouvelle farce, vous ne pensiez pas si bien dire. Connaissez-vous le curé de votre paroisse ?

— Oui dame, dit l'hôte, il se nomme Monsieur Thomas et c'est un homme de bien, comme vous-même.

— Auriez-vous confiance en lui s'il se chargeait de ces vingt et un sous que je vous dois ?

— Par Dieu, je lui ferais crédit de vingt et une livres s'il me le demandait.

— Eh bien, suivez-moi. Je vous ferai payer à l'église ; dites à votre valet de me laisser partir librement quand je reviendrai. Toi, Hébété, prépare les chevaux et les bagages. Il nous faut, sans perdre de temps, reprendre le chemin de Berck où l'on m'attend pour m'introniser docteur.

L'hôte, ébloui par ce titre, salue jusqu'à terre. Les aveugles déguerpissent en se gourmant sur le besant perdu. Sire François

entraîne l'aubergiste à l'église, le fait asseoir dans le chœur.

— Patientez un bon moment, dit-il. Je n'ai pas le temps d'attendre que la messe soit dite. Je vais prévenir M. Thomas de vous payer les vingt et un sous dès qu'il aura prononcé l'*ite Missa est*.

— Voilà qui est bien, dit l'aubergiste. J'attendrai donc, ne voulant pas faire languir ceux qui, à Berck, doivent vous remettre le bonnet carré du doctorat.

Très satisfait, le clerc gagne la sacristie et y aborde M. Thomas qui mettait son aube.

— Sire Thomas, lui dit-il, voici douze deniers⁽³⁴⁾ pour vos pauvres. Écoutez-moi, car tous les clercs doivent être amis. J'ai logé cette nuit chez un bourgeois qui paraît prud'homme et loyal, mais qui est fou. Hier soir, pendant que nous soupions, la fièvre jaune l'a saisi. J'ai prié saint Mathurin⁽³⁵⁾ et l'accès est passé, mais ce matin, il a encore la tête pesante et meurtrie. Je vous prie, après votre messe, de lui lire un évangile sur le chef⁽³⁶⁾.

— Volontiers, dit le prêtre. Ce sont des services qui ne se refusent pas. Où est votre bourgeois ?

— Là, dans le chœur. Ce gros homme à nez rouge.

— Eh, dit le prêtre, c'est l'aubergiste Aldebert, le patron de la Croix d'Or. J'avais toujours bien pensé qu'il avait un grain...

Il va le voir et, s'adressant à lui :

— Ne craignez point, Aldebert. Dès ma messe dite, je ferai votre affaire.

— Voilà qui est parfait, reprend l'aubergiste. C'est bien aimable à vous et je n'ai plus rien à dire à ce clerc, sauf à le remercier.

— Adieu donc, dit sire François en s'éclipsant. Je m'en vais chercher mon brave l'Hébété et poursuivre ma route. Dieu vous assiste tous.

Et plus riant que jamais, il s'en va, fendant la foule dominicale qui emplissait l'église, monte à cheval et tire des deux.

La messe dite, sire Aldebert s'approche du curé. Le curé ne lui laisse pas dire un mot :

— Vite, à genoux. Mettez cette étole autour de votre cou, pauvre homme⁽³⁷⁾. Petit garçon, donnez-moi les saints Évangiles.

L'enfant de chœur donne le gros livre tandis que l'aubergiste, ne comprenant rien à ce cérémonial, proteste.

— Holà, sire Thomas ! je ne suis pas venu ici pour cela. Mes vingt et un sous, s'il vous plaît.

— Le voilà qui divague, dit le prêtre. Allons, à genoux et vite. C'est son accès qui le reprend !

— Mes vingt et un sous, dit le bonhomme Aldebert.

— Paix, paix, dit le prêtre. Vous tous qui êtes dans cette église, priez pour ce pauvre Aldebert. Il a la fièvre chaude !

Un murmure d'oraison emplit le chœur et les transepts. L'aubergiste

s'agite comme un possédé :

— Voyez comme ce prêtre se moque de moi avec son livre. Je n'ai que faire de ce livre. Je veux mes vingt et un sous !

— Beau doux ami, dit le prêtre, pensez à Dieu, il vous soulagera !

Il lui met l'évangile sur la tête et commence à lire tandis que l'autre s'agite et rugit des injures. Le prêtre effrayé appelle au secours et conjure les paroissiens de lui venir en aide et de tenir le malheureux dément pendant qu'il l'exorcise. Quatre fidèles aux muscles solides – il y a parmi eux le maréchal-ferrant Nicolas et c'est tout dire – se précipitent et attrapent Aldebert aux membres en lui glissant des paroles de réconfort. Les femmes se signent. On lui lit l'Évangile, on l'asperge d'eau bénite tandis que, l'écume à la bouche, il réclame ses vingt et un sous qui font une livre et douze deniers.

La cérémonie finie, le prêtre le renvoie :

— Allez, pauvre homme. Dieu ait pitié de vous. Vous avez été bien tourmenté.

Aspergé, évangélisé, exorcisé, le pauvre Aldebert, tout honteux, s'en va, ne comprenant rien à cette aventure et la risée de tous.

Il n'y comprit jamais rien et toute sa vie durant – qui fut longue, par grâce de Dieu – il se demanda ce qui lui était advenu et pourquoi on l'avait pris pour fol quand il ne faisait jamais que réclamer son dû.



Le second Vert-Vert



ORSQUE le doux Jean-Baptiste Gresset, qui devait fonder en 1750 l'Académie d'Amiens, écrivit son aimable « Vert-Vert », histoire d'un perroquet nivernais qui, prêté aux Visitandines de Nantes, apprend en voyage de vilains mots qu'il répète en toute innocence aux religieuses scandalisées, il ne se doutait guère que moins de cinquante ans plus tard, un autre « Vert-Vert » pousserait des exclamations bien plus subversives encore, dans sa propre province.

M. le chevalier de Vieffville l'avait rapporté des Amériques à sa sœur Caroline. C'était un bel ara vert et or avec une touffe de plumes rouges sous la gorge. M^{lle} Caroline de Vieffville était alors une aimable jeune fille, grande admiratrice des philosophes et grande lectrice des romans du temps. Elle appela le perroquet « Vert-Vert » en souvenir de l'oiseau de Gresset, son compatriote, et lui apprit à prononcer quelques phrases aimables telles que « Vive le Roi ! », « As-tu bien déjeuné, Jacquot ? Et de quoi, de rôti de roi ! » Le perroquet faisait l'admiration du voisinage par la facilité de son élocution et l'avidité avec laquelle il croquait de son bec noir et cornu les graines qu'on plaçait dans sa mangeoire.

La Révolution venue, M. le Chevalier de Vieffville suivit les princes en exil, laissant dans la gentilhommière amiénoise sa sœur devenue M^{me} de Béthune, sa nièce Françoise, les filles Pitré et Farinaux, lingère et bonne d'enfant, et le perroquet Vert-Vert. M. de Béthune était mort en 1787 à la fleur de l'âge, regretté de tous les siens, et il ne tient donc aucune place dans ce récit.

M^{me} de Béthune vivait modestement entre sa fille, ses deux femmes et son ara. Par prudence, elle se faisait appeler la citoyenne Béthune et n'ayant jamais nui à quiconque ne pensait pas qu'on pût lui vouloir du mal.

Elle ne se méfiait pas du dénommé Aldebert Mouroux, palefrenier congédié en 1786 par M. de Viefville pour ivresse notoire, vol d'avoine dans les écuries et manifestations scandaleuses sur la voie publique. Le dénommé Aldebert Mouroux était devenu le citoyen Brutus Épaminondas Mouroux, président de la section des sans-culottes du quartier Leu, ci-devant Saint-Leu, juré au tribunal révolutionnaire du département de la Somme. Il se targuait, au nom de Jean-Jacques Rousseau qu'il n'avait point lu, d'être sensible et vertueux et il entendait régénérer la république une et indivisible par la sainte guillotine. Il s'écriait volontiers avec l'Ami du Peuple Jean-Paul Marat : « On m'a traité de sanguinaire lorsque j'ai proposé d'abattre cinq cents têtes pour assurer la liberté : c'était au contraire un conseil d'humanité et de justice. » Aussi bien faisait-il de son mieux pour assurer la liberté et envoyait-il avec frénésie les ci-devant et les suppôts de la réaction au « rasoir national ».

Lorsque le citoyen Caton Morin lui apprit qu'il y avait dans le quartier un volatile réactionnaire dressé à crier « Vive le Roi » pour provoquer au rétablissement de la tyrannie, il fit aussitôt la relation qui s'imposait entre la citoyenne Béthune et M^{lle} de Viefville, sœur d'un aristocrate émigré. D'une traite, il courut chez le citoyen André Dumont, député de la Somme et représentant en mission dans le département dont il était originaire. Le citoyen conventionnel André Dumont était un homme mince, à longue figure qu'allongeait encore une sorte de chapeau haut-de-forme à ruban tricolore surmonté de trois plumes aux couleurs de la nation. Il portait sur son frac une cocarde et une écharpe que le peintre anonyme, qui a fait de lui un portrait qu'on peut voir au musée de Picardie, n'a pas manqué de reproduire afin de rendre imposant un personnage d'allure fuyante et, à tout prendre, peu rassurant. À cette époque, le citoyen André Dumont était on ne peut plus féroce en paroles. Comme il avait de manière très effective voté la mort de Capet, la Convention Nationale prenait pour argent comptant les rapports qu'il lui adressait et dans lesquels il n'était question que de fusillades en série et de décollations par groupes compacts d'ennemis de la Patrie. Ses discours n'étaient pas moins redoutables. Il n'y était question que « du glaive de la loi prêt à s'abattre sur les traîtres » et « du filet largement tendu pour prendre le gibier de la guillotine ». Dans la pratique, le citoyen André Dumont était beaucoup plus modéré. Fin comme un bon Picard, il s'adaptait aux nécessités de l'heure. L'heure était à la Terreur, il était terroriste juste ce qu'il fallait. Au 9 thermidor, il fut de ceux qui

renversèrent Robespierre et il finit sa carrière comme préfet de l'Empire. Ce n'est pas lui qui se fût livré aux excès de son collègue Joseph Lebon, qui opérait dans l'Artois et avait sous sa terrible juridiction la partie côtière de la Picardie, devenue le Pas-de-Calais. Ce Joseph Lebon, professeur de rhétorique en rupture de soutane, n'était peut-être pas un méchant homme, mais il avait un ennemi nommé Guffroy. Dénoncé pour sa tiédeur révolutionnaire et s'étant à grand peine tiré de ce mauvais pas, il crut bien faire en se faisant massacreur. Lorsque le vent tourna, Guffroy renversa sa dénonciation, l'accusa de barbarie et le fit bel et bien décapiter.

Dumont écouta donc avec les marques du plus vif intérêt le rapport du citoyen Brutus Épaminondas Mouroux, le félicita pour sa vigilance révolutionnaire et, séance tenante, signa un ordre d'arrestation des citoyennes Béthune, ci-devant de Vieffville, Pitré et Farinaux.

Les pauvres femmes se retrouvèrent en nombreuse compagnie dans une prison fétide. Elles n'imaginèrent pas un instant qu'elles devaient ce coup du sort au perroquet Vert-Vert et aux citoyens Caton Morin et Brutus Épaminondas, ci-devant Adalbert Mouroux. Convaincues de leur innocence, fortes des cartes de civisme qui leur avaient été délivrées par la section locale, un peu irrégulièrement à vrai dire et surtout parce que le citoyen-secrétaire, Anaxagoras Monteil, se souvenait des bienfaits que M^{me} Béthune, née Vieffville, avait jadis répandus sur la famille du pauvre Jules Monteil, frotteur de son état, elles attendaient sans trop d'inquiétude leur comparution devant le Tribunal révolutionnaire.

De fait, l'accusateur public transpirait beaucoup à chercher un motif valable d'inculpation. Il n'était pas comme son collègue parisien Fouquier-Tinville à qui suffisait le moindre ragot. Dûment stylé par le conventionnel André Dumont et brave homme au fond, il n'estimait pas à part soi qu'être sœur, nièce et servantes d'un émigré méritât la peine capitale. Au demeurant, tous les témoignages concordaient pour présenter la citoyenne Béthune, ci-devant de Béthune, née Vieffville, comme une personne amie des philosophes et des lumières, compatissante au peuple, incapable de conspirer pour le retour des tyrans, ne s'occupant pas de politique, mais beaucoup de charité. Il n'y avait vraiment à lui reprocher que le perroquet Vert-Vert. Encore le nom de cet oiseau plaidait-il pour la délinquante présumée. En cherchant bien, on pouvait trouver au conte en vers de Gresset qui avait inspiré à la citoyenne Béthune, ci-devant, etc., le patronyme de son ara, un petit air antireligieux qui militait en faveur de ses sentiments égalitaires et républicains.

Cependant, comme Brutus Épaminondas Mouroux tenait beaucoup à ce que les prisonnières fussent traduites à la barre du peuple et qu'il était prudent de le ménager, l'accusateur public signa un arrêt de

renvoi devant le tribunal révolutionnaire sous le motif passe-partout de menées contre-révolutionnaires.

L'audience eut lieu le 4 floréal an II. Ce jour-là, qui était un decadi, il n'y avait pas grand-chose au rôle. Point de généraux vaincus, pas d'aristocrates convaincus d'incivisme, nul conspirateur et pas le moindre fédéraliste. Une trentaine d'accusés qui tous risquaient la mort, mais pour ces délits mineurs qui ne passionnaient pas le peuple et ne servent pas la cause des Révolutions. L'affaire Béthune et co-accusées était la plus importante. Elle avait attiré quelques désœuvrés, tous les voisins apitoyés et inquiets et les habituels sans-culottes et tricoteuses.

À l'interrogatoire du citoyen-président Philarète Jacot, la citoyenne Béthune protesta qu'elle était bonne patriote et qu'elle ne voyait pas ce qu'on pouvait lui reprocher.

— On va te le dire, expliqua le président. Reconnais-tu avoir un perroquet nommé Vert-Vert ?

— Oui, citoyen-président, répondit l'accusée. Je l'ai depuis plus de quinze ans. Je ne vois pas ce qu'il a à voir dans ce procès.

— Ignorest-tu qu'il est dressé à crier « Vive le Roi » ? dit sévèrement le citoyen-président. Ton perroquet cherche à provoquer le retour de la famille royale par ses appels séditieux. Tu es donc coupable de menées contre-révolutionnaires, comme l'indique l'acte d'accusation, ta fille Françoise est ta complice...

— Elle a dix ans ! s'écria la malheureuse terrifiée.

— Silence, dit le président. Les femmes Pitré et Farinaux, lingère et bonne d'enfant à ton service, sont aussi tes complices pour n'avoir pas dénoncé l'existence de ce volatile incivique. Qu'on introduise les témoins.

Le premier, Caton Morin, vint affirmer à la barre qu'il avait, de ses oreilles, entendu Vert-Vert crier « Vive le Roi » et que, n'écoutant que sa conscience républicaine, il avait aussitôt alerté le citoyen-juré Brutus Épaminondas Mouroux.

— Tu n'as fait que ton devoir, décréta le citoyen-président Jacot, mais le tribunal te félicite d'être un bon et vigilant patriote.

L'avocat des accusées se leva. C'était un rusé Picard qui connaissait son Amiens par cœur et ne manquait pas de courage.

— Le citoyen Morin n'est-il pas ami du citoyen-juré Mouroux ? demanda-t-il sans avoir l'air d'y mettre malice.

— Je m'en vante, dit le citoyen Morin. Brutus Épaminondas Mouroux est un fervent patriote, un pur...

— Bien sûr, dit l'avocat, mais quand il s'appelait tout bonnement Adalbert Mouroux, n'a-t-il pas été chassé pour vol de l'emploi de palefrenier qu'il occupait chez les Vieffville ?

— C'est faux, cria le citoyen Mouroux, écarlate comme son bonnet

phrygien.

— Mais si, dit l'avocat. Il a même été condamné à deux mois de prison, qu'il n'a d'ailleurs pas faits parce que l'accusée Caroline Béthune, ici présente, est intervenue en sa faveur. Voilà le jugement !

Cette révélation souleva de profonds remous dans l'auditoire. On conspua Mouroux qui, récusé par la défense, dut quitter l'audience et l'on passa aux autres témoins. Tous furent unanimes dans l'éloge qu'ils firent des accusées. Au fond, personne n'était fâché d'aggraver les embarras de Mouroux, qui était brutal et mal vu de la population et tout le monde était ravi de venir au secours de la citoyenne Béthune, qui était une bien brave femme, toute noble qu'elle fiât.

L'affaire tournait bien. Restait le perroquet.

— C'est un perroquet qui vient des Amériques, soutenait l'avocat, donc d'une terre de liberté. Il est impossible qu'il ait accepté de pousser des clameurs contre-révolutionnaires.

— Eh bien, dit le citoyen-président Philarète Jacot, il n'y a qu'à le faire venir à la barre des témoins. Où est-il, ce perroquet ?

Le perroquet était chez le citoyen Lebon, guichetier de la prison.

On introduisit ce guichetier et cet ara, l'un portant l'autre, et le président, ne sachant pas le perroquet, entreprit de confesser d'abord le guichetier.

— Citoyen Lebon, as-tu déjà entendu cet oiseau pousser des cris contre-révolutionnaires ?

Lebon se recueillit. S'il disait oui, on envoyait à la guillotine les femmes Béthune mère et fille, Pitré et Farinaux, ce qui n'était pas pour lui d'une grande conséquence, mais on risquait de confisquer le perroquet, ce qui lui vaudrait indubitablement une scène de la citoyenne Lebon qui s'était tendrement attachée à l'oiseau.

— Ben, dit-il positivement, je ne peux pas dire. C'est un oiseau, il siffle plutôt qu'il parle.

Le public se mit à rire. On trouvait plaisant cet oiseau siffleur et l'on voulait savoir s'il sifflait « Ça ira » ou « Aimable et tendre Sylvie ».

— On va l'entendre, dit le citoyen-président.

On installa le perroquet Vert-Vert sur un perchoir et l'on attendit son bon plaisir. Le perroquet Vert-Vert commença à se lisser les plumes puis, tourné vers l'accusateur public, il émit un sifflement qui n'avait rien de particulièrement musical et qu'on ne pouvait interpréter comme une romance ou un chant révolutionnaire et patriotique.

Les accusées tremblaient de crainte que le fâcheux ne lança un retentissant « Vive le Roi » qui eût signifié leur trépas, mais l'avocat les calma d'un sourire. Il avait dans sa besace des arguments propres à dissiper l'impression désastreuse qu'eût causée ce cri saugrenu.

Un long moment s'écoula. Vert-Vert lissait de nouveau ses plumes et

ne paraissait pas se soucier de la majesté du tribunal impatient.

— Eh bien, dit le citoyen-président agacé, il se décide, cet oiseau ?

Comme s'il n'attendait que cette invite, Vert-Vert se tourna vers le magistrat empanaché et d'une voix retentissante :

— Bonjour Jacot, as-tu bien déjeuné ?

Un éclat de rire immense secoua l'assemblée. Que l'ara interpellât le citoyen-président Philarète Jacot par son nom paraissait du dernier plaisant. Le pauvre homme, désorienté par cette question, s'efforça de conserver sa dignité et de prendre un air offensé. Ce lui était difficile tant le public riait.

— Je suis ici pour poser des questions et non pour qu'on m'en pose, dit-il avec hauteur.

Les rires redoublèrent. Les jurés eux-mêmes se tapaient sur les cuisses de joie.

— Et de quoi, reprit l'ara d'une voix caverneuse, de rôti de roi !

Cette fois, ce fut du délire. On s'étranglait d'hilarité. Les accusées elles-mêmes, oubliant leur périlleuse situation, ne pouvaient s'empêcher de rire. Le citoyen-président Philarète Jacot s'empourpra d'indignation.

— Silence ! cria-t-il. Voilà bien la preuve que les accusées ont dressé cet oiseau dans un but antipatriotique et contre-révolutionnaire en lui enseignant des phrases propres à tourner en ridicule les magistrats du tribunal révolutionnaire créé par la Convention Nationale !

Le silence se fit. L'interprétation du président était lourde de menaces pour les pauvres femmes. Vert-Vert, insoucieux de son succès, avait recommencé à se lisser les plumes et faisait claquer son bec cornu comme pour imiter le glapissement du furibond magistrat.

— Pardon, pardon, citoyen-président, dit l'avocat en se levant. Je ne suis pas de ton avis. Cet oiseau est au contraire un excellent patriote et il vient de faire un compliment dont tu devrais être fier au lieu de t'en fâcher.

— Quoi ? dit Philarète Jacot décontenancé.

— Parfaitement, reprit le défenseur avec flegme. Que t'a-t-il demandé ? Si tu avais bien déjeuné. Et qu'a-t-il lui-même répondu ? « De rôti de roi ». Qu'est-ce que le rôti de roi ? Les aristocrates, bien sûr ! Il te complimente donc de la vigilance que tu apportes à traquer les aristocrates, ces cannibales ! Et s'il t'invite à les dévorer, n'est-ce pas une manière de stimuler ton ardeur en te faisant comprendre qu'il faut user des mêmes armes qu'eux, opposer la rigueur des lois à la trahison des attentats et agir en cannibale avec des cannibales ennemis du genre humain ? Félicite cet oiseau des conseils éclairés qu'il te donne. Je te l'avais bien dit : c'est un perroquet qui vient de la République-sœur, d'une terre de liberté qui respandit des noms immortels de Washington et de Franklin. Il n'a dans l'esprit que des

pensées d'une merveilleuse élévation et les excellentes patriotes à qui il appartenait n'ont pas perverti ses sentiments indéfectiblement républicains. Elles les ont au contraire exaltés et ce sont elles qui, par la voix, te crient leur confiance en ta sagesse et en ta justice !

Le public, tout entier acquis à la citoyenne Béthune et à ses co-inculpées, applaudit. L'accusateur public lui-même donna des marques d'approbation. Le citoyen-président Philarète Jacot, perplexe, se frottait le menton. Au fond de lui, il n'était pas absolument persuadé que l'avocat ne se moquât pas de lui, mais la mésaventure de Brutus Épaminondas Mouroux lui donnait à réfléchir et les recommandations du représentant du peuple André Dumont lui revenaient en mémoire : « Traquer sans faiblesse ni pitié les traîtres et les aristocrates, mais être bien convaincu de leur culpabilité. Un seul innocent condamné fait plus de tort à la République que cent coupables guillotinés. » La culpabilité des accusés demeurerait douteuse et il ne tenait pas à se fâcher avec l'habile André Dumont. Et puis, en condamnant les accusées, ne se rendrait-il pas odieux à la populace ? Ne sachant trop que dire, il interpella l'avocat.

— As-tu encore quelque chose à ajouter pour la défense des accusées, citoyen-défenseur ?

— Oui, citoyen-président, reprit le maître. En supposant que ce perroquet soit coupable, ce que je dénie, ce n'est pas mes clientes qu'il faut punir, mais lui-même. Il vient de te fournir la preuve de son intelligence. Il est donc pleinement responsable de ses paroles et de ses actions. Tu prétends qu'il est royaliste, je soutiens qu'il est républicain. Mais serait-il partisan de l'exécrable famille des Capet, en quoi mes clientes en seraient-elles responsables ? C'est lui qu'il faudrait envoyer à la guillotine et non pas elles !

— Mais, objecta l'accusateur public, on ne guillotine pas les animaux.

— Ta réflexion est juste, citoyen-accusateur public, rétorqua le malin défenseur. On ne les guillotine pas parce que nous vivons dans un siècle de lumière. N'oublie pas que, sous l'oppression, on leur faisait des procès criminels. Tu es un juriste trop avisé pour oublier qu'en mars 1463, l'échevinage d'Amiens paya seize sols à Phélippart, sergent de haute justice de la ville, pour avoir « enfoui en terre deux pourceaux qui avaient desquirrè (déchiré) et rongnyé (rogné) un petit enfant ès faubourgs d'Amiens, dont depuis il était allé de vie à trépas ». Je pourrais te citer bien d'autres exemples. Dieu merci, la République a abandonné ces procès ridicules, mais ne serait-il pas plus ridicule encore qu'elle poursuivît les propriétaires d'animaux présumés irresponsables, et je viens de te démontrer que le perroquet Vert-Vert ne l'était pas ?

L'accusateur public opina. Le président Jacot hocha la tête. Il avait

encore sur le cœur les rires du public et il hésitait à prononcer un acquittement pur et simple. Le guichetier Lebon regardait le volatile. Il ne comprenait pas grand-chose à cette discussion et il craignait simplement qu'on lui prît l'oiseau, ce qui lui vaudrait une scène de ménage de la citoyenne Lebon (Eulalie).

— C'est bon, dit enfin le président. Le tribunal va se retirer pour délibérer.

L'avocat fronça le sourcil. Cette décision ne lui disait rien qui vaille. Il eût préféré de beaucoup un arrêt rendu sur le siège. Il se leva, s'apprêtant à un nouvel effort de persuasion, mais Vert-Vert, sans doute ému par le brouhaha des jurés qui s'apprêtaient à gagner la salle des délibérations ne lui en laissa pas le temps :

— Vive la Nation ! cria-t-il d'une voix retentissante.

Ce cri fit l'effet d'une décharge électrique. Tout le monde s'arrêta court, regardant avec stupéfaction le perroquet qui venait d'exprimer ainsi et sans détour ses opinions républicaines. Les moins étonnées n'étaient pas les accusées qui ne se souvenaient pas d'avoir jamais enseigné ce cri à l'oiseau. Comme s'il voulait ne laisser aucun doute dans les esprits, Vert-Vert battit des ailes, mordit du bec le dossier de la chaise sur lequel il était perché et reprit un « Vive la Nation ! » plus claironnant encore.

— Tu vois, cria l'avocat, tu vois, citoyen-président, que j'avais raison de te dire que cet oiseau était un excellent patriote. Tu ne peux pas ne pas acquitter mes clientes !

— Oui, oui ! cria l'auditoire enchanté. Acquittées ! Acquittées !

— Eh bien, dit Philarès Jacot après avoir consulté du regard ses jurés, la voix du peuple a parlé. L'innocence des accusés est reconnue. Le tribunal ordonne qu'elles soient mises en liberté et que le perroquet Vert-Vert leur soit rendu.

— Ah ! mais non ! cria le guichetier Lebon. C'est moi qui...

D'un geste impérieux, l'avocat lui fit signe de se taire. La réaction du possesseur dépossédé de Vert-Vert venait de lui faire comprendre qu'il avait appris au perroquet le cri sauveur.

— Les accusées te remercient, citoyen-président, dit-il. Elles ne doutaient pas de ton esprit de justice. Mais le citoyen-guichetier Lebon a droit à leur reconnaissance pour les soins qu'il a donnés à Vert-Vert durant leur détention et pour l'en remercier, elles lui en font cadeau.

La citoyenne Caroline Béthune, née de Vieffville, adressa son plus beau sourire au guichetier qui, ravi, s'empara de Vert-Vert à l'applaudissement du public.

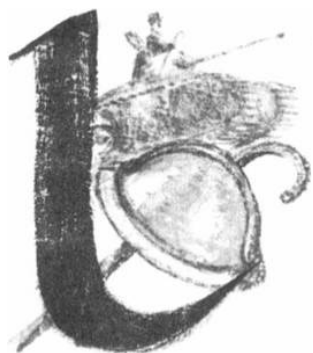
— Vive le... cria le perroquet d'une voix nasillarde.

D'un geste prompt, le guichetier lui ferma le bec. Il avait eu assez de mal à lui faire dire « Vive la Nation » pour que le maudit psittacé ne vînt pas faire douter de ses dons d'éducateur en proférant un « Vive le

Roi » parfaitement inopportun en ces circonstances.



La canne du poilu Leclerc



À légende est l'expression magnifiée de la vérité. La haute stature de certains hommes appelle le merveilleux. L'imagination populaire, séduite par ce que leur vie présente d'élévation et leurs travaux de fabuleux, éprouve le besoin d'évoquer à leur propos les puissances surnaturelles, moins pour les expliquer que pour les grandir encore. Elle s'attache à un détail frappant, à une particularité du héros et, partant de cet humble accessoire, elle brode, enjolive et ajoute le prodige à l'exceptionnel. C'est l'épée de Roland, le manteau écarlate de Bournazel, la canne de Philippe Leclerc, maréchal de France.

Du vivant même de ce Picard aux yeux clairs, le public avait remarqué cette canne à manche courbe dont il ne se séparait jamais. Sans savoir si elle n'aidait pas à une marche rendue pénible par quelque blessure de guerre, il lui prêta les vertus d'un talisman. Bâton de commandement montrant au loin l'objectif à atteindre, gourdin s'abattant sur les épaules des lambins pour précipiter leur marche vers Paris (on a entendu le maréchal Leclerc le rappeler en riant à ses hommes de la 2^e D. B., venus célébrer avec lui l'anniversaire de la libération de Strasbourg), fétiche du grand soldat, elle fit bientôt partie de la personnalité de cet homme extraordinaire. Il ne l'abandonna qu'une fois, le 28 novembre 1947, pour monter dans l'avion où il devait trouver une mort digne de lui, dans l'embrasement final d'un appareil écrasé entre les deux immensités du sable et du ciel. Nul ne s'étonna de la voir placée sur le cercueil drapé de tricolore dans le chœur de Notre-Dame de Paris où ses pairs, ses compagnons

d'armes et la foule vinrent lui rendre un ultime et fervent hommage.

La légende devait s'emparer de cette canne protectrice. Jaillie spontanément de l'âme du pays, elle s'est incorporée au folklore national et d'abord à celui de la province qui tire gloire d'avoir vu naître ce grand serviteur de la France.

L'humide et rousse Picardie, coupée d'étangs et de rivières, s'étendait avec mollesse sous un ciel d'automne aux couleurs d'étain. Au loin, on entendait le grondement sourd du canon. Nul des écoliers n'y prêtait attention. Depuis qu'après la bataille de Guise et la course à la mer, le front s'était fixé perpendiculairement à la Somme, un peu à l'est de Corbie, il en était ainsi de nuit et de jour. Le bombardement faisait partie de la vie comme l'incessant mouvement de troupes, Français en bleu horizon, Anglais en kaki avec un curieux casque en plat à barbe sur la tête. La guerre n'était pas une raison pour interrompre les études. Elle leur donnait au contraire un sens. Elle en faisait l'armature de cette civilisation que l'ennemi s'efforçait de détruire et chaque leçon apprise était une pièce nouvelle ajoutée à l'édifice français que les Allemands s'acharnaient à renverser et que nos soldats défendaient dans leurs tranchées boueuses.

Adrien de Hauteclocque l'avait expliqué à Philippe, lorsque, en 1914, âgé de 50 ans, il s'était engagé comme simple cavalier au 11^e Cuirassiers. Il y avait rejoint Guy, le frère aîné, qui était lieutenant. Les deux autres frères étaient aussi partis défendre la patrie menacée et ils ne devaient jamais revenir au foyer, à Belloy Saint-Léonard dans le canton d'Hornoy, où se trouvait le château familial et où Philippe était né le 22 novembre 1902.

Comme l'enfance était loin déjà avec ses jeux dans les bois verts sous un horizon paisible ! À quatorze ans à peine il fallait « servir ».

Servir. Verbe tout simple et qui n'impliquait nulle contrainte. De génération en génération, les Hauteclocque servaient la France parce que la France doit être servie par les meilleurs de ses fils. À chacun selon son pouvoir. La part de Philippe, en attendant Saint-Cyr, c'était les études qui lui permettraient d'être un jour admis à l'École Spéciale Militaire, de prendre à son tour la relève.

Après la « Providence » d'Amiens, il continuait à travailler à l'école d'Abbeville. Les vacances – ses permissions – le ramenaient à Belloy Saint-Léonard près de sa mère et de ses sœurs. Il y puisait de nouvelles forces, une énergie nouvelle et, tout proche du grand foyer de la guerre, il se sentait en paix avec sa conscience parce qu'il était encore trop jeune pour se battre, mais qu'il faisait tout son possible pour en être digne un jour.

La guerre était l'unique sujet de conversation de ses camarades et rien n'était plus naturel. Le roulement ininterrompu de l'artillerie, le charroi des troupes montant en ligne, les convois de blessés évacués,

tout contribuait à matérialiser l'absence de tant de pères, de frères et d'oncles. Ce n'était pas pour une guerre difficile à définir pour ceux qui n'en connaissaient qu'un visage indistinct à travers les communiqués du G. Q. G. que tant de soldats étaient partis, mais pour une guerre présente dans le département même et qu'on eût trouvée en empruntant ces routes défoncées, interdites aux civils, et qui aboutissaient aux tranchées creusées dans la craie picarde. Comme la Picardie elle-même, appuyée d'un côté sur la Champagne, couvrant l'Île-de-France et la Normandie de son corps, avant de pivoter brusquement à Hesdin pour préserver l'Artois de toute menace de débarquement maritime dans le Boulonnais et le pays reconquis, ils formaient aux frontières mêmes de la province et comme amalgamées à elles, points bleus complétant le pointillé de la carte, une ligne continue, un rempart contenant l'invasion prête à déferler. De là cette intimité de la population avec la guerre. De là cette gravité sur tant de physionomies d'écoliers et cette ardeur pensive dans leurs propos.



Il n'y avait ni jeudis ni dimanches dans la semaine. Après l'étude, après le combat indirect contre l'ennemi, l'apprentissage du rude métier d'homme, la préparation studieuse aux combats futurs, les journées consacrées autrefois aux jeux, aux promenades, aux divertissements étaient vouées à la souffrance. Les meilleurs de la classe, Philippe de Hauteclouque en tête, se rendaient à l'hôpital auxiliaire et y passaient de longues heures en compagnie des blessés.

C'étaient de pauvres gens aux regards éteints par la douleur, ternis par l'épouvante de tant de bombardements subis ; aux visages dévorés de barbe comme leur corps était dévoré de vermine avant que les dames de la Croix-Rouge, compatissantes, les eussent dépouillés de leurs uniformes boueux pour leur faire revêtir la chemise rude, matriculée d'encre grasse, qui constituait leur habit de malade.

Ils ne restaient guère à l'hôpital. Abbeville était trop près du front. Des hôpitaux plus confortables, mieux aménagés, les attendaient à l'arrière. Dès qu'ils étaient en état de supporter le voyage dans le train sanitaire, on les y envoyait et, entre deux plaisanteries – car ils avaient encore le courage de plaisanter entre eux – ils évoquaient des châteaux de rêves où des dames à voiles bleus les dorlôteraient, leur convalescence durant, loin de la guerre et de ses hideurs.

Ils étaient tous divers et tous pareils. Leur souffrance se gémissait avec tous les accents du terroir, mais c'était la même souffrance ; leurs

voix, leurs gestes, leurs propos variaient selon leur âge et leur formation première, mais leurs pansements étaient pareillement rougis de sang et leurs conversations, plus ou moins recherchées, plus ou moins frustes, tournaient autour de quelques thèmes toujours les mêmes : la guerre, la victoire si difficile à obtenir, leurs plaies, leur famille, leur pays.

Si bien qu'on les connaissait tous sans en connaître aucun et qu'on les confondait dans une même affection et dans une même tendresse.



Chaque jeudi, Philippe de Hauteclocque gravissait le perron aux marches creuses surmonté d'un squelette de fer qui avait été jadis une véranda et pénétrait dans la salle aux murs bruns où, dans des lits parallèles, les soldats mutilés luttaienent contre leur fièvre, inscrite en diagrammes aigus sur les feuilles de température accrochées aux barreaux laqués de blanc de leur couche. Il apportait des oranges, des gâteaux, du tabac, souriait à l'un, encourageait un autre, choisissait le plus dénué, le plus pitoyable de ces héros malheureux et bavardait avec lui jusqu'à ce que sonnât l'heure de la visite des médecins. Les infirmières le saluaient d'un hochement de tête et d'un « bonjour, monsieur Philippe », sans se douter que ce collégien compatissant faisait là, et à son insu, son premier apprentissage d'officier destiné un jour à tout obtenir des hommes et jusqu'au sacrifice de leur vie, par le contact direct et la personnelle connaissance de leur misère et de leur grandeur.

Il n'avait guère le temps de se lier aux soldats qu'il consolait ainsi. D'un jeudi à l'autre, ils étaient partis, aussitôt remplacés par de nouveaux blessés et cette rotation perpétuelle d'évacués et d'arrivants, ces lits jamais vides dont les titulaires changeaient sans cesse lui enseignaient mieux que toutes les leçons l'effrayante responsabilité des chefs de guerre, dont la mission est de vaincre en épargnant le plus possible le sang de leurs troupes, à mi-chemin de l'endurcissement et de la sensiblerie également coupables chez un meneur d'hommes.

Il advint dans le courant de 1916 que le titulaire du lit n°16 demeura près d'un mois à l'hôpital. C'était un Picard, un manœuvrier du parcellaire d'Ailly(38), amputé de la cuisse droite. Bien qu'il ne connût personne à Abbeville et qu'il n'eût pas de famille à Ailly, travaillant un jour sur une parcelle, le lendemain sur une autre au gré des employeurs, couchant dans les granges avant de dormir dans les

tranchées, on l'avait gardé un peu plus longtemps, parce qu'il était dans un état grave, d'abord, et difficilement transportable, parce qu'il était du pays ensuite.

Tout naturellement, Philippe s'intéressa à l'homme. Ml n'était pas si simple qu'il le paraissait tout d'abord. Avec son parler patoisant, sa lente élocution de paysan, il avait l'intelligence de ceux qui vivent sous un ciel uni dans une nature modifiée par vingt générations patientes. Il connaissait toutes les légendes de la Picardie. Raisonneur et méfiant, enthousiaste et dévoué, croyant et sceptique, il réunissait en lui quelques-uns des contrastes de la province et, parce qu'il s'était un peu frotté au bocage normand dans sa jeunesse, les infirmières le croyaient un peu sorcier.

— Est-ce vrai que vous êtes sorcier ? lui demanda un jour Philippe, plus pour alimenter la conversation que par curiosité véritable.

— Si j'l'éto, j'me sero mis au radot d'èche dergnier obus qui m'a emporté ch'jambe(39), répondit le soldat.

— C'est vrai, dit Philippe en riant. D'ailleurs, les sorciers n'existent pas. Ce qui importe, dans la vie, ce n'est pas une soi-disant puissance surnaturelle, mais l'effort et le travail qui donnent seuls la vertu et le pouvoir.

L'homme lui lança un regard aigu et ne répondit pas. L'heure de la visite du major sonnait. Le collégien glissa un paquet de tabac sous l'oreiller du blessé, lui serra la main et, après une dernière parole de réconfort, s'en fut.

Lorsqu'il revint le dimanche suivant, il faillit ne pas reconnaître « son » blessé. On avait rasé sa barbe de poilu et ce visage glabre aux joues ravinées de rides profondes modifiait complètement son expression habituelle.

— Alors, dit Philippe qui savait ce que signifiaient ces soins de toilette, vous allez nous quitter ? J'espère que vous serez bien dans votre nouvel hôpital. Écrivez-moi pour me donner votre adresse. Je vous enverrai des colis puisque vous n'avez pas de famille. Entre Picards, il faut bien s'aider.

— T'es un bon gars, dit le mutilé, le tutoyant pour la première fois. Eje m'en vo, mais avant d'erepartir d'ici, j'veux te donner un souvenir. Tu vois la canne qu'est là, à côté de mon casque sur èche tape de nuit. Prends-la, elle te portera bonheur.

Philippe de Hauteclouque voulut refuser. Le blessé avait plus que lui besoin de canne.

— J'marchero sur des béquilles, répondit l'homme. Je suis plus capape de faire autrement. Rappelle-toi qu'une canne, c'est toujours utile et celle-là (il baissa la voix), celle-là, elle vient de mon défunt grand-père qui savait des choses que tu soupçonnes pas. Tant que je l'ai eue, m'est jamais rien arrivé. Si j'avais pu la prendre avec moi

dans c'te patrouille du diape, j'aurais 'core ma jambe, pour sûr. C'est un copain qui me l'a rapportée ici en redescendant des lignes parce qu'il savait que j'y teno. J'te la donne.

— Mais non, dit le jeune homme, ému par ce sacrifice. Gardez-la. Vous avez encore besoin de bonheur et...

— Non, dit le blessé. T'as toute ta vie devant toi. Moi, c'est l'État qui va s'en occuper à partir de maintenant puisque j'suis plus bon à rien.

Presque de force, il la mit dans la main de Philippe de Hauteclocque. C'était une canne toute simple à bec recourbé, sans nul ornement.

— Rappelle-toi, dit-il. Tant que tu l'auras avec toi, t'as rien à craindre. Elle est comme qui dirait enchantée. Tu seras soldat un jour, et même officier pisque t'as de l'instruction. Tu te rappelleras que c'est un poilu de la guerre de 14 et un pays qui te l'a donnée.

— Merci, Leclerc, dit Philippe de Hauteclocque. J'accepte et je vous promets de la conserver toujours.

— C'est ça, dit le blessé, toujours. Et rappelle-toi de mon nom aussi. Leclerc, c'est un nom qu'est répandu dans not'Picardie. Il n'est pas d'anciens seigneurs comme celui de ta famille, mais c'est un honnête homme qui le porte, aussi vrai que ma canne, elle n'a pas été bénie par un mauvais sorcier, mais par un bon qu'était mon grand-père et qu'est sûrement au Paradis à l'heure qu'il est.

1 Il serait trop long d'entrer dans le détail de la politique menée par Louis XI pour écarter le péril et qui alla jusqu'à détrôner Édouard IV pour un temps.

2 Le fameux chroniqueur Philippe de Commines, d'abord confident du Téméraire, était entré au service de Louis XI après la défaite du Bourguignon devant Beauvais. Il était l'un de ses meilleurs conseillers.

3 Livré par le Téméraire, que la défection anglaise contraignit d'accepter une trêve, il fut exécuté le 19 décembre suivant.

4 Héroïne de *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo.

5 Instrument de musique, altération de « symphonie ».

6 Marié. Emploi régional du terme dans le sens de « épousé ».

7 Évangile en picard est du genre féminin.

8 Je m'en vais me pendre avec cette corde de chanvre. Le dialecte picard transforme les douces (b.v.d.) en fortes (p.f.t.).

9 C'est le célèbre vœu de Louis XIII.

10 Diable. En picard, les mots ayant une finale en « ble » ou en « bre » la changent en « pe ».

11 Tarte de poireaux à la crème.

12 Chamaille.

13 Tarte de poireaux à la crème.

14 Merles, ormèle : littéralement merle d'or, désigne spécialement le loriot.

15 Diable.

16 Fête locale.

17 Gentil.

18 Réglisse.

19 Mot de dialecte composé de « culbute » et « tumulte » et signifiant une dispute s'achevant en bataille.

20 Chamaille.

21 Charles le Téméraire.

22 Dans la chanson de Roland, Berthe, sœur de Charlemagne et mère de Roland, a épousé Ganelon en secondes noces.

23 Cet épisode est résumé des chroniques de Froissart, qui fait de Ganelon un magnifique soldat avant sa trahison.

24 Le pommeau des épées de chevaliers renfermait des reliques de saints qu'une plaque de cristal laissait voir.

25 25% d'intérêt environ.

26 Manœuvres spécialisés dans l'extraction de la tourbe.

27 Réglisse.

28 Hibou.

29 Ne rien dire. Ce verbe de patois picard est devenu, dans le même sens, un terme d'argot parisien au XX^e siècle.

- 30 Réputés pour leurs exploits.
- 31 Bénédictin ou cistercien.
- 32 Monnaie byzantine d'une valeur intrinsèque de 20 francs mais d'un pouvoir d'achat très supérieur.
- 33 Quand un tavernier avait reçu du vin nouveau, il le faisait crier avec le prix devant sa maison.
- 34 Douze deniers font un sou.
- 35 Saint que l'on invoquait pour guérir les fous.
- 36 Pour obtenir la délivrance de fous, on posait un évangélaire sur leur tête et le prêtre lisait à haute voix un récit de guérison d'un possédé.
- 37 On passait une étole autour du cou des possédés avant de lire l'évangile des fous.
- 38 Territoire picard ainsi nommé en raison de la division de la terre en une multitude de parcelles cultivables.
- 39 Si je l'étais, je me serais mis à l'abri de ce dernier obus qui m'a emporté cette jambe.